



Coll. spec.

LES

ŒUVRES

DE

MR POISSON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quai des Augustins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quai de Conti.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quai des Augustins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quai de Conti.

LOUIS-ESTIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quai des Augustins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

LES

ŒUVRES

DE

MR POISSON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

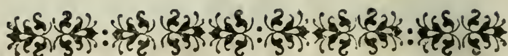


A PARIS.

Par la Compagnie des Libraires Aſſociés.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



TABLE

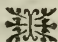
Des Pieces contenues dans le premier Volume.



A U R O I.



Ceux qui ſe mêlent d'écrire,
On dit que vous donnez de quoi ;
Cependant je m'en mêle, SIRE,
Et vous ne ſongez pas à moi.
Me ferez-vous paſſer pour buſe ?
Souvent les Enfans de ma Muſe,
Par d'heureux cas fortuits, vous ont deſennuyé.
Ha ! SIRE, que votre ſuffrage,
De ma veine tremblante eût enflé le courage ;
Si vous ne m'euſſiez oublié.

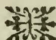


Vous divertir, eſt une choſe
Qui me doit rendre aſſez content :
Plût à Dieu que la Belle-Roſe
Prît cela pour argent comptant ;
Mais mille francs, ce mot m'aſſomme ;
SIRE, c'eſt la fâcheuſe ſomme,
Que d'année en année elle tire de moi :
J'en ai le cœur gros, l'ame triſte.

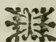
Voyez ſi j'ai beſoin d'être mis ſur la liſte,
Je vous en fais Juge, GRAND ROI.



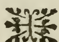
Oui, SIRE, donner tous les ans
Mille francs à la Belle-Roſe,
C'eſt trop pour moi: j'ai ſix Enfans:
GRAND ROI, donnez-en quelque choſe.
Je ne ſçai pas comme ma main
Mit mon nom ſur ce parchemin;
Je ne pourrai jamais plus cherement écrire:
Mille livres par an! j'avois perdu l'eſprit:
Ha! n'étoit que mes Vers vous ont diverti, SIRE,
Je ſouhaiterois bien n'avoir jamais écrit.



Quand je mis la main à la plume
Pour grifonner ces maudits traits,
La Belle-Roſe avoit un rhume
Qu'elle avoit fait venir exprès.
Qui l'auroit crû, SIRE? je ſigne
Sur la bonnefoi de ſa mine,
Qui dans ſept ou huit jours promettoit ſon trépas.
C'étoit ma flateuſe eſpérance:
Mais, SIRE, elle & le rhume étoient d'intelligence,
La traîtreſſe n'en mourut pas.



Oui, SIRE, j'en fus affronté
Ses douleurs n'étoient pas mortelles;
Elle eſt en parfaite ſanté,
J'en ai de trop ſûres nouvelles :
De trois mois en trois mois, je vois un Payſan,
Qui me croit quelque Partiſan,
M'apporter un reçû de l'argent que je donne ;
Et notre Hôtel étant de ſi peu de rapport,
C'eſt bien, SIRE, Dieu me pardonne,
De trois mois en trois mois, lui ſouhaiter la mort.



Le moyen de ne pas pécher
Dans une ſi fâcheuſe affaire ;
Vous ſeul pouvez m'en empêcher.
Dieu vous oblige de le faire :
Pourtant, SIRE, je ne vais pas
Juſqu'à ſouhaiter ſon trépas,
Ce ſeroit trop, à Dieu ne plaiſe :
Mais lorſque la mort la prendra,
Qu'on en diſe ce qu'on voudra,
Je crois que j'en ſerai fort aiſe.



Pourtant ſi vous vouliez, GRAND ROI.
Comme elle n'eſt point ma parente,
Que ſa vie ou ſa mort me fût indifférente,
Vous n'auriez qu'à payer pour moi ;

Je n'attendrois plus d'heure en heure
Celle où j'aſpire qu'elle meure ;
Vous changeriez mon triſte ſort :
Oui triſte, je le puis bien dire ;
Car ſi je n'eſpere en vous, SIRE,
Je n'eſpérerai qu'en la mort.

POISSON.

LE SOT VANGÉ

COMEDIE.

PERSONNAGES.

LUBIN, ou le Sot vangé.

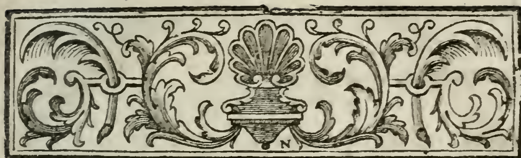
LUBINE, femme de Lubin:

LE COMPERE, amoureux de Lubine.

M. RAGOT, amoureux de Lubine.

CROQUILLON, valet du Compere.

La Scene est à Paris.



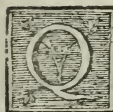
LE SOT VANGE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. RAGOT, LUBINE.

LUBINE.



Uoi ! vous osez, Maître Ragot,
Maître importun, & maître sot,
Me venir rendre encor visite,
Moi qui vous hais, & vous évite,
Comme l'on évite la mort !

M. RAGOT.

Ne vous emportez pas si fort,
Lubine, voici la derniere :

Vous êtes pour moi chaste & fiere.
Mais le Compere a tant d'appas
Que pour lui vous ne l'êtes pas.

LUBINE.

Vous l'avez dit : qu'en peut-il être ?

M. RAGOT.

Rien, car vous n'avez point de Maître :
A dire vrai que craindriez-vous ?
Votre mari roué de coups,
De vous & de l'heureux Compere,
Qui mange chez vous d'ordinaire,
Et qui, je pense, y couche aussi ?
J'en aurois fort peu de souci,
Mais vous me traitez d'une sorte......

LUBINE.

Faites vos plaintes à la porte,
Je suis lasse de l'entretien
D'un homme plus sot que le mien. *Elle rentre.*

M. RAGOT.

Ah ! c'est trop mépriser ma flamme,
Je m'en sçaurai venger, infâme :
J'encouragerai ton mari,
Je chasserai ton favori ;
Enfin je m'en vais dans ma rage
Te faire un diable de ravage.
Dès aujourd'hui ton sot époux
Te donnera deux mille coups :
Mais pour commencer cette affaire,
Allons empaumer le Compere.

SCENE II.

LE COMPERE, CROQUILLON.

CROQUILLON.

D'Où vient ce grand empreſſement ?

LE COMPERE.

Il regarde ſa montre avec empreſſement.

Il eſt huit heures juſtement,
C'eſt l'heure qu'elle m'a donnée.

CROQUILLON.

Je ne ſçai point de haquenée,
Dont l'amble.....

LE COMPERE.

Veux-tu m'obliger ?
C'eſt ici l'heure du Berger :
La manquer....

CROQUILLON.

Mon maître extravague.

LE COMPERE.

A propos donne-moi ma bague.

CROQUILLON.

Mais Lubin, ce pauvre Jobet,
Qui va quérir comme un Barbet,
Et qui vous rapporte de même,
Dont la patience eſt extrême,

Ce mari plus battu qu'un chien,
Qui voit beaucoup, & ne dit rien,
Enfin ce plus ſot que tout autre,
Dont la femme eſt, je crois, la vôtre,
N'eſt-il pas ſur votre journal
Marqué pour un original?

LE COMPERE.
Donne donc: il eſt fort commode.

CROQUILLON.
Il n'en amene pas la mode:
On le pratique en toutes parts.
Diable! la mode des Cornards
Eſt une mode d'importance;
On ne la change point en France:
Les autres durent quinze jours,
Mais celle-là dure toujours.

LE COMPERE.
C'eſt l'objet de ta raillerie.

CROQUILLON.
Il revient de la boucherie
Quérir une tête de veau;
Il vient de rentrer.

LE COMPERE.
Mon anneau:
Que ta longueur me déſeſpere!

CROQUILLON.
Vous allez donc voir la Commere?

LE COMPERE
Oui, maudit traître, en cet inſtant

Que tu jaſes, elle m'attend,
Et c'eſt pour finir mon martyre.....

CROQUILLON. *Il donne la bague.*

Courez, je n'ai plus rien à dire,
Mais je crains pour le diamant.

LE COMPERE.

Il ſe donne en hâte un coup de peigne.

C'eſt peu pour cet heureux moment.

CROQUILLON.

Monſieur, Ragot eſt à la porte,

LE COMPERE *bas en colere.*

Que veut-il ? le diable l'emporte :
Cours lui dire que d'aujourd'hui
Je ne puis pas parler à lui,
Et qu'une affaire d'importance....

CROQUILLON.

Il n'eſt plus temps, car il avance.

LE COMPERE. *bas en colere.*

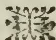
Le diable le puiſſe emporter !
Coquin, veux-tu pas l'arrêter ?

CROQUILLON.

Il vient, ſongez à lui répondre.

LE COMPERE. *bas en colere.*

Que l'enfer le puiſſe confondre !
Un Vautour lui mange le cœur !



SCENE III.

LE COMPERE M. RAGOT ; CROQUILLON.

LE COMPERE *haut.*

AH! Monſieur, votre ſerviteur.

M. RAGOT.

Je vous ai détourné peut-être.

LE COMPERE.

Vous vous mocquez.

CROQUILLON.

Ah qu'il eſt traître!

M. RAGOT.

Sans vous, ami, je ſuis perdu.

LE COMPERE *bas.*

Fuſſes-tu mille fois pendu !
Monſieur, allât-il de ma vie, *haut.*
Je ne perdrai jamaïs l'envie
De vous prouver ma paſſion.

M. RAGOT.

Je ſuis dans la confuſion.

LE COMPERE *bas.*

Et moi je ſuis dedans la rage.

CROQUILLON.

Cela ne va pas mal, courage.

M. RAGOT.

Portez-vous à deux pas d'ici,
Vous m'allez ôter de souci.

LE COMPERE.

J'irois pour vous jusques à Rome
Les pieds nuds.

CROQUILLON.

Ah! le méchant homme!

LE COMPERE.

Et je vous donnerois mon cœur.

M. RAGOT.

Votre franchise & votre ardeur,
Se trouve pour moi sans seconde.

LE COMPERE *bas.*

Derechef l'enfer te confonde.
Je crains qu'on ne m'aille ravir *haut.*
L'avantage de vous servir,

M. RAGOT.

Partons.

Le Compere à son Valet.

Tu le payeras, traître;



SCENE IV.

CROQUILLON. *seul.*

HE'-bien, vit-on jamais paroître
Une plus grande trahison ?
Si je rentre dans ta maison,
Puissent toutes les chambrieres
Me donner cent coups d'étrivieres.
Je ne puis pas trouver, je croi,
Un plus méchant maître que toi.

SCENE V.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN.

DIable soit ta chienne de vie !
Dis, Carogne, as-tu point envie
De me traiter plus doucement ?

LUBINE.

Va : reporte-la seulement
Au boucher, & sans plus attendre.

LUBIN.

Il ne la voudra pas reprendre,

LUBINE.

Mais me veux-tu faire enrager ?
Crois-tu que je puiſſe manger
De cette tête ? Va la rendre.

LUBIN.

Il ne la voudra pas reprendre.

LUBINE.

Elle put, ne la ſens-tu pas ?
Dis-lui qu'on la ſent de dix pas,
Et qu'il joue à ſe faire pendre.

LUBIN.

Il ne la voudra pas reprendre!

LUBINE.

Si tu me fais prendre un bâton....
Mais voyez ſon diable de ton!
Il ne la voudra pas reprendre!
Ma foi! ſi tu me fais te prendre,
Je te donnerai du gros bout,
Et deſſus le ventre & par-tout,
Chien de cornard.

LUBIN.

Je le confeſſe;
Quand tu n'étois que ma maîtreſſe,
Voyant tout ce que tu faiſois
Je vis bien que je le ſerois ;
Et le diable ayant l'avantage
D'avoir fait notre mariage,
Il n'a pas trop mal réuſſi ;
Car il le vouloit bien auſſi.

LUBINE.

Ah! que de t'avoir je ſuis laſſe !
L'on me montre au doigt quand je paſſe;
Voilà la femme de ce gueux,
Dit-on.

LUBIN.

Moi, l'on me montre à deux.

LUBINE.

Moi, t'avoir pris ! moi qui ſuis fille
D'un bon Tapiſſier de la ville.

LUBIN.

C'eſt pourquoi, l'on me l'a bien dit,
Tu fais de ſi bons tours de lit.

LUBINE.

Quoi, tu veux jaſer, chien d'yvrogne?
Reporte donc cette charogne,
Ou je te vais rompre les bras.

LUBIN.

J'y vais, ne me frappe donc pas:
Mais, comme il ne la pourra vendre,
Il ne la voudra pas reprendre.

LUBINE.

Encore: tu le payeras
Auſſi tôt que tu reviendras.
Ne ſuis-je pas bien miſérable
D'avoir pris un homme ſemblable?
Ce gueux étoit diſtributeur
De ces billets d'Opérateur;
Il gagnoit deux ſous la journée,

Regardez combien c'eſt l'année :
Sans aller compter par ſes doigts,
C'eſt tout juſte un écu par mois.
N'eſt-ce pas pour faire grand chere ?
C'étoit un objet de miſere ;
Il étoit tout déguenillé,
Voyez comme il eſt habillé :
Cependant, depuis peu, le traître
Voudroit, je crois, faire le maître !
Il ne veut que ce qu'il lui plaît.
Le ſot ! je l'ai fait ce qu'il eſt.

SCENE VI.

LUBIN, *l'ayant écoutée.*

EST-ce une ſi belle beſogne
Pour t'en oſer vanter, carogne ?
Fais-moi, du moins, m'ayant fait ſot,
La grace de n'en dire mot.
Dans l'heureux âge d'innocence
L'on étoit toujours dans l'enfance ;
L'homme & la femme étoient heureux,
Ils jouoient à des petits jeux,
Comme à Pont-neuf, à Climuſette,
Ou bien à ry ry Bouliette,
Au pied de bœuf, aux oſſelets,

A d'autres plus beaux, ou plus laids,
Au corbillon, à la pantoufle,
En veux-tu plaider, siffle souffle,
A Colin-maillard, aux combats,
A cache cache Mitoulas,
Au combien, à la sage-femme,
A l'accouchée, au Trou-Madame.
L'un deux disoit: changeons de jeu:
Jouons à la queue leu leu;
Il est bien plus beau, ce me semble,
Car on se tient toujours ensemble,
La femme après avoir bien ri
Prenoit la queue à son mari,
Et le tout avec innocence.
Mais nous sommes en récompense,
Depuis ce temps-là qui n'est plus,
Un nombre infini de Cocus:
Ma femme a franchi la parole:
Je le suis, & je me console;
Et quantité qui sont ici
S'en doivent consoler aussi.
Je suis bien le plus misérable,
Car je suis battu comme un diable
D'un drôle qui fait les yeux doux,
Qui mange & qui couche chez nous:
N'est-ce pas pour être en colere?
Elle l'appelle son Compere:
Il est près d'elle jour & nuit.
Il couche dans notre grand lit;

Moi dessous dans une roulette,
Ma femme dans une couchette
Sous un pavillon chaudement.
Le soir on me dit rudement :
Couppe du pain bis & du beurre,
Et te va coucher de bonne heure.
Quand j'ai soupé de mon pain bis,
Que j'ai décrotté leurs habits,
Que toute ma besogne est faite,
Je me jette dans ma roulette ;
Mais elle & son passionné
Sont jusques à minuit sonné.....

SCENE VII.

LE COMPERE, LUBIN.

LE COMPERE.

EST-elle au logis, ma Commere ?

LUBIN.

Oui, Monsieur : voilà le Compere.
Voyez s'il heurte ? point du tout :
Son diable de passe-par-tout,
Sçait ouvrir toutes nos serrures.
Que je m'en vais avoir d'injures
D'être à mettre le pot au feu !

Nous allons, je crois, voir beau jeu:
Voici ma besogne ordinaire.

SCENE VIII.

LUBINE, LUBIN.

LUBINE.

FRotte les souliers du Compere:
Hé-bien, chien ? ta tête de veau!

LUBIN.

Il m'a donné d'un morceau
Qui sera fort bon & fort tendre:

LUBINE.

Il ne la voudra pas reprendre!
L'a-t-il pas reprise, faquin ?

LUBIN.

Vraiment oui.

LUBINE.

Va quérir du vin,
Et que le rôtisseur nous barde
Une bonne & grasse poularde
Pour dîner mon Compere & moi,
Tu prendras, si tu veux, pour toi,
Ou des noix, ou bien du fromage:
Redonne ces souliers.

SCENE IX.

LUBIN *ſeul.*

J'Enrage ;
Et ſi Job en ma place étoit
Je penſe qu'il enrageroit ,
Et qu'il diroit en ſa colere :
La peſte étouffe le Compere ,
Le diable lui caſſe les os.

SCENE X.

M. RAGOT, LUBIN.

M. RAGOT.

L'Occaſion s'offre à propos ;
Allons donc jetter par avance
Les fondemens de ma vangeance ;
Je ne travaillerai point mal
Si je puis chaſſer mon rival
D'auprès cette impudente femme.
Va , n'as-tu point de honte , infâme ,
Que les voiſins entendent tous

Ta femme te rouer de coups ?

LUBIN.

Il eſt vrai, voiſin, mais qu'y faire ?
Faut-il que je m'en déſeſpere ?
Le maudit Compere qu'elle a
Me hait, & l'oblige à cela.

M. RAGOT.

Que fait-il chez toi ce Compere ?

LUBIN.

Il fait ce que j'y devrois faire.

M. RAGOT.

J'ai feint d'avoir adroitement
Beſoin de lui pour un moment;
Pour l'avertir que l'on le blâme
De voir trop librement ta femme:
Mais, loin d'en être inquiété,
En ſe mocquant il m'a quitté.
Il alloit trouſſant ſa mouſtache
Te montrer un vilain panache.

LUBIN.

Vous m'euſſiez obligé beaucoup,
Voiſin, de détourner ce coup.

M. RAGOT.

Encor paſſe pour ce Compere,
Car nos femmes ont d'ordinaire,
Pour notre plus grand ennemi,
Quelque Compere ou quelque ami:
Mais on te croit ſans raillerie
Chef de la grande Confrairie.

LUBIN.

Voiſin, je ſuis ce que je ſuis,
Et d'être autrement je ne puis ;
Ma femme eſt & coquette, & belle :
Je m'en ris : tout tombe ſur elle ;
C'eſt ſon affaire : briſons-là.
Mais le plus grand défaut qu'elle a,
Au moins le plus inſupportable,
C'eſt qu'elle me bat comme un diable ;
Car ſes coups me rendent la peau
Plus noire que votre chapeau.

M. RAGOT.

Vois-tu Voiſin ? je ſuis un homme.....

LUBIN.

Je le ſçais, qui revient de Rome.

M. RAGOT.

J'ai bien été dans d'autres lieux,
Et ſi je ne ſuis pas trop vieux.

LUBIN.

Peut-on aller plus loin que Rome ?

M. RAGOT.

Tu n'en as guere vû, pauvre homme !

LUBIN.

Guere ? J'ai pourtant vû Paris,
Et le tréſor de ſaint Denys.

M. RAGOT.

C'eſt voir, ſans voir toute la France
Ce qui s'y voit de conſéquence.

LUBIN.

Mais peſte ! je m'amuſe bien :
J'aurai tantôt du rôt de chien :
Je vais revenir.

M. RAGOT.

Non, demeure
Je m'en vais te ravir ſur l'heure.
T'entretenir, étant preſſé,
De tous les lieux où j'ai paſſé,
Ces récits ſeroient incommodes.
Sçache qu'étant aux Antipodes
L'on me fit préſent d'un tréſor
Qui vaut plus d'un million d'or;
Et ſi ce n'eſt qu'une racine,
Laquelle miſe ſur l'échine
D'une femme, fût-ce un Démon;
La rend plus douce qu'un mouton.

LUBIN.

Peſte ! l'admirable racine !
D'où peut venir ſon origine ?

M. RAGOT.

Du pied d'un arbre que j'ai vû
Qu'avoit planté Luſſe-tu-cru,
A ce qu'on dit, & puis fit Gilles.

LUBIN.

Peſte ! il étoit des plus habiles :
Ce bois a cette faculté ?

M. RAGOT.

Si ta femme en avoit tâté...

LUBIN.

Vraiment je veux bien qu'elle en tâte;
Mais une autre fois, car j'ai hâte.

M. RAGOT.

Attends, dans un quart-d'heure, ou deux
Elle en tâtera si tu veux;
Ce ne seroit plus elle-même,
Sa douceur deviendroit extrême
Par la faculté de ce bois.

LUBIN.

La baiserois-je quelquefois?
Pourrois-je coucher avec elle?

M. RAGOT.

Hé quoi donc? la grande nouvelle!
N'y couches-tu pas quand tu veux?

LUBIN.

Morbleu! que je serois heureux!
Ce seroit une bonne affaire?
Mais où coucheroit le Compere?

M. RAGOT.

Qu'il couche au diable désormais.

LUBIN.

Elle ne le voudra jamais,
C'est un homme qu'elle idolâtre.

M. RAGOT.

Mais tu la battras comme plâtre
Si tu veux, & tu lui feras
Faire tout ce que tu voudras.

Elle viendra dans sa colere
Te traiter comme à l'ordinaire :
Comme elle prendra son haut ton,
Tu tiendras ferme ce bâton ;
Qui vaut mieux que deux vertes gaules :
Tu lui sangleras les épaules
Seulement de quinze ou vingt coups ;
Tu la verras à tes genoux
Plus souple & plus obéissante
Qu'une jeune & neuve servante,
Te dire en larmes, je promets
De n'aimer que toi désormais,
De ne plus souffrir le Compere.

LUBIN.

Ce seroit bien là mon affaire :
Mais l'homme qui l'avoit trouvé
Ce bâton...

M. RAGOT.

L'avoit éprouvé;
Mais connoissois-tu pas ma femme ?

LUBIN.

Oui, c'étoit une bonne lamme.

M. RAGOT.

Trois coups la rendirent d'abord
Plus douce qu'un enfant qui dort :
Mais il faut dedans ta mémoire
Mettre quatre mots de Grimoire,
Et les dire : autrement, ma foi,
Les coups retourneroient sur toi.

LUBIN.

Ah! je veux donc bien les apprendre ;
Avant que de rien entreprendre.

M. RAGOT.

Oui, car il les faut prononcer
Auparavant que commencer.

LUBIN.

Elle va revenir, je meure :
Apprenez-les-moi tout à l'heure,
Et nous allons dans un moment
Voir un diable de changement
Pour elle & pour moi fort risible ;
Si le secret est infaillible
Je ne vous épargnerai rien :
Prenez mon honneur & mon bien ;
J'ai fort peu de l'un & de l'autre,
Mais disposez comme du vôtre.

M. RAGOT.

Va je ne te demande rien :
Voici les mots, retiens les bien.

LUBIN.

Vraiment pour cesser d'être esclave. . . .

M. RAGOT.

Tasse rouzi friou titave.

LUBIN.

La peste! quels diables de mots!
Je ne trouve plus à propos
De les apprendre tout à l'heure ;

Il me faut deux mois, ou je meure,
Avant que de les bien ſçavoir.
Adieu, voiſin, juſqu'au revoir.

M. RAGOT.

Demeure, il n'eſt rien plus facile;
Quand tu ſerois plus imbécile
Que la même imbécilité,
Je donne la facilité
D'apprendre en un jour une hiſtoire.

LUBIN.

Mais donnez-vous de la mémoire?
Il faudroit vîte m'en fournir,
Car ma femme va revenir.

M. RAGOT.

Dis donc, tu n'as que de la bave:
Taſſe rouzi friou titave.

LUBIN.

Taſſe, roſty...

M. RAGOT.

Quoi, quatre mots...

LUBIN.

Patience, un peu de repos.

M. RAGOT.

Taſſe...

LUBIN.

Je ſçai bien, une taſſe
Dans laquelle on boit.

M. RAGOT.

Je me laſſe.

LUBIN.

Dites-les moi plus posément.

M. RAGOT.

Je parle assez distinctement
Tasse rouzi....

LUBIN.

Disons ensemble.

M. RAGOT.

Pourquoi m'interrompre?

LUBIN.

Il me semble
Que quand nous parlerons tous deux
Je les dirai peut-être mieux.

M. RAGOT.

Tasse.

LUBIN.

Tasse, Dis-je pas bien?

M. RAGOT.

Acheve,

LUBIN.

Je ne sçai plus rien.

M. RAGOT.

Et comment donc prétends-tu faire?

LUBIN.

Il faut achever notre affaire.

M. RAGOT.

Mais quoi! si tu ne retiens pas....

LUBIN.

Mais, que l'on parle mal là-bas!

Le langage eſt bien incommode
Dedans la ville d'Antipode !
Cela me feroit déteſter.

M. RAGOT *à part.*

Je ne me veux point rebuter :
Il faut s'armer de patience
Pour bien aſſurer ſa vangeance ;
Elle eſt tantôt en mon pouvoir.

LUBIN.

Ecoutez, je crois les ſçavoir :
Taſſe rouzi friou titave.

M. RAGOT.

Les voilà ; tu n'es plus eſclave :
Ils te rendront Maître chez toi.
Adieu.

SCENE XI.

LUBIN, LUBINE.

LUBINE.

Te moques-tu de moi ?

LUBIN.

Ne voila-t-il pas la carogne ?

LUBINE.

Que fais-tu donc là, chien d'yvrogne ?

LUBIN.

Taſſe rouzi friou.... J'y fais....

Il ne m'en ſouviendra jamais,
Voiſin :

LUBINE.

Dis ſot, eſt-ce pour rire.

LUBIN.

Il s'en eſt allé ſans rien dire :
Elle a raiſon, faute d'un mot
Je ne ſuis encore qu'un ſot.
Il rimoit ce me ſemble à cave :
Taſſe rouzi friou titave :
Bon, je l'ai retrouvé ſans vous.

LUBINE.

Il faut le mettre au rang des fous.

LUBIN.

Des fous! pas tant fous que l'on penſe :
Allons, fais-moi la révérence.
Et quelque joli compliment.

LUBINE.

Il a perdu le jugement.
Comme ce coquin fait le grave!

LUBIN. *Il la frappe.*

Taſſe rouzi friou titave.

LUBINE.

J'y vais, ne me frappe donc pas.

LUBIN.

La révérence, bas, plus bas.
Ma foi, cette racine eſt drôle!
Allons, qu'on joue un autre rôle.

LUBINE.

D'où peut venir cet enragé ?
Dis donc, que diable as-tu mangé ?

LUBIN. *Il la frappe.*

Ah ! coquine, tu m'injuries.

LUBINE.

Mon mignon, quitte ces furies.

LUBIN.

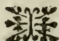
Mon mignon ! hé mon chien de cœur,
D'où diable me vient cet honneur ?
Crois-tu parler à ton Compere ?
Tasse rouzi friou, j'espere *Il la*
Te reconnoître quelque jour.... *frappe.*

LUBINE.

Hélas ! pardon mon cher amour,
Que veux-tu ? d'où vient ta colere ?

LUBIN.

Va mettre dehors ce Compere,
Et ne le regarde jamais :
Va vîte, & reviens : désormais
Je suis le mari de ma femme,
Tasse rouzi friou, mon ame.



SCENE XII.

LE COMPERE, LUBINE, LUBIN.

LE COMPERE.

SOrtir si brusquement ! pourquoi ?
Dites donc.

LUBINE.

Pour l'amour de moi.

LE COMPERE.

Ah ! c'est en peu de mots tout dire ;
J'obéis, & je me retire.

LUBIN.

Voilà le Compere sorti,
Bon.

LUBINE.

Mon amour, il est parti.

LUBIN.

Il est parti ! ton cœur soupire !
Allons tout à l'heure il faut rire.

LUBINE.

Rire & pleurer, je ne puis pas.

LUBIN.

Ris, ou je te romprai les bras.
Ma racine est mal employée.

LUBINE.

Rirai-je à gorge déployée. ?

LUBIN.

Oui-dà, bien fort ; bon, ne ris plus.
Je trouve tes ris ſuperflus ;
Pleure à préſent à chaudes larmes.
On dit que ta voix a des charmes :
Chante : éternue auparavant.

LUBINE.

Moi, que j'éternue ! & comment ?

LUBIN.

Comme tu voudras : éternue,
Eternue, ou bien je te tue.

LUBINE.

Mais je ne le puis pas, ma foi.

LUBIN.

Taſſe friou titave, à moi ?

LUBINE.

Mais cela n'eſt pas volontaire.

LUBIN.

Ah ! j'ai tort s'il ne ſe peut faire.
Fais donc un feint éternument.
Dieu t'aſſiſte, je ſuis content.

LUBINE.

Je le crois, tu le dois bien être :
Tu voulois tant faire le maître,
Tu l'es de la bonne façon.

LUBIN.

A propos, chante la chanſon....

Et là, cette chanſon qu'on chante.

LUBINE.

Qui moi? j'ai la voix trop méchante.

LUBIN.

Et la voix, l'eſprit, & le corps:
Tu n'es bonne que quand tu dors.
Mais vois-tu, je veux être maître,
Et c'eſt enfin mon tour de l'être:
Chante pour charmer mes ennuis.

LUBINE.

Je ſuis malade & je ne puis.

LUBIN.

Il faut donc prendre médecine.
Quatre priſes de ma racine
Purgent les mauvaiſes humeurs.

LUBINE.

Ah! je n'en puis plus, je me meurs.

LUBIN.

Que tu fais mal la décédée!
Tu ferois mieux la poſſédée.

LUBINE.

Ceſſe tes coups, je n'en puis plus.

LUBIN.

Chante, tes pleurs ſont ſuperflus;
Je ſuis fort content que tu meures,
Pends toi, ſi tu veux, dans deux heures:
Je veux avant que voir ta fin
T'entendre dire, Ah, le bon vin!
Tu as endormi ma mere,

Mais jamais, jamais,
Toure, loure, loure, loure,
Mais jamais, jamais,
Tu ne m'endormiras.

LUBINE & LUBIN *chantans.*

Ah, le bon vin!
Tu as endormi ma mere,
Mais jamais, jamais,
Toure, loure, loure, loure,
Mais jamais, jamais,
Tu ne m'endormiras.

LUBINE.

Mon mignon, mon friou titave,
Commande, je ſuis ton eſclave.

SCENE DERNIERE.

M. RAGOT, LE COMPERE,

Sortans chacun d'un côté.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN.

AH! voiſin,

M. RAGOT.

As-tu réuſſi?

LUBIN *au Compere.*

Que venez-vous chercher ici ?

LE COMPERE.

Hen.

LUBIN.

Ne faites point tant le brave ;
Taſſe rouzi friou titave
Vous pourroit maltraiter, ma foi ;
Votre gîte n'eſt plus chez moi,
Le temps eſt paſſé.

LE COMPERE.

Hé compere !

LUBIN.

Il n'eſt compere ni commere ;
Vous devez être ſatisfait
De tout ce que vous avez fait :
Contez-le pour votre partage,
Vous n'en ferez pas d'avantage ;
Car j'uſerai de mon pouvoir.

LE COMPERE.

Et moi je vous ferai ſçavoir....

LUBIN.

Ah ! vous voulez faire le brave,
Taſſe rouzi friou titave.
Mon fils, voici le coup d'honneur ;
Sers ton très-humble ſerviteur,
Et fais au moins ſur le Compere
Ce que tu fais ſur la Commere.
Comme diable il gagne le haut !

M. RAGOT.

Mais ſuis-je vangé comme il faut ?
Si vous menez Jean, Jacque ou Blaiſe,
Enfin quelque ami qui vous plaiſe,
Faire chez vous quelque repas ;
Que votre femme n'aime pas,
Et qu'elle vous faſſe la mine,
Venez emprunter ma racine.

LUBIN.

Par elle mon ſort a changé.

M. RAGOT.

Voilà, Meſſieurs, le Sot vangé.

FIN.



LE FOU DE QUALITÉ,

COMEDIE.

ACTEURS.

RODOLPHE, Pere d'Iſabelle.

ISABELLE, fille de Rodolphe.

LEOPOLDE, Neveu de Rodolphe & promis à Iſabelle.

D. ALPHONCE, Ami de Rodolphe.

D. PEDRE, amant & aimé d'Iſabelle.

FELICIAN, valet de D. Pedre.

GLOSFEN, valet de Leopolde.

CRISPIN, Hôtellier d'Ileſças.

LAZARILLE, Garçon d'Hôtellerie.

PASQUETTE, ſervante d'Hôtellerie.

La Scene eſt dans l'Hôtellerie d'Ileſcas.

LE



LE FOU DE QUALITE', COME'DIE.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE, CRISPIN.



Non, Seigneur Dom Pedro, je ne me puis méprendre:
Nous avons commandé trois campagnes en Flandre,
Vous & moi; c'est vous-même en propre original,
Vous étiez Capitaine, & j'étois Caporal;
Il vous souvient peut-être encore de ma faute;

Depuis huit ou dix jours que vous êtes mon
hôte,
Tous les ſoirs en ſoupant je vous enviſageois,
Et voulois vous parler, Monſieur, mais je n'oſois;
Je me ſentois encore un peu l'ame allarmée
De ce que ſans congé j'avois quitté l'armée :
Mais je vous vis hier faire d'aſſez beaux coups,
Vous ſeul en battre ſix, les bleſſer preſque tous :
La bravoure, Monſieur, m'en ſemble aſſez nouvelle,
C'eſt bien heureuſement ſecourir cette Belle;
Si vous ne les euſſiez repouſſés à l'aſſaut,
Je crois que ſon honneur alloit faire un beau ſaut.
Monſieur ſon pere étoit en d'étranges allarmes
Quand il vit ſon carroſſe entouré de gens d'armes,
Qui mépriſant ſes cris & ſes foibles efforts,
Prirent d'abord ſa fille au beau milieu du corps;
Mais il fut bien ſurpris, quand vous l'eûtes ſauvée
Des mains de ces brigands qui l'avoient enlevée,
De voir qu'après l'avoir remiſe entre ſes bras,
Vous arrêtâtes ceux qui couroient ſur vos pas :
Ce fut-là que paſſant entr'eux comme un tonnerre,
Vous leur montrâtes bien que vous ſçaviez la
guerre,
En les laiſſant d'abord tirer leurs premiers coups.
Je n'avois jamais vû tant tirer deſſus vous :
Je ne pouvois encor que vous voir & vous plain-
dre,
Car un large foſſé m'empêchoit de vous joindre;
Mais j'entendois leurs coups ta ta ta ta ta ta,

Vous les aviez charmés, car pas un ne porta,
Hors sur ces deux Laquais où d'abord ils donnerent,
Mais je suis assuré que les vôtres porterent,
Et que j'en entendis deux ou trois fort pressés,
Qui disoient en fuyant: ha nous sommes blessés!
Quand je vis qu'ils fuyoient, je suis un pauvre here,
Mais je ne pus, ma foi, retenir ma colere;
Je sentois mon honneur par trop intéressé,
Je prends ma course, zeste, & franchis le fossé:
Mais en courant à vous, & vous criant, courage;
Je vis que ces fuyards revenoient dans leur rage:
Je revins au fossé, car ils tiroient bien fort:
Si je ne le franchis, disois-je, je suis mort.
Y tombant je l'étois sans aucune ressource;
Mais j'avois par bonheur de si loin pris ma course,
Que quoiqu'il fût fort large il me parut étroit;
Je sautai quatre pieds plus loin qu'il ne falloit:
Un coup venoit à moi, ze... nargue de la honte,
Sans que je fis cela, j'en avois pour mon compte:
Fort vîte & fort courbé je revins sur mes pas,
Disant, je ferai mieux de ne paroître pas:
Il a commencé seul le combat, qu'il l'acheve,
Qu'il triomphe tout seul, ou que tout seul il creve:
Je ne puis sans rougir lui ravir cet honneur:
Il en enrageroit, disois-je, il a du cœur.
Je vous laissai donc seul remporter la victoire,
Et vous en avez seul aussi toute la gloire.

Mais je vins au carroſſe, où je vis des chevaux
Qui par malheur étoient guéris de tous leurs maux,
Des larmes, des chapeaux, des piſtolets par terre,
Ce qu'on peut voir après une pareille guerre,
La Suivante fort mal, deux Laquais fort bleſſés
Qui ſont, je crois, fort mal, s'ils ne ſont trépaſſés,
Et qui de tout cela portent la folle enchere:
Enfin je vis après & la fille & le pere
Dans le milieu d'un champ tous deux comme hébétés;
Le Cocher leur crioit, remontez, remontez:
Je m'offre à les ſervir, & tous deux m'accepterent;
Et l'on leur cria tant, remontez, qu'ils monterent.
Quand je les eus remis au carroſſe tous deux,
Ils me prierent fort de m'y mettre avec eux:
Je m'y mis, leur diſant, qu'ils repriſſent courage,
Que mon logis étoit l'unique du village,
Que c'étoit Ileſcas, qu'ils y ſeroient fort bien,
Et que ſans me vanter on n'y manquoir de rien;
Mais comme nous venions au grand trot ſans lumiere,
La fleche ſe rompt, crac ... en ſortant d'une orniere.
Je les amenai donc à pied juſques chez moi,
Ils y ſont bien couchés & dorment, que je croi:
Je ne leur ai point dit qui vous étiez; mais qu'eſt-ce?
Prétendez-vous, Monſieur, que je parle ſans ceſſe;
Parlez à votre tour, je ſerois un bon ſot
De parler plus long-temps à qui ne me dit mot.

Vous me croyez peut-être ignorant comme en Flandre ;
Si vous croyez cela, vous pourriez vous méprendre:
Depuis ſept ou huit ans que je ne vous ai vû,
Je puis ſans vanité vous dire que j'ai lû,
Et que j'ai retenu : de plus je ſçai l'Hiſtoire...
Oui, morbleu, je la ſçai mieux que je n'ai ſçû boire :
C'eſt vous dire, je crois, que je la ſçai fort bien,
Et que je vaux l'honneur d'avoir votre entretien.

D. PEDRE.

Hélas !

CRISPIN.

Hen ?

D. PEDRE.

Mon deſtin m'a fait voir Iſabelle ;
Mais il me l'a fait voir ſi charmante & ſi belle,
Avecque tant d'éclat, avecque tant d'appas,
Que je meurs la voyant & ne la voyant pas.

CRISPIN.

Hé quoi ! pour n'avoir vû qu'hier au ſoir cette Belle,
Vous avez ſçû ſon nom, & vous brûlez pour elle ;
Vous pâmez en voyant des objets merveilleux ;
Dès que vous en verrez, Monſieur, fermez les yeux.

D. PEDRE.

Non, non, depuis deux mois apprends que je l'ai vûe
Avec tous les appas dont le Ciel l'a pourvûe,

J'appris où je la vis, hélas! pour mon malheur,
Que Rodolphe ſon pere étoit l'Ambaſſadeur
Que l'Empereur faiſoit ſéjourner en Eſpagne;
Qu'il avoit amené ſa fille d'Allemagne,
Et que dans peu de jours elle donnoit la main
Par l'ordre de ſon pere à ſon couſin-germain:
Son nom eſt Léopolde, il eſt conſidérable.

CRISPIN.

Il eſt fort débauché; mais il eſt agréable,
Je le connois: il a fait vingt repas ici,
Et les femmes de bien le connoiſſent auſſi;
Il a joué beau jeu.

D. PEDRE.

J'ai ſçû dans la famille
Qu'il eſt aimé du pere & fort peu de la fille,
Parce qu'elle ſçait bien que preſque tous les jours
Il fait dedans Madrid de nouvelles amours;
Même il avoit promis d'être ici devant elle:
Et comme elle & ſon pere alloient à Compoſtelle,
Ils dirent qu'au retour ils ne manqueroient pas
De venir un tel jour coucher dans Ileſcas.
Sçachant que c'étoit hier, je fus au-devant d'elle,
Où mon bonheur me fit ſecourir cette Belle:
Je l'attendois enfin, & ne puis rien ſans toi.
Le deſſein que j'ai pris t'étonnera, je croi:
Tu diras hautement que mon eſprit s'égare,
Qu'il eſt extravagant, ridicule, bizarre.

CRISPIN.

Moi, Monſieur, vous voyant fort raiſonnable ici,

Je crois que vos desseins le doivent être aussi.

D. PEDRE.

Je sçai que mon dessein n'a rien de raisonnable.
Vois si ce que je fais peut être pardonnable !
Je me rends à Madrid par un ordre du Roi,
Et le jour que j'en pars pour m'en aller chez moi,
Le sort veut que j'y tue un des Braves d'Espagne ;
Que de peur d'être pris je tienne la campagne,
Et qu'attendant peut-être un destin rigoureux,
Je sois encore ici fortement amoureux ;
Mais helas ! amoureux d'une fille promise :
Et pour tâcher à rompre une telle entreprise,
Je n'ai pû concevoir rien de plus assuré
Que de feindre auprès d'elle un esprit égaré,
Faire l'extravagant.

CRISPIN.

Mais vous l'êtes peut-être ?

D. PEDRE.

Si je ne le suis pas, je veux feindre de l'être.
Le dessein en est pris.

CRISPIN.

Est-il bien arrêté ?

D. PEDRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je l'ai médité.
Dès la premiere fois que je vis cette Belle,
Je sçus lui protester une amour immortelle :
Elle sçait qui je suis, elle sçait mon amour ;
C'est par son ordre ici que je fais mon séjour,
Et pour nous voir malgré son bizarre de pere,

Nous avons concerté tout ce que je vais faire.

CRISPIN.

Elle aime donc les fous ? allez, tout ira bien.

D. PEDRE.

Mais il faut m'introduire, & voici le moyen :
Dis que je suis ton fils, qu'ayant nom Alexandre
Je crois l'être en effet, & qu'ils peuvent s'attendre
De voir un Alexandre assez divertissant :
Exerce ton esprit, Crispin, sois agissant.

CRISPIN.

Mais je crois que déja vous n'êtes pas trop sage.

D. PEDRE.

Felician aussi fera son personnage.
Il joue Ephestion, & je me fie à lui.

CRISPIN.

Il n'est pas mal-adroit.

D. PEDRE.

Je l'attends aujourd'hui :
Il est depuis deux jours à Madrid pour ma grace ;
Et ma sœur l'instruira de tout ce qui s'y passe.
J'ai de puissans amis aujourd'hui dans la Cour,
Et puis mon affaire est plus claire que le jour.

CRISPIN.

Mais vous feriez le fou ! n'auriez-vous point de honte ?
La Gazette, Monsieur, en feroit un bon conte.

D. PEDRE.

C'est l'avis qu'elle m'a donné confidemment.

CRISPIN.

Cet avis à mon ſens part d'un grand jugement.
Vous qui pouvez demain être ſur la ſellette ... ?

D. PEDRE.

Moi! je ne penſe pas ſeulement qu'on decrette :
Va, de ce côté-là je ſuis fort en repos.

CRISPIN.

Voici Felician.

SCENE II.

D. PEDRE, CRISPIN, FELICIAN.

D. PEDRE.

TU viens fort à propos.
Que dit-on dans Madrid ? j'attendois ta venue.

FELICIAN.

L'on y parle de vous à chaque coin de rue.

D. PEDRE.

De moi!

FELICIAN.

Je ne ſçai pas ce que cela produit,
Mais, par ma foi, Monſieur, votre nom fait grand bruit,

Car il n'eſt prononoé qu'avecque des trompettes.
Ils ſont trois à cheval montés ſur des mazettes,
Un autre en robe-longue & le bonnet carré,
Auſſi paſle qu'un mort, d'un ton mal aſſuré,
Monté ſur ſon mulet, ſa mule ou ſa bourique,
Lit dans un grand papier votre panégyrique;
Et tout cela ſe fait pour vous faire ſçavoir
Que l'on vous aime tant qu'on brûle de vous voir;
Que ſi vous n'apportez à Madrid votre face;
On va faire élever votre portrait en place.

CRISPIN.

Vous avez des amis fort puiſſans à la Cour,
Et puis votre affaire eſt plus claire que le jour.

D. PEDRE.

Ah Ciel! me feroit-on cet affront en Eſpagne?

FELICIAN.

On dit que les Prevôts ſont pour vous en campagne:
Si proche de Madrid, gare l'*in carcere.*

D. PEDRE.

Quoi, m'effigier, moi

FELICIAN.

Rien n'eſt plus aſſuré.

CRISPIN.

Vous qui pouvez demain être ſur la ſellette.
Moi! je ne penſe pas ſeulement qu'on decrette:
J'ai de puiſſans amis aujourd'hui dans la Cour.
Je vous y garantis ſans tête au premier jour.

D. PEDRE.

Mais, ma sœur?

FELICIAN.

Votre sœur sortit hier sur la brune,
En carrosse pour courre une bonne fortune.
Un certain Cavalier qu'elle aime éperdument
Se marie, elle veut y mettre empêchement;
Bref elle court les champs,

D. PEDRE.

Elle est trop vertueuse
Pour faire....

CRISPIN.

Hé pourquoi non, puisqu'elle est amoureuse.

D. PEDRE.

Courir après un homme! ah ce n'est pas ma sœur.

CRISPIN.

Peut-être qu'elle court pour r'avoir son honneur,
Que sçait-on?

D. PEDRE.

Je ne puis croire cette nouvelle;
Mais celle du tableau me semble un peu cruelle.
Pour Messieurs les Prevôts, je vois qu'heureusement
Je pourrai m'en parer par mon déguisement:
Ainsi, Felician, l'habit que j'ai fait faire
Pour plus d'une raison me sera nécessaire.

FELICIAN.

Et nous ferons les fous, Monsieur? je n'en crois rien,

D. PEDRE.

Oui, oui, nous les ferons, & les ferons ſi bien
Qu'on ne doutera point en nous voyant paroître,
Que nous ne ſoyons lors ce que nous feindrons d'être.
Fais-nous paſſer pour fous & tu m'obligeras ;
Tout mon bonheur dépend de ce que tu diras.
Chacun a ſa folie, & nous avons la nôtre.
Qui croit n'en avoir point en a plus que tout autre ;
Et j'en emprunterois ſi je n'en avois pas :
Car enfin Iſabelle a pour moi tant d'appas....

CRISPIN.

Hier ſans votre bravoure elle eût perdu la vie.
Sçait-elle que c'eſt vous qui l'avez tant ſervie ?

D. PEDRE.

Sans doute : elle me dit avecque tant d'amour,
Hélas ! qu'heureuſement tu me ſauves le jour,
D. Pedre.

CRISPIN.

Et pourquoi donc, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Faire tant de façons ? elle ſera fort aiſe
De vous voir, & ſon pere...

D. PEDRE.

Et tu ne ſçais donc pas
Que ce pere jamais ne la quitte d'un pas ;
Que tant de jalouſie en ſon eſprit abonde
Qu'il ne la laiſſe voir à nul homme du monde ;
Et s'il vient à ſçavoir quelle eſt ma qualité,
Que ce ſera tenter l'impoſſibilité

Que chercher à la voir ; mais lui faisant entendre
Que j'extravague au point de me croire Alexandre,
Que mon Ephestion est fort divertissant....

FELICIAN.

Mais, Monsieur, s'il vous plaît, cela réussissant,
N'ayant point votre grace....

D. PEDRE.

Ah ! je vois Isabelle,
Hélas ! Felician, elle est encor plus belle
Que quand.....

CRISPIN.

Elle vous voit.

D. PEDRE.

Allons ; tu reviendras,
Je veux t'instruire mieux sur ce que tu diras.

SCENE III.

RODOLPHE, ISABELLE.

RODOLPHE.

AVez-vous pû dormir après cette avanture ?

ISABELLE.

Je n'ai pas fermé l'œil, Monsieur, je vous assure.

RODOLPHE.

J'admire le péril que nous avons couru !

ISABELLE.

Moi, j'admire celui qui nous a ſecouru ;
Avecque ſon grand cœur ſa grace eſt peu commune,

RODOLPHE.

Comment le vîtes-vous hier ?

ISABELLE.

Au clair de la Lune.

RODOLPHE.

Vous rêvez, faiſoit-il clair de lune hier au ſoir ?

ISABELLE.

Non ? je ne ſçai donc pas comme je l'ai pû voir.

RODOLPHE.

Rappellez vos eſprits, la nuit étoit fort noire.

ISABELLE.

Je l'ai vû toutefois & l'ai dans ma mémoire,
Il eſt jeune je crois.

RODOLPHE.

C'eſt avoir de bons yeux ;
Que d'avoir diſcerné s'il eſt ou jeune ou vieux.

ISABELLE.

L'effroi nous empêcha de demander au Maître
Quel il eſt.

RODOLPHE.

Vous devriez encore le oonnoître.

ISABELLE.

Moi, le connoître ! hélas ! je vous jure pour moi
Que jamais....

RODOLPHE.

Sans jurer, ma fille, je vous croi.

ISABELLE.

Connoître un homme, moi ! cela pourroit-il être ?

RODOLPHE.

Excepté mon Neveu, vous n'en pouvez connoître;
Ce Brave-là passoit sans doute, & par bonheur....

ISABELLE.

Enfin nous lui devons & la vie & l'honneur,
Et je souhaiterois de toute ma puissance
Lui montrer les effets de ma reconnoissance.

RODOLPHE.

Vous n'êtes pas ingrate, à ce que je puis voir :
S'il est logé céans, je ferai mon devoir.
Cependant Leopolde a manqué de parole;
Il devoit être ici dès hier.

ISABELLE.

Je m'en console,

RODOLPHE.

Qui l'a pû retenir ?

ISABELLE.

Ses nouvelles amours.

RODOLPHE.

Sur ce chapitre-là vous l'accusez toujours.

ISABELLE.

C'est que je le connois : toutes ses amourettes
Lui font bien oublier l'honneur que vous lui faites.

RODOLPHE.

Mais... Et je vous l'ai dit déja deux ou trois fois;
Je crois dans ce désordre avoir ouï sa voix:
Peut-être poursuit-il ces gens-là.

ISABELLE.

Quel peut être?
Qui l'auroit empêché de se faire connoître?

RODOLPHE.

Mais si près d'être unis d'un aimable lien,
Je vous vois peu d'ardeur.

ISABELLE.

Il en use si bien.
Que j'ai tout à fait tort....

RODOLPHE.

Le Seigneur D. Alphonse,
A qui j'écrivis hier, me doit faire réponse;
Je lui demande escorte, & je le prie aussi.
De dire un mot au Roi de ce malheur ici.
Par lui de mon Neveu nous aurons des nouvelles;

ISABELLE.

Si l'on vous disoit tout, vous en sçauriez de belles.



SCENE IV.

RODOLPHE, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

SErvons mon Capitaine.

RODOLPHE.

Approchez-vous de nous.

CRISPIN.

Comment, déja levez ! hé Monſieur, qu'avez-vous ?
Vous devriez être au lit toute cette journée,
Ou tout au moins dormir la graſſe matinée.
N'étiez-vous pas tous deux couchés comme des Rois ?
Car mes matelas ſont rebattus tous les mois ;
Vous vous étendez-là, morbleu, c'eſt un délice,
Et le moindre eſt piqué de fine bour'lanice.
Pour vous, à votre lit vous aviez un chevet
Qui me coûte vingt francs : il eſt tout de duvet.

RODOLPHE.

Vos lits étoient fort bons, notre hôte, & tout le reſte,
Et les linceuls fort blancs.

CRISPIN.

Je le ſçai bien, la peſte!
On ne voit point ici de linge relavé ;
Je ferois un beau bruit ſi j'en avois trouvé.

RODOLPHE.

C'eſt fort bien fait à vous: mais j'aurois grande envie
De connoître celui qui nous ſauva la vie:
Faites, s'il eſt ici, que je le puiſſe voir.

CRISPIN.

Monſieur, en vous ſervant, il a fait ſon devoir;
Et s'il en prétendoit quelque reconnoiſſance,
Je ſçaurois le punir de ſon impertinence.

RODOLPHE.

Que nous dites-vous donc?

CRISPIN.

Je ſçais ce que je dis;
Celui dont vous parlez m'appartient, c'eſt mon fils.

ISABELLE.

Votre fils!

CRISPIN.

Oui, mon fils; ſi je ne ſuis ſon pere,
Du moins je ſuis certain que ma femme eſt ſa mere:
Je n'ai que celui-là, je l'aime tendrement,
Et ne refuſe rien à ſon contentement.

ISABELLE.

Si vous nous dites vrai, ma ſurpriſe eſt extrême,

Ces belles qualités étoient donc en lui-même ;
Car enfin par le ſang qu'il a reçû de vous....

CRISPIN.

Ah ! laiſſez là de grace & notre ſang & nous :
Si ſa naiſſance , enfin , n'eſt pas conſidérable,
Son éducation fut aſſez raiſonnable ;
J'en ſuis fort ſatisfait, il m'en coûte mon bien ;
Mais je puis dire auſſi qu'il n'ignore de rien.

RODOLPHE.

Vous avez ſi bien fait, que dans cette avanture
On peut dire que l'art a paſſé la nature.

CRISPIN.

Mais on a fait pour moi ce que j'ai fait pour lui ;
Et pour vous détromper , apprenez aujourd'hui ,
Quoi que vous me voyez Maître d'une Taverne ,
Qu'il n'eſt aucun Auteur ancien ou moderne
Qui ne ſoit là-dedans , puiſque je les ai vûs
Avec attachement & tous lûs & relûs ;
J'ai même écrit contre eux , ou fait quelque re-
marque ,
Et pour le renvier encore ſur Plutarque
Qui croit avoir tout dit de ces fameux Héros :
Mais il eſt fort trompé , j'ai remué leurs os ,
Je travaille à leur mort en dépit de l'envie ,
Et de ce fat qui n'a travaillé qu'à leur vie.

RODOLPHE.

Vous êtes donc Auteur ?

ISABELLE.

Mais dites-nous comment

Votre fils s'eſt rendu ſi brave & ſi galant ?

CRISPIN.

Je voulus qu'il apprît d'abord l'Aſtrologie :
On dit que l'on ne peut la ſçavoir ſans Magie :
Que cela ſoit, ou non, il la ſçait comme il faut ;
Car ſi-tôt qu'il eſt nuit & qu'il regarde en haut,
Il vous montre du doigt à la moindre priere
Le char du Roi David, l'étoile pouſſiniere,
Le chemin de ſaint Jacque....

RODOLPHE.

Etre ſi ſtudieux
Fait bien tourner l'eſprit.

CRISPIN.

C'eſt pour cela, tant mieux.
Il eſt fort amoureux, fort jaloux, il compoſe
La Muſique, il la ſçait mieux que tout autre choſe ;
Le procès le plus grand & le plus épineux
Il vous le met en vers en moins d'une heure ou deux.
C'eſt bien être Poëte & ſçavoir la pratique.
Et ſi l'Avocat veut il le plaide en Muſique :
Quelque procès qu'on ait, c'eſt un divin ſecours ;
Les Juges ſont charmés, on le gagne toujours.

ISABELLE.

Pourquoi cette ſcience, & que vouliez-vous faire
De Monſieur votre fils ?

CRISPIN.

Je vais vous ſatisfaire.

RODOLPHE.

C'eſt ſe jouer à perdre un eſprit tout à fait
Que de....

CRISPIN.

C'eſt pour cela, Monſieur, que je l'ai fait.
Mocquez-vous-en tous deux, étouffez-en de rire;
J'en voulois faire un fou, puiſqu'il vous le faut dire.

RODOLPHE.

Un fou! pourquoi cela?

CRISPIN.

Pour ſon avancement;
Pour faire ſa fortune; & je crois fortement
Qu'un ſcrupule d'amour, un gros de jalouſie;
Deux onces de chicane, une de Poëſie,
Trois dragmes de Muſique & ſix grains de procès;
Infuſez là dedans cauſent un grand accès:
C'eſt pour perdre un eſprit un remede admirable.

RODOLPHE.

L'on vous aura purgé d'un récipé ſemblable.
Pourquoi donc rendre fou votre fils?

CRISPIN.

Pour ſon bien;
Les Sçavans aujourd'hui ne ſont propres à rien.
Je connois un Régent qui malgré ſa Grammaire,
Malgré tout ſon Latin s'étoit mis Secrétaire;
Deux Avocats du temps, je dis, des plus fameux
Ont quitté le Palais & ſont aujourd'hui gueux;
Et vous ne voulez pas, en voyant ces orages,

Et pouvant être ſage aux dépens de ces ſages,
Que je mette mon fils, puiſqu'ils ſe ſont mépris,
Au chemin tout contraire à celui qu'ils ont pris.
De l'air dont vous voyez que chacun veut paroître,
N'eſt-ce pas être fou que de ne le pas être ?
Car l'on n'eſt pas ici dans ces heureux cantons
Où l'on fait ſa fortune en gardant des moutons:
Mon ambition eſt de le voir à ſon aiſe.
Si l'on voit à la Cour qu'il ſoit un fou qui plaiſe,
Comme ſans vanité je penſe qu'il plaira,
J'aurai tout fait pour lui, rien ne lui manquera.
Il a pour ſon malheur un rival à combattre,
Qui dans peu s'eſt acquis de la faveur pour quatre;
Mais c'eſt par un bonheur, car je gage aujourd'hui,
Qu'Alexandre mon fils eſt bien plus fou que lui;
Car il l'eſt en un point qui ne ſe peut comprendre.
Depuis un mois ou deux il ſe croit Alexandre,
Et ſon valet plus fou croit être Epheſtion.

ISABELLE.

Monſieur, j'aime les fous avecque paſſion:
Voyons-les.

CRISPIN.

Volontiers, paſſez-en votre envie;
Je vais les amener.

ISABELLE.

Que je ſerai ravie!

RODOLPHE.

Ils diront quelqu'ordure, & vous les voulez voir.

ISABELLE.

Ceux-là n'en disent point.

RODOLPHE.

Vous parlez sans sçavoir;
Taisez-vous.

CRISPIN.

Ces fous-là ne sont pas des infâmes;
Ce sont des fous appris à respecter les Dames,
De ces foux amoureux pendans à leurs genoux,
Plus aimables cent fois que tous les autres fous.

ISABELLE.

Ce sont ceux qu'il nous faut : hé, voyons-les de grace.

RODOLPHE.

Je le veux : viendront-ils dans cette salle basse ?

CRISPIN.

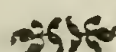
Non, je les menerai dans votre appartement;

RODOLPHE.

Allons-y.

CRISPIN.

C'est mentir assez impudemment;
D. Pedre n'est pas fou, mais puisqu'il le veut être,
J'ai vanté son mérite, il n'a plus qu'à paroître;
Il dupera du moins le jaloux aujourd'hui.
Mais voici son rival, courons & disons-lui.



SCENE V.

LEOPOLDE, GLOSFEN.

GLOSFEN.

MAis, dites-moi, Monſieur, ayant trouvé Conſtance
Où vouliez vous la mettre ?

LEOPOLDE.

En un lieu d'aſſurance ;
Ou l'obliger du moins à dégager ma foi,
Et remettre en mes mains un mot qu'elle a de moi.

GLOSFEN.

Ma foi puiſqu'en carroſſe elle s'eſt échappée,
Son deſſein eſt, je crois, de n'être pas trompée.
Mais vous la cajolez depuis trois ou quatre ans,
Ne mentez point, combien en avez-vous d'enfans ?

LEOPOLDE.

Ah ! que dis-tu, Glosfen, ſçais-tu par ce blaſphême
Que tu bleſſes l'honneur & la ſageſſe même ?

GLOSFEN.

Hé, Monſieur, l'on voit peu de ſieges de quatre ans !
Ce ſont contes à faire à des petits enfans :
L'approche

L'approche d'une place étant bien ménagée,
Elle eſt par ma foi priſe auſſi-tôt qu'aſſiégée ;
Et quand avec du ſang un homme écrit ſon ſein
La ſageſſe & l'honneur tirent fort à la fin.

LEOPOLDE.

Je lui donnai par force une telle aſſurance,
Elle n'en vouloit pas.

GLOSFEN.

Voyez la belle avance !

LEOPOLDE.

La trouvant, j'évitois ce fâheux accident.

GLOSFEN.

Il ne s'eſt jamais fait un coup plus imprudent :
Avant que d'arrêter un carroſſe on regarde
Si c'eſt....

LEOPOLDE.

Il n'eſt plus temps enfin, c'eſt par mégarde.

GLOSFEN.

Par mégarde.. il eſt bon.. mais il faut avouer
Que c'eſt un par mégarde à ſe faire rouer.
Trois de vos bons amis en ſont ſur la litiere,
Deux laquais de votre oncle en ſont au cimetiere,
Deux chevaux de carroſſe & deux autres chevaux
En ſont morts & mangez des chiens & des corbeaux :
Iſabelle en penſa mourir, & ſa ſuivante
En eſt au lit malade & peut être mourante.
Si l'on vous eût connu, comme l'on n'a pas fait,

Cette grande action faisoit un bel effet :
Un cousin vient exprès épouser sa cousine,
Mais par mégarde un soir ce cousin l'assassine :
Par mégarde, voyez ! & tous ceux qui sont morts
Le sont tous par mégarde : il en a cent remords ;
Il s'écrie, ayant vû sa bévûe & la nôtre,
Ah ! qu'ai-je fait ? j'ai pris un carrosse pour l'autre.
Mais peut-être qu'un jour votre oncle le sçaura.

LEOPOLDE.

Et qu'importe, dans peu mon hymen se fera.

GLOSFEN.

Mais je crains, attendant que cet hymen s'apprête,
Que Constance n'en vienne un peu troubler la fête :
Son honneur est un bien dont elle faisoit cas,
Relevez-le, Monsieur, vous l'avez mis bien bas.
Constance est de maison, elle est riche, elle est belle,
Et de toutes façons, elle vaut Isabelle :
Si son frere venoit, je crois que Dieu merci....

LEOPOLDE.

Son frere passeroit fort mal le temps ici.

GLOSFEN.

Le bruit court à Madrid qu'il a quitté la Flandre ;
Qu'il vient querir sa grace.

LEOPOLDE.

Il vient se faire pendre ;
Et s'il est en Espagne, il ne peut qu'être mal.

SCENE VI.

LEOPOLDE, GLOSFEN, LAZARILLE.

LAZARILLE.

LOn vous a vû, Monſieur, deſcendre de cheval,
On dit que vous montiez, ou que l'on va deſcendre.

LEOPOLDE.

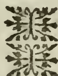
Quoi! l'on m'a vû, Glosfen!

GLOSFEN.

Hé! vouliez-vous ſurprendre?
Vous n'avez eu le temps que de vous débotter:
Des gens entrent ici.

LEOPOLDE.

Viens, c'eſt trop caqueter.



SCENE VII.

D. PEDRE, FELICIAN,
CRISPIN.

D. PEDRE.

AS-tu vû notre abord ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

D. PEDRE.

Que t'en semble ?

CRISPIN.

J'en suis surpris, Monsieur, je l'admire & je tremble.
Isabelle a fort ri, son pere est satisfait :
On ne peut faire mieux qu'Ephestion a fait.

FELICIAN.

Ma foi je n'en suis plus.

D. PEDRE.

Tu m'as promis...

FELICIAN.

Tout passe :
J'espérois que Constance obtiendroit votre grace ;
Que nous pourrions sans crainte ici faire les fous ;
Mais enfin le couteau n'attend plus qu'après vous ;
Et la corde après moi, car je portois l'épée ;

Qui du pauvre Dom Lope a la trame coupée.

CRISPIN.

Je ne vois point de mal plus ſenſible ici-bas,
Que celui de mourir quand on ne le veut pas;
Fuyez-le, il vous menace, & vous eſt fort contraire.

D. PEDRE.

Moi, quitter Iſabelle! hélas! le puis-je faire?

CRISPIN.

Le couſin qu'elle attend vient pourtant d'arriver:
Je vous l'ai dit, il monte, & s'en va la trouver.

D. PEDRE.

Il ſera mal reçu de ſa belle couſine.

CRISPIN.

Peut-être: mais enfin il a fort bonne mine.

D. PEDRE.

S'il l'emmene à Madrid, j'y vais.

CRISPIN.

A quelle fin?

D. PEDRE.

Tu l'ignores?

CRISPIN.

Non, non, je vois votre deſſein,
Votre portrait s'y fait, & je ſçai qu'il doit être
Dans une grande place élevé pour paroître:
Même il doit être vû de tous les curieux:
Comme il n'eſt que croqué, vous voulez qu'il ſoit mieux.
Je connois votre humeur, & vois que ſans rien craindre

Vous allez à Madrid vous achever de peindre?

D. PEDRE.

Oui, oui, j'irai, dussai-je y trouver le trépas :
Je la suivrai par-tout.

FELICIAN.

Moi, je ne vous suis pas.
Et la vie & l'honneur valent bien des maîtresses.

D. PEDRE.

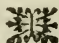
J'entends du bruit, sortons & quitte ces foiblesses,
Allons voir ce rival ; quoi qu'il puisse arriver,
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE VIII.

RODOLPHE, LEOPOLDE

RODOLPHE.

MOn neveu, nos deux fous vont venir tout à l'heure.
L'Epheſtion sur-tout est bouffon, ou je meure :
Ho ! des siéges, quelqu'un : ils veulent être assis.



SCENE IX.

RODOLPHE, LEOPOLDE, LAZARILLE.

LAZARILLE.

Combien vous en faut-il ?

RODOLPHE.

Il en faut cinq ou ſix.
L'Alexand re eſt un fou qui ſe croit raiſonnable ;
Avec ſon ſérieux je le trouve admirable ;
Mais il eſt devenu votre rival, au moins :
Il cajole ma fille & lui rend mille ſoins.
Songez-y, mon neveu, s'il en fait ſa conquête ...

LEOPOLDE.

Ce rival ne me peut mettre martel en tête :
Il la peut librement cajoler devant moi,
Sans que j'en ſois jaloux, Monſieur.

RODOLPHE.

Ah ! je vous croi.
J'avois hier fort tard écrit à Dom Alphonſe
Touchant tout ce deſordre ; en voici la réponſe.

LEOPOLDE.

Quoi, votre homme eſt déja revenu de Madrid !

RODOLPHE.

Oui.

LEOPOLDE.

C'est fort bien aller.

RODOLPHE.

Voyez ce qu'il m'écrit.

RODOLPHE lit.

Avant que d'avoir lû la vôtre,
J'avois sçû que votre accident
Fut causé par un imprudent
Qui prit un carrosse pour l'autre.
Le mien avant midi sera dans Ilescas :
Et moi, je ne manquerai pas
Peu de temps après de m'y rendre.
Trois de ces étourdis sont fort blessés ici :
Je suis sur cette affaire amplement éclairci,
Et sur une autre encor que j'irai vous apprendre.

SCENE X.

ISABELLE, D. PEDRE, RODOLPHE, FELICIAN, LEOPOLDE, GLOSF N

GLOSFEN.

Vous demeurez ?

LEOPOLDE.

Oui.

GLOSFEN.

GLOSFEN.

Moi, je prends congé de vous.

D. PEDRE.

Epheſtion.

FELICIAN.

Seigneur,

RODOLPHE.

Voici venir nos fous.

LEOPOLDE.

Demeure auprès de moi, Glosfen, tu n'es pas ſage.

GLOSFEN.

Non, Monſieur, je ne puis demeurer davantage.

D. PEDRE.

Vois cette fille, vois cette Divinité.

FELICIAN.

Elle eſt encore fille? ah ! l'inhumanité :
Oui, vous êtes à plaindre, & j'enrage, Madame;
On auroit fait de vous une fort belle femme.

D. PEDRE.

Nous y travaillerons un jour avec ardeur.

FELICIAN.

Je crois que le plutôt ce ſeroit le meilleur;
Songez-y donc, grand Prince.

D. PEDRE.

Elle a toute mon ame;
Mais ſon cœur eſt de glace & le mien tout de flame.

LEOPOLDE.

Quel eſt-il, ma couſine? il ſent ſon grand Seigneur.

D. PEDRE.

Vous êtes Allemand volontiers ?

LEOPOLDE.

Oui, Monſieur,
Je le ſuis.

D. PEDRE.

J'ai jugé que vous le deviez être ;
Il faut être Allemand pour ne me pas connoître.
Demandez qui je ſuis à tous les Lydiens,
A tous les Cypriots, à tous les Phrygiens,
Aux Medes, aux Perſans, aux Paphlagoniens ;
Scythes & Bactriens & Babyloniens,
A tous ceux dont le nom ſe termine en iens :
Tous ces peuples vaincus & ſoumis à ma gloire
Vous diront que je ſuis, s'ils ont bonne mémoire.
Epheſtion.

FELICIAN.

Seigneur.

D. PEDRE.

Ne m'abandonne pas :
Il eſt temps d'aſſiéger de ſi puiſſans appas.
Eloigne-toi, je vais reconnoître la place.

FELICIAN.

Cet homme me déplaît, de grace, qu'on le chaſſe.

RODOLPHE.

C'eſt mon neveu.

FELICIAN.

Sa mine excite mon courroux ;
Il nous mange des yeux & ſe mocque de nous.

Vous avez des neveux aussi desagréables ....

RODOLPHE.

Ils sont vos serviteurs.

FELICIAN.

Ils sont insupportables.

Vous ne commandez rien ; le siége est-il remis ?

D. PEDRE.

Le Gouverneur du fort est de mes grands amis :
Sans quelque point d'honneur j'entrerois dans la place.

RODOLPHE.

Ah, que ma fille est aise !

LEOPOLDE.

Admirez sa grimace.

On ne vous entend point, Seigneur, vous parlez bas ?

D. PEDRE.

Je prétends bien aussi qu'on ne m'entende pas.

LEOPOLDE.

Quelle affaire avez-vous ?

D. PEDRE.

Une importante affaire.

LEOPOLDE.

Il en faut parler haut.

ISABELLE.

Cousin, laissez-le faire :
Ce discours n'est plaisant qu'en ce qu'il est dit bas ;
S'il le disoit tout haut, il ne vous plairoit pas.

Je n'ai jamais ouï rien de plus agréable.

D. PEDRE.

Je n'ai jamais rien dit de plus considérable.

RODOLPHE.

Mais ; Seigneur, qu'est-ce encor? enfin dites-le nous.

D. PEDRE.

Je lui dis que dans peu je serai son époux.

LEOPOLDE.

Ha, Monsieur, qu'il est fou!

RODOLPHE.

Que ma fille est niaise!

ISABELLE.

Et moi je lui répons que j'en serai fort aise.

RODOLPHE.

Elle lui fait beau jeu pour se divertir mieux.

LEOPOLDE.

Ah, qu'elle aime les fous! je le vois dans ses yeux.

FELICIAN.

C'est votre fille?

RODOLPHE.

Oui.

FELICIAN.

La peste, qu'elle est belle!
Comment la fîtes-vous? aviez-vous un modele?

LEOPOLDE.

Modele ou non, Seigneur, l'ouvrage en est fort beau

FELICIAN.

Taisez-vous, s'il vous plaît, Monsieur le Damoiseau:

Ne faites qu'écouter : dans les choses futures
Nous voyons arriver d'étranges aventures ;
Car comme un homme sage a plus d'esprit qu'un fou,
Une tulipe est bien différente d'un chou ;
Par la même raison, quand l'erreur se dissipe ;
On voit fort bien qu'un chou n'est pas une tulipe.
Vous m'avoureez encor que l'on a vû depuis
L'orage bien plus grand sur mer que dans un puits ;
C'est pourquoi nous voyons l'été les hirondelles . . . .
Oui-da, ce ne sont pas ici des bagatelles.
Qu'en dites-vous ?

LEOPOLDE.

Qui ? moi ?

FELICIAN.

Ne vous en mocquez pas ;
Neveu, vous pourriez voir votre perruque bas.

RODOLPHE.

Ce fou-ci, ce me semble, est d'humeur un peu prompte.
Avecque celui-là, trouvez-vous votre compte,
Ma fille ?

ISABELLE.

Tout à-fait : il charme mes ennuis ;
J'y passerois sans crainte & les jours & les nuits.

D. PEDRE.

Mon cher Ephestion, pour flatter mon martyre
Et charmer cet objet, joins ta voix à ta lyre.

FELICIAN.

Lazarille, mon luth est sur le potager;
Cours vîte le querir.

SCENE XI.

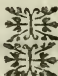
LAZARILLE, D. PEDRE, ISABELLE, LEOPOLDE, &c.

LAZARILLE.

IL est fort en danger;
Le bois nous a manqué.

FELICIAN.

J'ai la veine enjouée;
Mais je trouve aujourd'hui ma voix fort enrouée.



SCENE XII.

LAZARILLE, D. PEDRE, RODOLPHE, &c.

LAZARILLE.

VOus n'aviez plus de luth, tardant encore un peu,
Car faute de fagot on l'alloit mettre au feu,
Pour donner la couleur à deux oisons.

FELICIAN.

Yvrogne,
As-tu perdu le sens? Quoi des luths de Boulogne
Pour donner la couleur à deux oisons! parbleu;
La viande auroit coûté beaucoup moins que le feu.

CHANSON.

FELICIAN chante.

PAR tout comme dedans la Cour,
On masque la nuit & le jour,
Chaque passion se déguise;
Mais quoi qu'on en die, en ces lieux,
Pour une burlesque entreprise,
Je trouve que l'amour se déguise le mieux.

D. PEDRE.

Il prétend vous avoir : non, non ; pour vous prétendre,
Il faut qu'il ait l'honneur de combattre Alexandre.
Je ne vous ai point vû dans ces fameux hazards
Où la gloire & la mort courent de toutes parts.
Quand on n'a point de nom dans ces combats célebres,
Il faut s'aller cacher dans l'horreur des ténebres.

LEOPOLDE.

Seigneur, assurément j'honorerois vos coups ;
Et c'est être vaillant qu'être tué de vous.

D. PEDRE.

N'en doutez point.

ISABELLE.

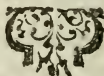
Cousin, laissez mon Alexandre :
Un sang si précieux n'est pas fait pour répandre.

D. PEDRE.

Le répandre ?

LEOPOLDE.

Non, non, nous resterons amis.



SCENE XIII.

RODOLPHE, ISABELLE, D. PEDRE, LEOPOLDE, FELICIAN, LAZARILLE, PASQUETTE.

PASQUETTE.

MOnſieur, ſçavez-vous bien que le couvert eſt mis?
Et quand il vous plaira qu'on ſervira ſur table?

RODOLPHE.

Cette petite fille eſt tout-à-fait aimable.

PASQUETTE.

Oui, fort.

LEOPOLDE.

Mais, ces tetons ſont gros & bien placés.

PASQUETTE.

N'y touchez pas, Monſieur, vous les applatiſſez;

LEOPOLDE.

Mignone,

PASQUETTE.

Ha, que de bruit!

LEOPOLDE.

Ah, treve de furie!

PASQUETTE.

Ah ! treve de tetons, Monſieur, je vous en prie.

FELICIAN.

Je les patinerai, pour moi.

PASQUETTE.

Tout doux, tout doux :
Tredame, on ſe laira patiner par des foux !

SCENE XIV.

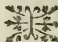
RODOLPHE, LEOPOLDE, ISABELLE, D. PEDRE, FELICIAN, LAZARILLE, PASQUETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

CElui dont vous avez ce matin eu réponſe,
Arrive, & vient ici.

RODOLPHE.

Comment ! c'eſt Dom Alphonſe :
Monſieur, venir vous-même, & prendre tant de part...



SCENE DERNIERE.

RODOLPHE, ISABELLE, D. PEDRE, LEOPOLDE, FELICIAN, LAZARILLE, D. ALPHONCE, PASQUETTE, CRISPIN.

D. ALPHONCE.

Le Roi ſçait votre affaire, & je viens de ſa part :
Je demande audience, afin de vous apprendre
Des nouveautés ici qui pourront vous ſurprendre.
Pour parler du rencontre, ou plutôt du malheur
Que vous courûtes hier, Monſieur en eſt l'auteur.

RODOLPHE.

O Ciel ! que dites-vous ?

D. ALPHONCE.

Il vous prit pour Conſtance,
Qui venoit vous montrer cet écrit d'importance :
Prenant votre carroſſe il crut prendre le ſien.
Quelque brave inconnu vous défendit ſi bien,
Que trois qu'il a bleſſés en ont conté l'hiſtoire.

RODOLPHE.

Vous dois-je croire, ô Dieux !

LEOPOLDE.

Oui, vous le devez croire:
Monſieur, cette promeſſe eſt ſans doute de moi:
Depuis trois ans Conſtance a mon cœur & ma foi.
Le Ciel n'a pas permis...

D. ALPHONCE *montrant la promeſſe à Iſabelle.*

Avec un pareil gage
On pourroit s'oppoſer à votre mariage.

ISABELLE.

Sans doute.

D. ALPHONCE *à Rodolphe.*

Cet écrit eſt ſigné de ſon ſang,

A Leopolde.

Vous ſçavez que Conſtance eſt d'un illuſtre rang.
Son frere Dom Pedro qui ſe fait craindre en Flandre,
Aux plus riches partis peut juſtement prétendre.
Les puiſſans ennemis qui pourſuivent ſa mort,
Depuis deux ou trois mois n'ont fait qu'un vain effort.

RODOLPHE.

Je ſçai qu'il a tué Dom Lope de Cardonne.
A-t-il ſa grace?

D. ALPHONCE.

Oui.

ISABELLE.

Oui!

D. ALPHONCE.

Le Roi la lui donne.
Le Courier part...

CRISPIN.

Non, non, qu'il ne bouge de là ;
Ou qu'il l'apporte ici, Monſieur, car le voilà.

D. ALPHONCE.

Dom Pedre en cet état ! la ſurpriſe eſt nouvelle.
Qui vous amene ici ?

D. PEDRE.

La charmante Iſabelle.

ISABELLE.

On ne peut trop payer ce qu'il a fait pour nous.

RODOLPHE.

Vous diſiez bien vraiment que vous aimiez les fous.

D. PEDRE.

Conſtance étant ma ſœur, que prétendez-vous faire ?

LEOPOLDE.

Avoir demain l'honneur d'être votre beau-frere.

D. ALPHONCE.

La Reine vous attend pour faire cet accord ;
Conſtance eſt en ſes mains.

LEOPOLDE,

J'en rends graces au ſort.

D. ALPHONCE.

Monſieur, il faut ſonger à ce double hymenée.

RODOLPHE.

Ce qu'a fait Dom Pedro rend mon ame étonnée :
Vous en ſerez ſurpris.

D. ALPHONCE.

Donnez-lui quelque eſpoir.

RODOLPHE.

Il faut gagner Madrid, je ferai mon devoir;
Dom Pedre vaut beaucoup, Iſabelle eſt ſenſible.

ISABELLE *à D. Pedre bas.*

Ce mot eſt à mon ſens aſſez intelligible.

D. ALPHONCE.

Sortons tous d'Ileſcas, & nous en parlerons.

RODOLPHE.

Allons dîner, Meſſieurs, & puis nous partirons.

FELICIAN.

Les fous ſont bienheureux, & je vois qu'avec honte,
Les morts & les bleſſés en auront pour leur compte.

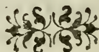
D. PEDRE.

Vous avez fait les fous pour me ſervir tous deux;
Votre fortune eſt faite, & vous ſerez heureux.

CRISPIN.

Vous voyez, la ſageſſe eſt ma foi trop commune.
Il faut faire les fous pour faire ſa fortune.

FIN.



LE
BARON
DE
LA CRASSE,
COMEDIE.

ACTEURS.

LE BARON DE LA CRASSE.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

LE COMEDIEN.

MARIN, Valet du Baron de la Craſſe.

La Scene eſt dans le Château du Baron de la Craſſe, en Languedoc.



LE BARON DE LA CRASSE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.



VOICI donc le Château du Baron de la Crasse ?
On disoit que c'étoit un si beau lieu de Chasse.

LE MARQUIS.

C'est que l'on se railloit : mais pour ton reconfort,

Crois que ce Campagnard nous divertira fort.

LE CHEVALIER.

Mais enfin, ce Baron, quelque fat qu'il puiſſe être,
Voyant que je n'ai pas l'honneur de le connoître,
Croira bien, s'il lui reſte un peu de jugement,
Que l'on m'en veut donner le divertiſſement.

LE MARQUIS.

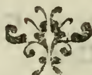
Et quand il le croira, qu'eſt-ce que l'on hazarde ?
C'eſt un Baron, te dis-je, à ſouffrir la nazarde.
Il n'a depuis dix ans ſorti de ſon Château,
Que l'autre jour qu'il fut juſqu'à Fontainebleau ;
Où ſon malheur le fit berner d'une maniere
Fort plaiſante, dit-on, & fort particuliere.
C'eſt tout ce que j'en ſçai : mais je veux aujourd'hui
Tâcher adroitement à l'apprendre de lui.

LE CHEVALIER.

Mais ſi l'affront eſt grand, voudroit-il nous le dire ?

LE MARQUIS.

Lui parlant de la Cour, & de Fontainebleau,
Lui-même donnera d'abord dans le panneau.



SCENE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah ! Monſieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monſieur.

LE BARON.

Je vous jure,
Qu'en me faiſant honneur, vous me faites injure ;
Car de me venir voir, & n'en avertir pas,
C'eſt ſe jouer à faire un fort mauvais repas.

LE MARQUIS.

Vous vous mocquez de nous, mangeant votre ordinaire,
Je ſuis fort aſſuré que nous ferons grand'-chere.

LE CHEVALIER.

Le deſir de vous voir me preſſoit tellement,
Qu'enfin il a fallu.....

LE BARON.

Monſieur, ſans compliment ;
Voyez-moi tout le ſaoul, contentez votre envie ;
L'on eſt à même ici.

LE CHEVALIER.

Mon ame en eſt ravie.

LE BARON.

La mienne l'eſt auſſi.

LE MARQUIS.

Monſieur brûloit d'avoir
L'honneur de vous connoître, & moi de vous revoir.

LE BARON.

Pour vous bien divertir, ça, que pourrons-nous faire?

LE MARQUIS.

Nous aurons bien tantôt dequoi nous ſatisfaire;
Car des Comédiens viennent ici vous voir.

LE BARON.

Ne vous mocquez-vous point?

LE MARQUIS.

Ils arrivent ce ſoir.

LE BARON.

Ma foi, je le voudrois.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point raillerie;
Nous avons dîné tous en même Hôtellerie:
Ils viennent à Beziers.

LE BARON.

Ils quittent leur chemin?

LE MARQUIS.

Et ne pourront-ils pas le reprendre demain?

LE BARON.

Ouida, facilement : J'admire ce rencontre.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt qu'où l'on nous voit que le plaiſir ſe montre.

LE MARQUIS.

En effet, nous vivons comme des demi-Dieux ;
Les divertiſſemens nous ſuivent en tous lieux.

LE CHEVALIER.

Je les ai vû jouer : leur Troupe eſt raiſonnable.

LE MARQUIS.

Monſieur leur fit ſa cour comme ils étoient à table.

LE CHEVALIER.

J'en connois quelques-uns.

LE MARQUIS.

Mais le premier Acteur
Se croit fort habile homme, & fort grand Orateur
Les premiers de ſon art, les plus inimitables,
Il ne les trouve pas ſeulement ſupportables.

LE BARON.

S'il vient, nous le verrons.

LE MARQUIS.

Enfin, toujours conſtant
Dedans votre Château ?

LE BARON.

Monſieur, j'y vis content,
Tout m'y rit, tout m'y plaît, tout m'y paroît aimable ;
Le plus affreux Hyver, je l'y trouve agréable,

LE MARQUIS.

Le beau Regne où l'on eſt, la douceur de la Paix,
Et la Cour à préſent plus belle que jamais,
Avec tous ſes appas ne vous fait nulle envie ?

LE BARON.

Non.

LE MARQUIS.

Non !

LE BARON.

Que voulez-vous ? mon Château, c'eſt ma vie.

LE MARQUIS.

Depuis plus de cent ans on n'a rien vû de beau,
Comme de voir la Cour dedans Fontainebleau :
Sept ou huit mois durant, elle fut ſans égale ;
Les Seigneurs ſe portoient dans la Cour de l'Ovale :
Et le plus ſouvent ceux qui venoient les derniers,
Etoient heureux d'avoir leurs lits dans les greniers :
Dans les Chambres du Roi, dedans celles des Reines,
On n'y pouvoit entrer : elles étoient ſi pleines,
Que fort ſouvent j'ai vû commander aux Huiſſiers,
Qu'ils fiſſent tout ſortir juſques aux Officiers.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai que jamais la Cour ne fut plus belle.

LE BARON.

Je n'ai point encore eu de paſſion pour elle ;
Et ſi je n'avois eu celle de voir le Roi,
Je ſerois demeuré clos & couvert chez moi.

LE MARQUIS.

Ha ! vous y fûtes donc ? J'en ſuis ravi, je jure.

LE BARON.

Moi, j'en ſuis bien fâché, Monſieur, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Bien fâché ! Pourquoi donc ? c'eſt le lieu le plus beau.

LE BARON.

Je voudrois n'être point ſorti de mon Château :
Si je refais jamais de ces rudes corvées.....

LE MARQUIS.

Les grottes du Canal n'étoient pas achevées.

LE BARON.

Monſieur, je n'ai rien vû dont je ſois ſatisfait.

LE MARQUIS.

Le Parterre du Tybre eſt encor imparfait.

LE BARON.

Pour bien voir ce Canal, ces Grottes, & ce Tybre ;
Falloit-il pas avoir le corps & l'eſprit libre ?

LE MARQUIS.

Ne les aviez-vous pas ?

LE BARON.

Non, j'étois arrêté
Auſſi-bien que jamais criminel l'ait été.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends point.

LE BARON.

C'eſt un affront ſenſible
Qu'on m'a fait chez le Roi,

LE CHEVALIER.

Seroit-il bien poſſible ?

LE BARON.

Mais je m'en vengerai ; car après un tel tour,
On ne me reverra de ma vie à la Cour.

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez s'en venger, elle y perdra ſans doute.

LE BARON.

Enfin, quoiqu'il en ſoit, je lui fais banqueroute.
J'allois pour voir le Roi, quand inſenſiblement
Je connois que j'étois dans ſon appartement.
J'étois pour lors, je crois, le plus propre de France ;
Et je puis dire auſſi que j'avois fait dépenſe,
Car ma Terre en ſauta : j'étois ſur le bon bout ;
Mais le maudit rabat me coûta plus que tout.
J'en voulus avoir un de ces points de Veniſe :
La peſte, la méchante & chere marchandiſe !
En mettant ce rabat, je mis (c'eſt être fou)
Trente-deux bons arpens de Vignoble à mon cou :
Mais baſte, où j'étois donc, on faiſoit fort la preſſe ;
Une porte s'ouvroit & ſe fermoit ſans ceſſe :
Beaucoup de gens entroient aſſez facilement ;
J'en vis qu'on repouſſoit auſſi fort rudement :
Des hommes fort bien faits aſſez haut ſe nommerent,
Et quelque-temps après on ouvrit, ils entrerent.
Je crus donc que mon nom me feroit eſtimer,
Et pour entrer comme eux, qu'il me falloit nommer.

Auſſitôt

Auſſi-tôt que j'eus dit, le Baron de la Craſſe,
Tous ceux de devant moi ſont d'abord volte face,
L'un à droit, l'autre à gauche, & tous ſi preſtement,
Qu'il ſembla que mon nom fut un commandement.
Un Baron, dit l'Huiſſier, un Baron! place, place,
A Monſieur le Baron, que l'on s'ouvre, de grace:
L'on croyoit à la Cour les Barons trépaſſez;
Mais pour la rareté du fait, dit-il, paſſez.
Je paſſe, & cet Huiſſier crie encor, place, place,
Meſſieurs, de main en main, au Baron de la Craſſe:
J'enrageois, quand je vis cent hommes me gauſſer
Et que j'avois encore une porte à paſſer;
Car chacun m'entouroit pour me couvrir de honte,
Comme l'on fait un Ours quand un enfant le monte.
Mais comme je me vis près la Chambre du Roi,
(Car l'on m'avoit fait jour en ſe mocquant de moi,)
Ennuyé de me voir baffoué de la ſorte,
Je cherchai le marteau pour frapper à la porte;
Mais je fus obligé (car je n'en trouvai point)
De donner ſeulement deux ou trois coups de poing.
L'Huiſſier ouvre auſſi tôt, criant d'une voix forte:
Qui diable eſt l'inſolent qui frappe de la ſorte?
Je n'ai pas frappé fort, lui dis je, excuſez-moi,
C'eſt le deſir ardent qu'on a de voir le Roi.
Mais d'où diable êtes-vous, pour être ſi Novice,
Dit-il? De Pezenas, dis-je, à votre ſervice.

Hé bien, apprenez donc, Monſieur de Pezenas,
Qu'on gratte à cette porte, & qu'on n'y heurte pas.
Vous voulez voir le Roi? vous attendrez qu'il ſorte,
Dit-il, & repouſſa fort rudement ſa porte.
Comme j'étois fort près, je fus ſi malheureux,
Qu'en fermant, il m'enferme un côté de cheveux.
Je ne le cele point, ma peur fut ſans pareille,
Car la porte les prit raſibus de l'oreille :
J'eus beau pour les r'avoir me rendre ingénieux,
Jamais pour mon malheur porte ne joignit mieux :
Mais comme je fus pris la tête un peu penchée,
Mon oreille à la porte étoit comme attachée :
Ainſi donc malgré moi je feignois d'écouter,
Et ma feinte empêchoit que l'on s'en pût douter.
La porte par hazard, où l'Huiſſier par malice,
Etoient les inſtrumens de ce nouveau ſupplice.

SCENE III.

MARIN, LE BARON, LE MARQ. LE CHEV.

MARIN.

Monſieur, Jean dit combien on tuera de poulets?

LE BARON.

Veux-tu parler bas, deux. Peſte ſoit les Valets!

LE CHEVALIER.

A-t-on jamais parlé d'un rencontre semblable ?

LE BARON.

Le mal que je souffrois étoit inconcevable :
Encor si ç'eût été des cheveux de la Cour,
J'aurois fort bien quitté la Perruque, ou le Tour,
Sans être ainsi gêné, j'aurois levé la crête ;
Mais, par malheur, c'étoit des cheveux de ma tête,
Fort épais & fort longs, & que pour mes péchés
Madame la Nature avoit trop attachés :
Mais comme ma douleur nuisoit fort à ma feinte,
Et que mon action paroissoit fort contrainte,
Tous ceux qui m'observoient jugerent bien, je croi,
Qu'étant ainsi gêné, j'étois là malgré moi :
Aussi vis-je d'un œil, (car j'étois pris de sorte,
Que l'autre ne pouvoit regarder que la Porte,)
Qu'un certain Fanfaron rioit dans son mouchoir,
Et me marquoit du doigt pour mieux me faire voir.

LE MARQUIS.

Mais que fîtes-vous donc ? L'avanture bizarre !

LE BARON.

Il arrive un vieux Duc, qui crioit gare, gare :
Retirez-vous, dit-il, en s'adressant à moi,
L'on n'écoute jamais à la porte du Roi.
Faites-là donc ouvrir pour finir mon martyre,
Et pour plus de vingt ans, Monsieur, je me retire,

Lui dis-je : Regardez si je suis malheureux,
Depuis plus d'un quart-d'heure on me tient aux cheveux ;
C'est le diable d'Huissier, car je sens qu'il les tire.
Le Duc me regardant, se prit si fort à rire,
Que ce fut le plus grand de mes étonnemens,
De voir que ce Vieillard pût rire si long-temps.
Chacun se relayoit pour me voir à son aise ;
Douze hommes reculoient, il s'en rapprochoit seize ;
Bref, on me venoit voir comme on fait un Encan ;
Ou comme un malheureux qu'on a mis au Carcan.

LE CHEVALIER.

J'aurois, pour faire ouvrir, refrappé de plus belle.

LE BARON.

Je le fis aussi ; mais oui, point de nouvelle.

LE MARQUIS.

Le Duc ne fit-il pas ouvrir pour lui ?

LE BARON.

Ma foi,
L'Huissier fut pour le Duc aussi sourd que pour moi :
Enfin dans mes transports de ma plus forte rage,
Je ne pus me résoudre à souffrir davantage,
Et pour me retirer d'un état malheureux ;
Je me coupai tout net ce côté de cheveux.
Mais si tôt qu'on me vit tondu de cette sorte,
Et mes cheveux, sans moi, demeurer à la Porte,

Le ris se redoubla : j'enfonçai mon chapeau,
Et sortis en fuyant, le nez dans mon manteau.

LE MARQUIS.

Il y falloit crever, l'affront est trop sensible.

LE BARON.

Et comment y crever ? il étoit impossible.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'il falloit sur l'heure vous venger.

LE BARON.

Avez-vous entrepris de me faire enrager ?

LE MARQUIS.

Je vous y veux servir, & de la bonne sorte.

LE BARON.

Contre qui me servir, Monsieur? contre une Porte?

LE MARQUIS.

L'ardeur de vous venger nous ôte la raison.

LE BARON.

Peut-être que l'Huissier a fait la trahison,
Mais qui l'en convaincra ?



SCENE IV.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MARIN.

MARIN.

Monsieur, on vous demande,
C'est un Comédien.

LE BARON.

Parbleu, voici la Bande.

LE MARQUIS.

Dites Troupe; l'on dit Bande d'Egyptiens;
Et Bande offenseroit tous les Comédiens.

LE BARON.

Il vient fort à propos, ce récit me chagrine.

LE MARQUIS.

Voici ce grand Acteur.



SCENE V.

LE COMEDIEN, LE BARON, LE CHEV. LE MARQUIS.

LE BARON.

IL a mauvaiſe mine.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

La Comédie étant un divertiſſement,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement...

LE MARQUIS.

C'eſt à vous qu'on en veut.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

Je vous demande excuſe.

LE MARQUIS.

Va, je t'excuſe auſſi.

LE COMEDIEN.

Le plus juſte s'abuſe.

au Chevalier.

La Comédie étant nn divertiſſement,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement...

LE CHEVALIER.

Tu te méprends, mon cher.

LE COMEDIEN.

Et qui donc eſt le Maître?

LE BARON.
C'eſt moi.
LE COMEDIEN.
Je n'avois pas l'honneur de vous connoître :
La Comédie étant un divertiſſement,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement ;
Je viens pour vous l'offrir dedans ſon plus beau
luſtre.
LE MARQUIS.
Remarquez cet abord : c'eſt un Acteur illuſtre :
Ce compliment là ſeul doit le mettre en crédit.
LE BARON.
Il eſt étudié, mais il eſt fort bien dit.
LE COMEDIEN.
Etudié, Monſieur ! Je ſerois bien ſtérile ;
Pour haranguer, ma foi, l'étude eſt inutile :
Je harangue & je proſe aſſez facilement ;
Je n'ai jamais rêvé pour faire un compliment,
Et ſi j'ai harangué tous les plus grands de France.
LE BARON.
Il faut donc que cela te vienne de naiſſance.
LE MARQUIS.
C'eſt un Original.
LE CHEVALIER.
Il eſt, ma foi, fort bon.
LE BARON.
Avez-vous pour la Farce un excellent Bouffon ?
LE COMEDIEN.
Oui, très-certainement, il l'eſt, & je puis dire,

Qu'il vaut bien de l'argent.

LE BARON.

Il nous fera bien rire;

LE COMEDIEN.

Oui, vous le trouverez à votre goût, je croi;
Mais je dois en parler modeſtement.

LE MARQUIS.

C'eſt toi?

LE COMEDIEN.

Vous l'avez dit, Monſieur, vous me verrez paroître:
Et je vous plairai fort.

LE CHEVALIER.

Le ſot!

LE BARON.

Es-tu le Maître?

LE COMEDIEN.

Maître? c'eſt une e reur; car enfin parmi nous
Nous n'avons point de maître, & nous le ſommes tous.
Je fais les amoureux, les affiches, j'annonce;
Mais, pour le nom de Maître, il faut que j'y renonce.
Nous ſommes tous égaux; nous ne nous cédons rien.

LE MARQUIS.

Quoi, tu n'es pas le Chef?

LE COMEDIEN.

Non.

LE MARQUIS.

Cela n'eſt pas bien.

LE COMEDIEN.

Pas trop ; car tous les jours je fais aſſez connoître,
Si je ne le ſuis pas, que je devrois bien l'être.
Je ferois bien jouer autrement qu'on ne fait,
Et toujours l'Auditeur ſortiroit ſatisfait.

LE BARON.

Des femmes, il en faut : en avez-vous de belles ?

LE COMEDIEN.

Monſieur, je ſuis ſuſpect, je ne puis parler d'elles :
Quand j'en dirois du bien, on ne m'en croiroit pas ;
Mais vous verrez ce ſoir qu'elles ont des appas
Qui les feront toujours paſſer pour aſſez belles.

LE BARON.

Avez-vous quantité de ces Pieces nouvelles ?

LE COMEDIEN.

Quelles ?

LE BARON.

L'Angeſilan de Colchos, l'avez-vous ?

LE COMEDIEN.

Non, nous n'avons qu'Euxode, & l'Hôpital des Fous,
Meſſieurs, le Dom Quichot, l'Illuſion Comique,
Argenis, Ibrahim, & l'Amour Tyrannique,
La Belle Eſclave, Orphée, Eſther, Alcimedon.
Guſtaphe, Sanche-Panſe, Erigone, Didon,
Alcionée, Oſman, les Captifs, Zénobie,

Le Prince déguisé, Clorise, la Silvie,
Sophonisbe, Andromire, Agis, Coriolan,
Cleopatre, Quixaire, Eurimedon, Sejan,
L'Inconstance d'Hylas, Clarimonde, Penthée,
Telephonte, Arbiran, Laure persécutée,
L'Aveugle clair voyant, Mirame, Darius,
Le Prince fugitif, Roxane, Arminius,
Roland le furieux, Palene, Mithridate,
Don Sanche d'Aragon, Melite, Tiridate....

LE MARQUIS.

En voila quantité.

LE BARON.

Messieurs, il les faut voir ;
Les pouvez-vous pas bien jouer toutes ce soir ?
J'entends l'un après l'autre, & non pas pêle-mêle.

LE COMEDIEN.

Ouida, cela se peut, si le Diable s'en mêle.

LE BARON.

Mais tu n'as point nommé celle... où.. foin .. la...

LE COMEDIEN.

La Sœur ?

LE BARON.

Non, c'est une où l'on dit, Rodrigue as-tu du cœur ?
Tout autre que mon Pere... Ha ! morbleu qu'elle est belle !

LE COMEDIEN.

C'est le Cid, nous l'avons, elle n'est pas nouvelle :

Laquelle voulez-vous?

LE BARON.

Celle que tu voudras.

LE COMEDIEN.

Vous n'avez qu'à choisir, il ne m'importe pas.
Je vous en ai nommé quantité de fort belles.

LE MARQUIS *au Baron.*

Choisissez-là, Monsieur.

LE BARON.

Prenons des plus nouvelles.

LE MARQUIS.

De toutes celles-là, si vous le trouviez bon,
Ils représenteroient Dom Sanche d'Arragon;
Je la trouve fort belle & fort divertissante.

LE BARON.

Il ne m'importe pas: Est-elle fort plaisante?

LE COMEDIEN.

Non, Monsieur, le sujet en est fort sérieux,
Et les Vers sont fort beaux.

LE BARON.

J'en suis ravi, tant mieux:
Mais après donne-nous quelque chose pour rire.

LE COMEDIEN.

Nous n'y manquerons pas, cela s'en va sans dire.

LE BARON.

Ne nous fais pas languir, car nous sommes pressez.
Etes-vous tous ici?

LE COMEDIEN.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

C'eſt aſſez.

Dépêchez.

LE COMEDIEN.

Nous allons commencer tout à l'heure:

Je m'habille fort vîte.

LE MARQUIS.

Il eſt drôle, je meure.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je crois qu'il a l'eſprit un peu gâté.

LE BARON.

Oui, l'on l'a mal bouché, je le trouve éventé.

LE MARQUIS.

Et moi, je crois qu'il l'a fort bon, quoique l'on die.

Le bel emploi qu'il a dedans la Comédie,

Se donne rarement à des Eſprits malfaits;

Et nous ſerons de lui, je crois, fort ſatisfaits.

LE CHEVALIER.

Vous fera-t-il Harangue? il le doit.

LE BARON.

Prenons place:

Car puiſqu'il me la doit, j'entends qu'il me la faſſe.

LE MARQUIS.

Vraiment, il vous la doit.

LE BARON.

Il y pourroit manquer.

Hola, Comédien ? il me faut haranguer.

LE COMEDIEN.

J'eſpere bien avoir cet honneur.

LE BARON.

Bon, commence.

LE COMEDIEN.

Meſſieurs les Violons, jouez donc en cadence,

HARANGUE.

LE COMEDIEN.

MONSEIGNEUR.

Comme il eſt très-difficile de faire une Salade, ſans que quelqu'un y trouve trop, ou trop peu de quelque choſe; de même la Harangue eſt un mets, dont l'aſſaiſonnement n'eſt pas toujours heureux. Le Potage trop mitonné devient bouillie, & la louange trop exagérée fait mal au cœur. Il faut des Homeres pour des Achilles, & des Plines pour des Trajans : mais tout ce que ces ſçavans Hommes ont dit de ces

Heros, ils l'auroient dit de Vous. Si bien, MONSEIGNEUR, que pour n'être point prolixe, on peut dire à votre gloire de leur vie & de la vôtre, que c'est jus-vert & vert-jus. Dispensez-moi donc, MONSEIGNEUR, de prophaner votre haut mérite par la bassesse de mes idées. Le nom du Baron de la Crasse s'est assez fait connoître à la Cour, & je ne pourrois en faire le Portrait sans le tirer aux cheveux. Il n'appartient pas à tous les Vinaigriers de faire de bonne Moutarde; c'est-à-dire, MONSEIGNEUR, que quelque douce que soit la Syringue, si le Lavement est donné trop chaud, il rejaillit d'ordinaire sur celui qui l'a poussé. Je vous laisse sur la bonne bouche; aussi est-il temps de finir, & de vous dire que nous sommes de Votre Grandeur, les très-humbles, très-obéissans, & très-obligés Serviteurs.

LE BARON.

Nous nous étions trompés, sa harangue est fort belle,
Il a beaucoup d'esprit.

LE MARQUIS.

Elle eſt aſſez nouvelle.

LE BARON.

Les cheveux m'ont choqué, je le dis franchement;
Mais les comparaiſons m'ont plû certainement.

LE MARQUIS.

Je la trouve, ma foi, bien faite & bien penſée;
Elle eſt nette, & n'eſt point du tout embarraſſée.

LE CHEVALIER.

Il a du Jugement plus qu'on ne peut penſer.

SCENE DERNIERE.

UN AUTRE COMEDIEN, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE COMEDIEN.

Monſieur, de plus d'une heure on ne peut commencer;
Car un de nos Acteurs eſt demeuré derriere:
S'il vous plaît, on jouera la Farce la premiere:
Il n'en eſt pas.

LE BARON.

Ouida, comment l'appellez-vous
Cette Farce?

LE COMEDIEN.

Zig-Zag ?

LE MARQUIS.

Tu te mocques de nous.

Zig-Zag ?

LE COMEDIEN.

Oui, c'eſt ſon nom.

LE MARQUIS.

C'eſt une raillerie.

LE BARON.

Zig-Zag, ſoit ; voyons donc ce Zig-Zag, je vous prie.

LE COMEDIEN.

Tout à l'heure, Monſieur.

LE BARON.

Zig-Zag nous ſuffira ?

LE COMEDIEN.

Seyez-vous donc, Meſſieurs, & l'on commencera.

FIN.



LE
ZIG-ZAG,
COMEDIE.

ACTEURS.

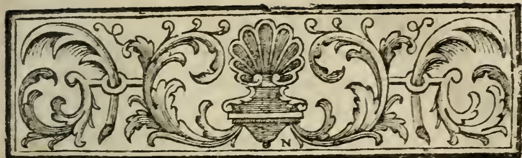
ISABELLE, Amoureuſe d'Octave.

LEONOR, Mere d'Iſabelle.

CATIN, Servante de Leonor ; Amoureuſe de Criſpin.

OCTAVE, Amant d'Iſabelle.

CRISPIN, Valet d'Octave, Amoureux d'Iſabelle.



LE ZIG-ZAG, COMEDIE.

SCENE PREMIERE

CATIN.


Alon, y alon, Godeluriau,
Jour de Dieu je le trouvon biau
Ce Criſpin, il a de quoi frire,
Et ſi je l'auron, c'eſt tout dire.
Qui m'a donné ce ſot baſtié ?
Dieble ſoit le gallefretié :
Y croyet par ſon biau langage
M'avoir peut-être en mariage :
J'aime trop mon pauvre Criſpin.

Un jour y me diſet , Catin ,
Ma mignonne , que je te baiſe :
Ce pauvre garçon fut plus aiſe ,
Car je le laiſſy faire un peu :
J'eſtiens plus rouge que du feu.
Y diſet , découvre ta gorge :
Non ferai , dis-je , par ſaint George ,
Je ne la découvrirai pas.
Y ſe pâmoiſit dans mes bras ,
Dès que je lachy la parole :
Je pleury , j'étois pis que folle :
Y tombit tout plat contre moi ,
Auſſi froit que je ne ſçai quoi.
Que fis-je ? je pris ma jambette ,
Et lui coupy ſon eguillette :
Il eût crevé dans ſes paneaux :
J'oſty de ſes doigts ſes anneaux ,
Et lui fy boire du vinaigre :
Par bonheur , c'étoit un jour maigre ,
J'en faiſien cuire du poiſſon.
D'abord ce malheureux garçon
Se relevit plus droit qu'un Cierge ,
Et plus blanc que la Cire Vierge ,
Enfin tout comme un trépaſſé.
S'il avoit été mon Fiancé ,
Comme il le ſera , Dieble emporte ,
On eût murmuré , mais n'importe ,
On eût dit ce qu'on en eût dit ,
Je l'aurois bouté dans mon lit.

Y vient, y me cherche, je gage;
J'ai ſeulement vû ſon viſage,
Le ſang me tribouille par-tout:
Je l'aime tout de bout en bout;
C'eſt folie à moi de le taire.

SCENE II.

CRISPIN, CATIN.

CRISPIN.

Moi! j'aime Iſabelle, & j'eſpere
Qu'elle me donnera ſon cœur:
Il m'en arrivera malheur.

CATIN.

Ce pauvre cœur, qu'il eſt aimable!
Mais voyez qu'il eſt agréable!
Mon fanfan, je ſongeois à toi.

CRISPIN.

Veux-tu m'obliger? laiſſe-moi,
J'ai des affaires dans la tête.

CATIN.

Tredame, Criſpin, es-tu bête?
C'eſt ta Catin qui parle à toi.

CRISPIN.

Mais encore un coup laiſſe-moi.

CATIN.

Mais qu'as tu donc chien de voirie?

CRISPIN.

Mais rentre chez toi, je te prie.

CATIN.

C'eſt tout de bon qu'il eſt fâché :
Sur quelle herbe as-tu donc marché ?
Apprends-le moi, ne te déplaiſe.

CRISPIN.

C'eſt ſur la bonne ou la mauvaiſe ;
Mais ne t'enquête pas ſur quoi,
Et cherche qui voudra de toi.

CATIN.

Veux-tu rire ? que veux-tu dire ?

CRISPIN.

Non, ma foi, je ne veux pas rire,
Car j'en aime un autre que toi.

CATIN.

Tu me tiens ce diſcours à moi !
Qui grondois tout à l'heure encore
Un Gentil-homme qui m'adore,
Qui me diſoit, je te ferois
Damoiſelle, ſi tu voulois
N'aimer plus Criſpin. Ce langage
M'a miſe en une telle rage
Contre lui, qu'il eſt aſſuré
Que je l'aurois défiguré.

CRISPIN.

Qu'il te cajole, qu'il te baiſe,
Qu'il t'épouſe, j'en ſuis fort aiſe.

CATIN.

Mercy-Dieu, tu n'es qu'un maraut.
Je ſuis ta femme, ou peu s'en faut :
Tu me prends donc pour une Idole ?
M'as-tu pas donné ta parole ?

CRISPIN.

Ouì, je te la donnai jadis,
Mais à préſent je me dédis.

CATIN.

Quoi ! c'eſt Lundi nos Accordailles,
Et Dimanche nos Epouſailles :
Jour de Dieu, tu te dédiras !
Non feras, ma foi, non feras ;
Car avant que le jour s'écoule,
Nous en ferons peter la goule
Peut-être à Monſieur l'Avocat.
Cent Diebles qu'il eſt délicat ! *Elle pleure.*
Pourquoi ſuis-je ſi malheureuſe
De l'aimer ?

CRISPIN.

La laide pleureuſe !
Que tu pleures vilainement !

ISABELLE *à la fenêtre.*

Catin.

CRISPIN.

J'y vais dans un moment.

CRISPIN *à Catin.*

Va-t'en, j'attends ici mon Maître.

ISABELLE *à la fenêtre.*

Catin.

CRISPIN *à Catin.*

Va, je le vois paroître.

Isabelle à mon cœur.

SCENE III.

OCTAVE, CRISPIN.

OCTAVE.

SErs moi,
Cher Crispin, j'ai besoin de toi :
Tu connois assez Isabelle ?

CRISPIN.

Que trop, helas !

OCTAVE.

Je meurs pour elle.

CRISPIN.

Et pour moi, Monsieur, je suis mort.

OCTAVE.

Qu'est-ce qui te surprend si fort ?

CRISPIN.

Une très fâcheuse nouvelle :
C'est que vous aimez Isabelle ;
Et ce qui fait mon plus grand mal,

Monsieur, vous avez un rival.

OCTAVE.

Oui, je sçai qu'un certain Valere,
Inconnu d'elle & de sa Mere,
Arrive ce soir, & demain
Qu'elle lui doit donner la main;
Mais si ce Rival ne succombe....

CRISPIN.

Monsieur, soutenez-moi, je tombe.

OCTAVE.

Ce changement est inouï.

CRISPIN.

Monsieur, je suis évanouï.
Ne me quittez pas, je vous prie.

OCTAVE.

Ce Coquin, comme diable il crie!

CRISPIN.

Ah! je suis mort, soutenez-moi.

OCTAVE.

Je te lâcherai, par ma foi.

CRISPIN.

Diable, ne soyez pas si bête,
Vous me feriez casser la tête:
Attendez, je vais revenir.

OCTAVE.

Je ne te puis plus soutenir.
Tiens-toi, tu peses comme un diable.

CRISPIN.

Que vous êtes impitoyable!

Avoir un Maître pour rival !

OCTAVE.

D'où Diable peut venir ton mal ?

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt que je m'intéreſſe
Pour vous près de votre Maîtreſſe :
Ce Rival m'a fort affligé.

OCTAVE.

Ah ! je te ſuis trop obligé ;
Mais ſçachant qu'Iſabelle m'aime
Plus qu'elle ne s'aime elle-même,
Tu peus aiſément aujourd'hui
Me ſervir & paſſer pour lui.

CRISPIN.

Pour qui, pour lui ?

OCTAVE.

Pour ce Valere.

CRISPIN *bas...*

Ha ! morbleu, l'admirable affaire !
Feignons.... Mais, Monſieur, le moyen ?
Ai-je ſa mine ? Ai-je ſon bien ?
Pourquoi moi paſſer pour Valere ?

OCTAVE.

Afin de dégoûter la Mere :
On ſera fort mal ſatisfait,
Voyant un homme ſi mal fait ;
Car ta mine ſera fort bonne....

CRISPIN.

Hé ! Monſieur, n'offenſons perſonne ;

Sans votre Perruque, ma foi,
Vous seriez aussi laid que moi.

OCTAVE.

Ne te mets donc point en colere,
Et va passer pour ce Valere;
Habille-toi bizarement,
Et fais quelque sot compliment.
Tu diras qu'Horace ton Pere....
Mais je t'instruirai de l'affaire,
Autre part; songe seulement
A déplaire effroyablement.

CRISPIN. *bas.*

Quelque sot.

OCTAVE.

Tu ris que je pense?

CRISPIN.

Non, j'étudie une insolence
Afin de me faire haïr.
Ouida, je m'en vais t'obéir. *bas.*
Mais comment passer pour Valere,
Si je n'ai des lettres du pere?

OCTAVE.

Tu diras qu'auprès de Paris
On t'a volé, on t'a tout pris.
La fourbe est bien imaginée.

CRISPIN.

Mais elle sera bien menée.
Puis-je souhaiter plus de jour *bas.*
Pour réussir dans mon amour!

OCTAVE.

Comme je doute que la mere,
Sans force argent me confidere,
Je te veux encore choifir
Pour me faire un petit plaifir;
Car ce n'eft qu'une bagatelle :
Il ne te faut rien qu'une échelle,
Une bonne hache, & je croi
Que tu feras parler de toi.
Nous fommes mal avec mon Pere;
Mais pour mériter fa colere,
Et pour mieux nous en confoler,
C'eft, Crifpin, qu'il le faut voler :
Tu feras le coup de la forte:
La hache enfoncera la porte,
Et puis après le Cabinet,
Qu'il faudra que tu rendes net;
Mais prends au moins fur toute chofe,
Un fac où fon tréfor repofe.

CRISPIN.

Monfieur, qu'on me caffe les os,
Si je vais troubler fon repos :
C'eft donc là cette bagatelle ?
Il ne te faut rien qu'une échelle
Une bonne hache, & je croi
Que tu feras parler de toi.
Voilà juftement la peinture
D'une potence en mignature,
Ou pour en parler tout de bon,

Le grand chemin de Montfaucon.
Quelque ſot s'iroit faire pendre:
Monſieur, pour vous le faire entendre,
Si vous ne l'avez entendu,
Je n'ai jamais été pendu,
Ni n'ai d'empreſſement pour l'être:
Je ſçai que vous êtes mon Maître;
Mais quand il y va du gibet,
Monſieur, je ſuis votre valet.

OCTAVE.

Hé quoi! pour me rendre un ſervice,
Qui feroit tout plein de juſtice:
Car, dis-moi, n'eſt-ce pas mon bien.

CRISPIN.

Ma foi, je n'y demande rien.

OCTAVE.

Viens, Criſpin, pour te ſatisfaire,
Nous ferons enſemble l'affaire.

CRISPIN.

Ha! non, vous le ferez ſans moi.

OCTAVE.

Tu n'y viendras pas?

CRISPIN.

Non, ma foi,
Je ferois homme à l'entreprendre;
Mais je n'oſe me faire pendre,
Ce n'eſt que cela qui me tient.

OCTAVE.

Que cela! ſi le Diable y vient,

Quand tu ferois à la potence....

CRISPIN.

Je n'irai pas fi haut, je penfe.

OCTAVE.

Je t'en tirerois mort ou vif.

CRISPIN.

Parbieu, je vous trouve naïf.
Voyez-vous l'offre d'importance,
De me tirer de la potence
Après qu'on m'auroit étranglé!
Quel fervice!

OCTAVE.

Pauvre aveuglé!
Combien fçais-je de Valets, traître,
Qui viendroient mourir pour leur maître,
Deffus la roue ou dans le feu!

CRISPIN.

Par ma foi, j'en connois fort peu.

OCTAVE.

Quoi! Crifpin eft fi peu fenfible!
Je le prie, il eft inflexible.
Ha! pourquoi m'y fuis-je attendu?

CRISPIN.

Je ne puis pas être pendu.

OCTAVE.

Mais au moins fais ici paroître
L'amour que tu dois à ton Maître: *Il s'agenouille.*
Peus-tu me voir à tes genoux?

CRISPIN.

Monſieur, Monſieur, que faites-vous ?
Me voilà par mon chien de tendre
Réſolu de me faire pendre.

OCTAVE.

Viens-donc, je marche devant toi.

CRISPIN.

Je vous ſuis. Priez Dieu pour moi.

OCTAVE.

Quelqu'un ſort, que faiſois-tu ? rentre.

CRISPIN.

Je me mettois du cœur au ventre.

SCENE IV.

LEONOR, ISABELLE, CATIN.

LEONOR.

IL m'évite, il a bien raiſon :
Je lui défendis ma maiſon,
Et tu dis qu'il y vient encore.

ISABELLE.

Oui, pour me dire qu'il m'adore,
Qu'il ſe donne à moi.

LEONOR.

Le beau don !

ISABELLE.

Mais, maman, conſidérez don....

LEONOR.

Mais j'ai conſidéré, ma fille :

Je veux enrichir ma famille,
Car, ſans le bien, tous les appas,
Je ne les conſidére pas.
Comme tu le vois jeune & brave,
Tu l'eſtimes fort cet Octave :
Moi, comme je le vois ſans bien,
Je l'eſtime encor moins que rien.
Valere eſt fort riche, & j'eſpere,
S'il vient aujourd'hui....

ISABELLE.

Mais ma Mere.....

LEONOR.

Mais, ma Fille, ne dites mot :
Ce Valere n'eſt pas un ſot,
Et je ſçai ce que je dois faire.

CATIN.

A-t-il bonne mine, Valere ?

LEONOR.

Que t'importe comme il ſoit fait ?
Puiſqu'il a du bien, c'eſt ſon fait.
Voyez la plaiſante Coquine :
Il te faut de la bonne mine !
Un magot, un monſtre à préſent,
Eſt fort beau s'il a de l'argenr :
Quelle mine avoit ton Yvrogne,
Ton chien de Mari, dis Carogne ?
Il étoit laid, & n'avoit rien :
T'a-t-il pas laiſſé force bien ?

CATIN.

Quoi ! je n'eſtiens pas à notre aiſe !

J'aviesme le faudeuil, la chaise,
Le lit tout garny, les rideaux,
La paire de chenets fort biaux,
Et le tapy vard sur la table.

LEONOR.

Qui toi !

CATIN.

Rien n'est plus véritable;
Le chaudron, le gril, le réchaud;
J'estiesme meublés comme il faut,
J'aviesme toujours les Dimanches
Que Dieu fit, l'épaule, ou l'éclanche
à souper.

LEONOR.

Le moindre discours
La va faire parler deux jours.

CATIN.

Je n'engendrins point de tristesse,
Vêtue comme une Princesse;
Car j'aviesme toujours sur nous
Cotte dessus, cotte dessous,
Et la robe de florandaine:
L'Hyver la jupe de rataine,
L'éguille d'or, la perle au bout.
Bref j'estiesme honorés par-tout,
Et le seriens sans une somme,
Que prêtit défunt mon pauvre homme;
Ce malheureux prêtit vingt francs,
Comme s'il eût prêté trois blancs.

L'emprunteux nous fit banqueroute :
Dieu ſçait ſi tout fut en déroute :
Depuis notre ménage, & nous,
Tout allit ſans deſſus deſſous :
J'avieſme emprunté, fallit rendre,
J'avieſme acheté, fallit vendre :
Bref, enfin final, tout ſautit ;
Dieu ſçait ſi cela nous coutit.

LEONOR.

Te tairas-tu ?

CATIN.

Mais une fille,
Comme elle eſt, & jeune & gentille,
Vous croyez qu'elle épouſera
Un Baſtié qui lui déplaira,
Qui viendra d'une ſale lippe
Lui baiſer....

LEONOR.

Taiſez-vous, guenippe.

CATIN.

Mais auſſi n'ai-je pas raiſon ?

LEONOR.

Mais taiſez-vous, Dame Alizon.

CATIN.

Voyez les beaux noms qu'on nous donne!

LEONOR.

Voyez la petite mignonne !

CATIN.

Tredame, mignonne & mignon...

LEONOR.

Ma foi, ſi je prends ton tignon,
Crois que je te ferai bien taire.
Songe à bien recevoir Valere, *à Iſabelle.*
Non pas un batteur de pavé :
Je vais voir s'il eſt arrivé :
Poudre-toi, mets-toi quelque mouche,
Et loin de faire la farouche,
Tâche à lui plaire, car demain
Il faudra lui donner la main.

SCENE V.

ISABELLE, CATIN,

CATIN.

MAis il faut donc que ce Valere
Ait enſorcelé votre Mere ?
Quoi ! ce ſoir il arrivera ?

ISABELLE.

Et demain il m'épouſera.

CATIN.

Oui, c'eſt pour lui, l'on lui fricaſſe :
Je lui ferois laide grimace.
Quoi ! ſans ſçavoir ſi l'inconnu
Eſt laid ou beau, gros ou menu,

Si ſa mine eſt bonne ou mauvaiſe,
Qu'il vous plaiſe, ou qu'il vous déplaiſe,
S'il arrivoit dès aujourd'hui,
Vous coucheriez avecque lui ?

ISABELLE.

Hélas ! il le faudroit bien faire,
Ou déſobéir à ma mere.

CATIN.

Déſobéiſſez hardiment,
Si vous avez un autre Amant
Que vous aimiez.

ISABELLE.

J'adore Octave,
Il eſt jeune, galant & brave.

CATIN.

Ha ! Madame, il cherche à vous voir,
Il a paſſé dix fois ce ſoir
Coup ſur coup ſous notre fenêtre ;
Il vouloit vous parler peut-être.

ISABELLE.

Ha ! Catin, je perds tout eſpoir,
Il ne peut plus me venir voir,
Ni ne peut en mes mains remettre
Le moindre petit mot de Lettre,
Car l'on m'eſpionne en tous lieux :
L'on obſerve juſqu'à mes yeux :
Il a cent choſes à m'écrire,
Et j'en ai cent mille à lui dire :
Il a beaucoup d'amour pour moi :
Il a mon cœur, il a ma foi ;

Mais, hélas! s'il n'a de l'adresse,
Il n'a rien, & perd sa Maitresse.
Et demain nous sommes tous deux,
Les Amans les plus malheureux.....

CATIN.

Madame, je le vois paroître.

ISABELLE.

Allons le voir de *la* fenêtre.

CATIN.

Votre mere lui parle aussi;
Ils approchent, sortons d'ici.

SCENE VI.

LEONOR, OCTAVE,

LEONOR.

Quoi, Monsieur, ma fille vous aime?
Pour vous son amour est extrême?

OCTAVE.

Oui, Madame, elle m'aime bien.

LEONOR.

Vous le dites, je n'en crois rien,
Ni même je n'en veux rien croire:
Vraiment j'aurois bien de la gloire
De défaire ce que j'ai fait!

Valere eſt un homme parfait :
Qu'il plaiſe ou déplaiſe à ma fille,
Il honorera ma famille :
Il a pour moi beaucoup d'appas.

OCTAVE.

Mais vous ne le connoiſſez pas.

LEONOR.

C'eſt le fils unique d'Horace :
Joint qu'il ſort d'une noble race,
Son Pere dit qu'il eſt bienfait,
Et qu'on en ſera ſatisfait.
Bref, Monſieur, je ſuis pour Valere.

OCTAVE.

Devez-vous en croire ſon Pere ?

LEONOR.

Enfin, Monſieur j'en ai juré,
Valere ſera préféré.

OCTAVE.

C'eſt que vous ignorez peut-être
Qui je ſuis.

LEONOR.

Je vous ai vû naître,
Et votre pere, que je croi,
Ne vous connoît pas mieux que moi.

OCTAVE.

Madame, je ſuis Gentilhomme.

LEONOR.

Oui, mais vous n'êtes pas mon homme.
Votre Pere a beaucoup de bien ;

Mais je ſçai que vous n'avez rien :
De plus, ma parole eſt donnée
A Valere, & cette journée
Je penſe qu'il arrivera,
Et ma fille l'épouſera.

OCTAVE.

Mais . . . .

LEONOR.

C'eſt abus, Monſieur Octave ;
Je ſçai que vous êtes fort brave :
Auſſi, ſoit dit entre nous deux,
Je ſçai que vous êtes fort gueux,
Fort fourbe.

OCTAVE.

Fourbe !

LEONOR.

Fourbiſſime.

OCTAVE.

Vous m'avez en mauvaiſe eſtime.

LEONOR.

Enfin vous êtes indigent,
Mais ce n'eſt que faute d'argent.

OCTAVE.

Mais au moins laiſſez-moi vous dire. . .

LEONOR.

Vous n'avez pas le mot pour rire,
C'eſt un abus.

OCTAVE.

C'eſt un abus !

Regardez tous ces Jacobus.
Vîte, ce moment eſt propice, *bas.*
Mon Zig-Zag fera ſon office,
Ce mot de Lettre mis au bout *Iſabelle à la*
Inſtruit Iſabelle de tout. *fenêtre reçoit*

LEONOR *bas.* *la Lettre.*

Qu'ai-je fait?

OCTAVE.

Que voulez-vous dire?
N'eſt ce pas-là le mot pour rire?
Mais quoi, vous m'avez en horreur!

LEONOR.

Moi, j'ai pour vous toute l'ardeur...

OCTAVE.

Valere n'a point cette ſomme.

LEONOR.

Vous êtes un fort honnête-Homme,
Vous êtes bien noble, bien fait.

OCTAVE *à part.*

Les Jacobus font leur effet.

LEONOR.

Mais quoi? j'ai promis à Valere;
S'il vient, je ne m'en puis défaire:
Allons conſulter entre nous
Ce qui ſe peut faire pour vous.



SCENE VII.

ISABELLE. *seule.*

JE n'avois osé me promettre,
De recevoir ce mot de Lettre:
Ouvrons-le, son invention
Est digne d'admiration.

LETTRE.

ISABELLE lit.

Tu peus obéir à ta Mere,
Et fort bien recevoir Valere,
Sans craindre que j'en sois jaloux;
Mon Valet sera ce Valere,
Réjouï-t-en, c'est un mystere
Qui me va faire ton Epoux.

Il fera des extravagances
Pour se faire haïr de toi;
Mais c'est l'ordre qu'il a de moi.
Que toutes ses impertinences
Fassent ton divertissement,
OCTAVE, ton fidele Amant.

SCENE VIII.

CATIN, ISABELLE.

CATIN.

MAdame, voici ce Valere :
Il a ſalué votre Mere.
Jour de Dieu, c'eſt un laid mâtin :
Dieble ſoit le fils de Putain.
J'épouſerois plutôt un monſtre,
Que ce viſage à cracher contre :
Octave, ſans droit ni pouvoir,
Vouloit m'empêcher de le voir.

ISABELLE *bas.*

Je ne puis me tenir de rire.

CATIN.

Il ne pouvoit pas être pire.

ISABELLE.

Parle-t-il ? a-t-il de l'eſprit ?

CATIN.

Ouida, l'on ne ſçait ce qu'il dit :
Il bredouille avec tant de peine ;
Mais votre Mere vous l'amene :
Voyez-le un peu, qu'en dites-vous ?

SCENE IX.

LEONOR, CRISPIN, CATIN, ISABELLE.

LEONOR *à Isabelle.*

VOis-tu cet effroyable Epoux ?
Que t'en semble ? c'est ce Valere.

ISABELLE.

J'en suis satisfaite, ma Mere.

LEONOR.

En peut-on voir un plus mal fait ?

CRISPIN.

Véritablement.... en effet...
Il faut avouer... tant de charmes...
Sur mon honneur... je rends les armes ;
Et mon Pere... effectivement....
Certes....

LEONOR.

Monsieur, sans compliment.

CRISPIN.

Et pourquoi, puisque j'en sçai faire ?
De grace, ma future Mere,
Nous avons appris à la Cour
Le bel air de faire l'amour.

CATIN.

Mais où dieble avez-vous pû prendre
Ce ſot homme pour votre Gendre,
Avec ſes croteſques appas ?

LEONOR.

Il ne le ſera ma foi pas ;
Tu n'auras pas un ſi ſot Maître.
Tu vas voir. *Elle rentre.*

ISABELLE *à Criſpin.*

Vous voyant paroître,
J'ai ſenti de l'émotion :

Criſpin, tandis qu'Iſabelle le caiole, fait de profondes révérences, & fait ſemblant de lui répondre en parlant entre ſes dents, par un bourdonnement ridicule, ſans articuler aucune parole.

ISABELLE *continue.*

Je ſuis dans l'admiration
A votre aſpect, & tant de charmes
Me font preſque rendre les armes :
Je crains que vous ne m'aimiez pas,
Et que de ſi foibles appas
Ne me puiſſent gagner votre ame.

CRISPIN.

Vous vous mocquez de moi, Madame.

ISABELLE.

Je ſouffre de rudes accès,
Car je vous aime avec excès.

Criſpin continue ſes grimaces, ſon bour-

donnement & ses révérences.

J'adorois un certain Octave,
Fort bien fait, fort jeune, & fort brave;
Mais Valere, pour son malheur,
Vous l'avez chassé de mon cœur.
Oui, vous avez toute ma flamm
Vous êtes maître de mon ame;
Si vous me trouvez des appas,
Pourquoi ne me parlez-vous pas?

CATIN.

Je crois qu'il s'est mis dans la tête,
Qu'un Galant doit être une bête.

ISABELLE.

Pourrai-je gagner votre cœur?

CRISPIN.

Ah! je suis votre serviteur.

ISABELLE.

Vous avez, je le dis encore,
Un je ne sçai quoi que j'adore.

CATIN *le contrefaisant.*

Ne diriez-vous pas d'un pourceau
Qui mange du son dans de l'eau?
Dieble soit l'amoureux, j'enrage;
Ma s j'ai vû ce chien de visage
Quelque part, je ne puis dire où;
Il a de l'air d'un certain fou....
Mais non, c'est Crispin, c'est lui-même.

ISABELLE.

Enfin mon amour est extrême.

CRISPIN *lui voulant toucher le ſein.*

Et le mien eſt fort violent.
Pour m'aſſurer donc....

ISABELLE *lui donnant un ſoufflet.*

Inſolent,
Pour vous aſſurer ma perſonne,
Voila des erres que je donne. *Elle rentre.*

CATIN.

Cent diebles! quel moule de gant!
Jour de Dieu le plaiſant Galant!
Il croyoit l'épouſer, le traître!
Feignons de ne le pas connoître.
Monſieur, vous perdez ſes appas. *Catin ſe mocquant de lui, imitte le bourdonnement & les grimaces qu'il a faites devant Iſabelle.*

CRISPIN.

Je n'en pleurerai, ma foi, pas.
D'abord tu m'as paru plus belle,
Plus jeune, & plus aimable qu'elle:
Mais dis-moi, m'aimerois-tu bien?
Mon cœur, tu ne me réponds rien?
Je t'aime de la bonne ſorte,
Ma chere, ou le diable m'emporte.
Mais réponds-moi donc, mon cher cœur?

CATIN.

Vous vous mocquez de moi, Monſieur.

CRISPIN.

C'eſt tout de bon que je ſoupire
Pour toi.

CATIN.

Cela vous plaît à dire.

CRISPIN.

Ne te mocque donc pas de moi :
Tu me contrefais, mais, ma foi,
Pour toi ma flamme est violente.

CATIN.

Ah ! je suis fort votre servante.

CRISPIN.

Que diable ! parle franchement :
Suis-je pas ton fidele Amant ?
Ta Maîtresse est allée aux peautres.
Je m'en ris, j'en ai bien vû d'autres.

CATIN *chante.*

J'en avons bien vû d'autres,
Colin & mé, Colin & mé,
J'en avons bien vû d'autres,
Mé & Colin.

CRISPIN.

Ton diable de chant m'étourdit :
Mais écoute donc ce qu'on dit.

CATIN *Chante.*

On dit que la grosse Marthe,
En revenant de Montmartre,
En allant à Clignancour,
Elle est chûte à la renvarse,
Qu'en dis-tu, Jean de Nivelle,
C'est qu'elle a les talons courts.

CRISPIN.

Je dois être encor ton intime,
Car j'ai pour toi toute l'eſtime....

CATIN *chante.*

Et vous ne nous zeſte, zeſte, & zeſte.
Et vous ne nous eſtimez pas tant.

CRISPIN.

Si tu m'aimois, j'aurois ſujet
De charmer, hors toi, nul objet....

CATIN *chante.*

Nul objet ne me retient,
Je prends le temps comme il vient.

CRISPIN.

Je vois qu'à préſent tu me railles;
Mais hier, venant de Verſailles....

CATIN *chante.*

Venant de Verſailles,
Je vis un Bergé
Qui tenoit une Caille,
Et la faiſoit chanté. Catin danſe.
Baiſe moi Juliane, Jean Julian je ne puis,
L'amour de Juliane me fera mourir.

CRISPIN.

Chante donc tout ton chien de ſou;
Je m'en vais; je ſerois bien fou,
De voir.....

CATIN *ſe jette ſur Criſpin.*

Je ne chante plus, traître.

SCENE DERNIERE.

OCTAVE, LEONOR, ISABELLE, CRISPIN, CATIN.

OCTAVE.

LE Coquin a trahi ſon Maître,
Aſſomme, aſſomme-le, Catin.

CRISPIN *à genoux.*

Pardonnez au pauvre Criſpin.

OCTAVE.

Non, coquin, je te ferai pendre.

LEONOR.

Tu voulois donc être mon gendre ?

ISABELLE.

Ah ! pardonnez lui tout, ſans lui
Je ne ſerois pas aujourd'hui
La femme d'un homme que j'aime.

OCTAVE *à Criſpin.*

Leve-toi, ma joie eſt extrême :
Madame, obtiendrai-je en ce jour *à Leonor.*
L'unique objet de mon amour ?

LEONOR.

Le vol que vous venez de faire,
Vous a rendu l'amour d'un Pere ;

Et je veux paroître aujourd'hui
Auſſi raiſonnable que lui :
Puiſque maintenant il vous donne
Tout ſon bien, & qu'il vous pardonne,
Ma fille eſt à vous cette fois ;
Valere ne l'aura jamais ;
Et ce ſera la pénitence,
Que mérite ſa négligence.

OCTAVE.

Quel plaiſir d'être votre Epoux !

ISABELLE.

Le Ciel me deſtinoit pour vous.

CATIN.

Et moi, jour de Dieu, que ferai-je ?
Conſeillez-moi, me marierai-je ?

LEONOR.

Je l'entends bien ainſi, Catin.

CATIN *à Criſpin.*

M'aimes-tu, traître de Criſpin ?

CRISPIN.

Oui, Catin, de toute mon ame.

CATIN.

Touche donc là, je ſuis ta femme.

CRISPIN.

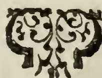
Et je ſuis ton Mari, Catin.

LE BARON *ſe levant.*

Et moi je paye le feſtin :
Mais ſur tout, que je ſois auprès de cette Belle

Lorſque nous mangerons : j'ai du tendre pour elle ;
Elle aura cet habit, n'en ſoyez point jaloux :
Allons, deux jours entiers je vous régale tous.

FIN.



L'APRÈS SOUPÉ
DES
AUBERGES,
COMEDIE.

ACTEURS.

CLIMENE, Maîtresse de Laurette,

LAURETTE, Servante de Climene.

TIMANTE.

LA VICOMTESSE.

LE MARQUIS BAHUTIER.

LE GASCON.

LE NORMAND.

LE FLAMAND.

BRISEFER, Valet du Gascon.

L'HOTESSE DE L'AUBERGE.

FANCHON, Fille de l'Hôtesse.

La Scene est à Paris, dans une Auberge.



L'APRÉS-SOUPÉ DES AUBERGES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLIMENE, LAURETTE.

CLIMENE.



TU dis qu'un Gentil-homme est avecque mon Pere,
Laurette ?

LAURETTE.

Oui : Pourquoi vous en mettre en colere ?

CLIMENE.

Pourquoi ? Je ne veux voir personne dans ce lieu :
Dans une Auberge, moi, recevoir.....

LAURETTE.

Hé, mon Dieu !
Pourquoi non ? votre chambre est assez bien garnie ;
Elle est propre, on y peut recevoir compagnie :
Puis, il sçait ce que c'est que ce Logement-ci :
C'est Timante, Madame ; il loge près d'ici.

CLIMENE.

Ah ! pour Timante, bon ; il faut que je le voie ;
S'il veut descendre ici, j'en aurai de la joie.
Dis-lui qu'il prendra part au divertissement
Que ces Provinciaux nous donnent.

LAURETTE.

Justement.

CLIMENE.

Mais ne recevons point au moins d'autre visite.

LAURETTE.

Hé, mocquons-nous ici d'une telle conduite :
Ne voyez-vous pas bien que notre vieux Damis
Nous veut absolument dégoûter de Paris,
Et qu'il a pris exprès, pour nous choquer la vûe,
La plus vilaine Auberge, & la plus sale Rue ?
Mais en dépit de lui, Madame, & de ses dents ;
Je verrois le beau Monde, & ferois des Amans :
Sans cela, vous & moi, nous mourrons de tristesse.

CLIMENE.

Quoi ! ces ſots Campagnards, & cette Vicomteſſe,
Ne ſont pas des ſujets de divertiſſemens,
Bien plus rares que ceux de faire des Amans ?
Le ſeul graſſeyement de cette Vicomteſſe,
Sa maniere affectée, & ſa délicateſſe,
Et tous les ſots diſcours de ces Provinciaux,
Sont pour nous divertir de grands Originaux.

LAURETTE.

Quoi ! vous vous raillez d'eux ? Je vous trouve gaillarde ;
Ce ſont des campagnards, vous êtes Campagnarde.

CLIMENE.

Mais je crois n'être pas ſi ridicule qu'eux,
Laurette, & puis ici bien dire entre nous deux
Qu'étant diverſes fois venue en cette Ville,
Je puis bien diſcerner le Sot d'avec l'Habile.
Tu ſçais que la Province eſt un enfer pour moi.

LAURETTE.

Ma foi, je la hai bien.

CLIMENE.

Je la hai plus que toi.

LAURETTE.

Le Procès qui retient en ce lieu votre Pere,
Nous y retient auſſi.

CLIMENE.

C'eſt ſans doute ; & j'eſpere,
Que comme il traînera, nous y ſerons long-temps.

LAURETTE.

Hélas ! pût-il encor traîner quatre ou cinq ans !
Nous pourrions vous & moi nous bien donner carriere,
Et nous ririons ici de la belle maniere.

CLIMENE.

Dis à Timante donc qu'il me vienne trouver,
Qu'ici les campagnards s'en vont tous arriver :
Tu lui diras, s'il veut prendre un plaisir extrême...

LAURETTE.

Madame, le voilà, vous lui direz vous-même.

SCENE II.

TIMANTE, CLIMENE, LAURETTE.

CLIMENE.

Vous me trouvez ici dans un beau logement.

TIMANTE.

Ah ! Climene est par tout un si grand ornement,
Qu'où l'on voit éclater sa beauté sans seconde...

CLIMENE.

Quoi ! me dire d'abord les plus beaux mots du monde ?
Ce début me surprend, Timante.

TIMANTE.

Hé quoi, vos yeux....

CLIMENE.

Ah! quittons la fleurette & votre sérieux :
Ne songeons qu'à goûter des plaisirs admirables
De nos Provinciaux.

TIMANTE.

Ils sont incomparables.

CLIMENE.

Quoi! les avez-vous vûs ?

TIMANTE.

Oui, deux fois seulement.
Le Normand, le Gascon, & le jeune Flamand,
Avec d'autres encor' m'ont fait pâmer de rire.

CLIMENE.

Sur tout la Vicomtesse est digne qu'on l'admire,
Et l'on ne peut rien voir de plus divertissant ;
Son langage affecté n'est-il pas fort plaisant ?

TIMANTE.

Je ne l'ai vûe encor que masquée en la rue.

CLIMENE.

Ah! vous n'avez rien vû, si vous ne l'avez vûe.

TIMANTE.

Mais ces Provinciaux, que font-ils tous ici ?

CLIMENE.

Le Normand vient plaider, & le Gascon aussi ;
Le Flamand vient, je crois, s'instruire en la Grammaire,
Et le Parisien loge ici d'ordinaire.

LAURETTE.

C'eſt l'Arche de Noé que cette Salle-ci,
Car tous ces animaux s'y rendent, Dieu merci.
Mais rien n'eſt ſi plaiſant que cette Vicomteſſe ;
C'eſt une campagnarde unique en ſon eſpece.

TIMANTE.

Et le Pariſien ?

CLIMENE.

Ah ! que c'eſt un grand Sot !
Il dit une ſotiſe, ou bien il ne dit mot ;
Car il fait le rêveur, l'eſprit fort, le capable,
Et n'a fait de ſa vie un diſcours raiſonnable.
Paris n'a jamais vû naître un ſi ſot Badaut.

TIMANTE.

Mais il fait le Marquis, & le porte fort haut :
Quel eſt-il ? d'où ſort-il ?

LAURETTE.

Son Pere a fait fortune :
C'étoit un Bahutier d'auprès Saint Oportune ;
Il l'envoya, je crois, dès l'âge de douze ans,
A Bourges en Berry, chez un de ſes parens,
Pour mieux étudier. N'eſt-il pas fort habile ?
Ce n'eſt que depuis peu qu'il eſt en cette Ville.
Je hantois chez ſon pere ; il venoit d'arriver
Quand je partis d'ici pour vous aller trouver :
Enfin, depuis ſix mois il eſt ici, je penſe.

CLIMENE.

A mon gré je le trouve un des grands Sots de France.

TIMANTE.

Mais pour la Vicomteſſe, on ſçaït que dès long-temps,
Elle plaide en ce lieu contre un de ſes parens.

CLIMENE.

Elle eſt depuis fort peu la femme d'un Vicomte,
Qui, je crois, ſans ſon bien, en feroit peu de compte.
Mais nos Provinciaux viennent bien tard ce ſoir :
Sont-ils encore à table ?

LAURETTE.

Attendez, je vais voir.

TIMANTE.

Dites-moi donc l'humeur de cette Vicomteſſe ?

CLIMENE.

Elle ſe pique fort de beauté, de jeuneſſe ;
Mais ſur tout elle affecte un certain parler gras,
Qui la contraint ſi fort, que pour n'en rire pas,
Il faut être plongé dans la mélancolie :
Tantôt elle le parle, & puis elle l'oublie ;
Et cette ridicule encore ſottement,
Dit qu'elle n'a jamais pû parler autrement.

TIMANTE.

Et le Pariſien dit qu'elle eſt ſans ſeconde,
Qu'il n'a jamais rien vû de plus aimable au monde....

CLIMENE.

Vraiment, s'il ne la voit, il n'eſt pas ſatisfait ;
Il eſt l'admirateur de tout ce qu'elle fait :
Ils s'admirent l'un l'autre, & je pâme de rire,

De voir ce Sot qui l'aime, & ne ſçait que lui dire;
Je viens préſentement de les quitter tous deux,
Car je ne pouvois plus garder le ſérieux,
Et j'allois éclater ; mais j'ai gagné la porte.
Elle s'en fâchera peut-être, mais n'importe.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, CLIMENE, TIMANTE, LAURETTE, FANCHON.

LAURETTE.

VOici la Vicomteſſe avecque ſon Badaut,
Le Marquis Bahutier. Ha ! qu'il fait le nigaut !
La Fille de notre Hôte eſt auprès de la Belle,
Qui veut, dit-elle, apprendre à parler gras comme elle ;
Tout ce qu'elle dit haut, elle le redit bas.

FANCHON.

Ha ! Madame, écoutez, je m'en vais parler gras.

CLIMENE.

Paix, paix.

LA VICOMTESSE.

Vous nous avez titez, ma Sele, ſans lien dile.

Me

Me fais-ze entendle au moins, & mon glaſſeiement
Ne m'oblize-t-il point d'avoil un Tlucement ?
Teltes-uns de mes mots vous eſſapent, ze daze.

CLIMENE.

Pas un ſeul, j'entends tout d'un ſi charmant langage.
Je penſe ouïr parler mille petits amours :
Si je parlois ainſi, je parlerois toujours,
Ce langage enfantin ſenſiblement me touche.

LA VICOMTESSE.

Et moi, ze ne voudlez zamais ouvlil la bouce.
Tomme le pallé gueas eſt tout à fait ſalınant,
Z'ai toujoul, touzoul peul de pecel en pallant ;
Ze ne ſçai point de cœul où ze ne faſſe bleſſe,
Mais c'eſt innocemment, ma Sele, te ze peſſe.

CLIMENE.

Si c'eſt pécher, Madame, on peut certainement
Dire que c'eſt pécher fort agréablement :
J'en connois à la Cour, dont la grace eſt extrême,
Qui voudroient pour beaucoup ſçavoir pécher de même ;
Car elles tâchent fort à parler comme vous.

LA VICOMTESSE.

Eſt-il bien vlai, ma Sele ? Ah ! te les zens ſont fous !
De tloile t'ils poullont applendle ze landaze.
Ze dois à la Natule un ſi gland avantaze.
Elles ont beau taſſel, elles n'applandlont pas.

Z'ètois zeune, fol zeune & pailois déza gueas !
Ze me fouviens touzoul te z'étois dans un Toce;
Z'allois, ze penfe, à Touls, & levenois de Loce;
Z'appellois un Tocé; Tocé, Tocé, Tocé;
Et zamais ce Tocé ne voulut aplocé.

CLIMENE.

Vous le connoiffiez donc?

LA VICOMTESSE.

Ze tonneffois fon Maîtle;
Poul mieux dile, il avoit l'honneul de me tonnêtle...
C'eft poul vous dile donc te ze pallois fi gueas,
Si gueas, fi gueas, fi gueas t'on ne m'entendet pas.

LE MAQUIS.

Le raviffant Efprit! il charme en compagnie;
On voit bien que... Morbleu, l'admirable Génie!
Hors vous & certain Homme, à préfent dans Paris,
Madame, on trouveroit fort peu de beaux Efprits.
On en voit rarement dans le fiecle où nous sommes.

LA VICOMTESSE.

Il eft vlai t'aplezant il eft peu de gueans Hommes.

CLIMENE *à Timante, bas.*

N'eft-ce pas là dequoi fe bien défennuyer?

TIMANTE *à Climene, bas.*

Ces deux Originaux ne fe peuvent payer.

LA VICOMTESSE, *après avoir parlé bas au Marquis.*

Ah ! ne me laillez pas, Monſieul, ze vous tonzule.

LE MARQUIS.

J'admire votre eſprit, j'admire la Nature,
Qui vous a prodigué.... qui vous a tellement,
Et dedans & dehors douée, abſolument,
Qu'il ne faut que des yeux : & ſans doute, Madame,
Il eſt bien mal aiſé.... Car je ſçai que ma flamme,
Et que vous découvrir peut-être que l'ardeur,
Et que les ſentimens à l'offre de mon cœur,
A moins qu'être un Butor....

LA VICOMTESSE.

Ah ! bliſſons là de glace.
Un compliment d'eſplit me zêne & m'embalaſſe.

CLIMENE *bas.*

Celui-là devoit donc fort peu l'embaraſſer.

TIMANTE *bas.*

Il auroit de la peine à le recommencer.

LE MARQUIS.

Qu'une ſi belle Femme eſt digne d'être aimée !

LA VICOMTESSE *en touſſant.*

He hem, he hem, he hem ; te ze ſuis enlumée !

Elle crache.

LE MARQUIS.

A-t-on jamais craché plus agréablement ?

LA VICONTESSE.

Ze louzis de touſſel ſi gloſſiellement.

He hem, he hem, he hem; z'ai ſi mal à la dolze;
Te ze ne ſçais t'y faile

CLIMENE.

Hé, beuvez de l'Eau d'Orge.

LA VICOMTESSE.

Ah! l'Eau d'Olze me fait uu ſi grand mal au cœul;
Ze tlouve le Silop de Mule bien meilleul,
Et poultant, ze n'en plan te tant ze ſuis toucée:
Z'ai la dolze le ſoil taſi toute étolcée;
Z'aime la ſoupe aux Soux avecque des Pizons;
Ze m'en cleve le ſoil, tal ze les tlouve bons:
On dit qu'aſſulément c'eſt cela ti m'enlume.

LAURETTE.

Des Soux & des Pizons, l'agréable coutume!
Que ne nous parlez-vous comme nous vous parlons?
Et que ne dites-vous, des Choux & des Pigeons?
Hé deſſerrez les dents. Quoi, vous ne ſçauriez dire,
Des Choux & des Pigeons?

LA VICONTESSE.

La Sotte me fait lile;
Mais puiſte ze ne puis enfin tant nous pallons
Plononcel comme vous des Choux & des Pigeons,

LAURETTE.

Hé bien, l'a-t-elle dit?

LA VICOMTESSE.

Ze dis, en mon landaze,
Des Sous & des Pizons.

LAURETTE.

Recommencez, courage ;
Vous venez de parler tout comme nous parlons ;
Et de dire fort bien des Choux & des Pigeons.

LA VICOMTESSE.

Ah ! ze daze te non ; vôtle elleul eſt extlême.

LAURETTE.

Des Choux & des Pigeons, vous l'avez dit de même.
Demandez, ou gagez ?

LA VICOMTESSE.

Ah, ze le veux, dazons
Te ze n'ai zamais dit des Choux & des Pigeons.

LE MARQUIS.

Elle ne l'a point dit : C'eſt être impertinente,
Que de lui ſoutenir. Sçachez qu'une Servante
Doit connoître les gens.....

LAURETTE.

Je ſçai bien....

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez.

LAURETTE.

Ah ! nous vous connoiſſons mieux que vous ne penſez :
Je penſe encor devoir à Monſieur votre Pere
Deux valiſes de cuir que je pris pour mon Frere,
Quand on fut à Marſal.

CLIMENE.

En cette Lune-ci

Toujours elle extravague.

LE MARQUIS.

Hé ! chaſſez-là d'ici ;
Elle pourroit encor dire quelque ſotiſe,
Qui ne nous plairoit pas.

TIMANTE.

Ce n'eſt que gaillardiſe ;
Et ce qu'elle dira ne peut faire aucun tort.

CLIMENE.

Mais, pour vous divertir, faiſons donc quelque effort.
Vous me ſemblez chagrine.

LA VICOMTESSE.

Ah ! point.

LE MARQUIS.

Qu'elle eſt aimable ?

LA VICOMTESSE.

Palce te ze ſuis zeune, on me tlouve agléable.

CLIMENE.

Quel âge avez-vous bien ?

LA VICOMTESSE.

Ze n'ai te tatolze ans.
Ze me zoue à toute heule avecque des Enfans,
Et ze ſuis maliée à Monſieul le Vitomte
Depuis la Pentetôte, & z'en louzis de honte.

CLIMENE.

Vous l'aimez !

LA VICOMTESSE.

Ze ne ſçai : ze l'aime, & ze le fui :

Ze ſuis tlop zeune entol poul toucel avec lui :
Le ſoil z'ai le fiſſon tant ze voi t'il ſe touce ;
Il ne me peut tilel aucun mot de la bouce.]

CLIMENE.

Vous vous couchez pourtant.

LA VICOMTESSE.

Il faut bien ſe toucer ;
Mais tant ze ſuis toucée & t'il vient m'aplocer,
T'il vient me toulmenter, entole te ze l'aime,
Ze ſuis dans un ſaglin, dans un ſaglin extlême.

LE MARQUIS.

Son diſcours eſt mêlé d'un certain agrément,
Voilà ce qu'on appelle avoir du jugement.
Pour moi le plus ſouvent je ne parle à perſonne;
Car je ne trouve pas un Homme qui raiſonne;
Et même les plaiſirs qu'on tient les plus charmans,
Et plus ſpirituels, ſont pour moi chagrinans:
Rien ne me divertit enfin, quoique l'on die.

TIMANTE.

Moi je prends grand plaiſir à voir la Comédie;
Et je m'y ſuis encor fort diverti ce ſoir.

LE MARQUIS.

Et moi, je fais ſerment de ne la jamais voir:
Je vis jouer l'Automne hier chez une Ducheſſe.

TIMANTE *bas en ſe mocquant.*

L'Automne! c'eſt l'Othon.

LE MARQUIS.

Ah! la méchante Piece.

TIMANTE.

Peut-on ſe divertir plus agréablement ?

LE MARQUIS.

Ne trouverai-je point un peu de jugement ?
Et ſuis-je né, Seigneur, pour ne voir que des
Bêtes ?

CLIMENE.

Si tout le monde étoit, Monſieur, comme vous
êtes,
L'on ne ſeroit qu'eſprit : que l'on ſeroit heureux !
Car le vôtre, Monſieur, eſt tout miraculeux :

LE MARQUIS.

Point du tout ; mais enfin, car on a des lumieres
Qui dans certaines gens ſont fort particulieres,
Et qui le plus ſouvent, à moins qu'être diſcret,
On ſe loue, & je vois que c'eſt avec regret ;
Et même..... En vérité, c'eſt être un faux mo-
deſte.....

LAURETTE.

Comprenez ce qu'il dit, & devinez le reſte.

TIMANTE.

Mais dites-moi, l'Othon eſt-il pas ſérieux ?

LE MARQUIS.

J'en trouve le ſujet bizarre & vicieux.

TIMANTE.

Qu'eſt-ce que le ſujet ?

LE MARQUIS.

Hé, ce n'eſt pas grand choſe.
C'eſt un ſujet tiré de la Métamorphoſe,

Mais

Mais assez embrouillé ; car c'est un Empereur....
L'Automne voudroit bien... Non c'est un Successeur,
Qui prétend, car il voit l'Empereur dans un âge..
Sa Niece est bien vêtue, & pourtant elle engage;
Elle aime fort l'Automne, & Vinus ne craint rien,
Car sa Fille.... Ma foi, celle-là fait fort bien.
Deux autres Conseillers, que l'on nomme.... il n'importe,
Quoi qu'il en soit, tous deux font une Ligue forte,
Mais qui ne sert de rien. L'Armée est près de là,
Et Galba voudroit bien que la Niece qu'il a
Epousât celui-ci: Mais l'Automne aime l'autre,
Et pour s'en dégager il fait le bon Apôtre.

CLIMENE.

Il est miraculeux.

LE MARQUIS.

L'autre est embarassé.....
Car....

TIMANTE.

Tu l'es bien aussi.

LE MARQUIS.

De peur d'être forcé....
Enfin l'un de ces deux de qui le nom m'échape,
Tue avec un poignard l'Empereur, & s'en frape:
Je crois, sans le compter, qu'il en poignarde deux,
Car il fait le troisieme, il se tue après eux:
Enfin l'Automne regne avecque la Princesse.

Voilà grossierement le sujet de la Piece.

LA VICOMTESSE.

Zamais suzet ne fut tonté plus nettement.

LE MARQUIS.

Hé, Madame, il ne faut qu'un peu de jugement;
Car sans doute jamais, pour parler d'une chose...
On voit bien que les Vers, mais il faut que la Prose....
Car le sujet enfin consiste....

LAURETTE.

Justement.

TIMANTE.

Mais l'Automne a passé pour belle.

LE MARQUIS.

Nullement.

TIMANTE.

C'est de l'Histoire, & non de la Métamorphose.

LE MARQUIS.

Mais l'Histoire, ou la Fable, est une même chose.

TIMANTE.

Ces Pieces là pourtant sont de ces grands Tableaux
Qu'on admire toujours, & qui sont toujours beaux.

LE MARQUIS.

Vous parlez de Tableaux; après cette maniere
Qu'on a trouvée ici de peindre par derriere,
Voyez-vous, cela part de là. Je sois damné,
L'on n'a jamais rien vû de mieux imaginé,

De ces Tableaux tout blancs rien n'eſt plus admirable...
Des couleurs.... Le ſecret eſt preſque inimitable ;
Mais l'Inventeur le montre : on ne voit aujourd'hui
Nulle Dame à la Cour qui n'ait appris de lui ;
Et la plus mal-adroite encore en ce rencontre,
Peint d'abord auſſi bien que celui qui lui montre.

TIMANTE.

Il faut donc que cet Homme ait d'étranges reſſorts.

LE MARQUIS.

Il faut, il faut, morbleu, qu'il ait le Diable au Corps,
Cela paſſe....

CLIMENE.

En effet.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt une merveille ;
Les grands Peintres en ont diablement ſur l'oreille.

On fait du bruit derriere le Theâtre.

CLIMENE.

Mais nos Hôtes ce ſoir parlent un peu bien haut :
Se querellent-ils point ? car ils ont le ſang chaud.

LAURETTE.

Je crois que le Flamand & le Gaſcon ſe battent.

CLIMENE.

C'eſt le Normand, va voir. Comme leurs voix éclatent !

L'HOTESSE *dans sa maison.*

Oui, je vous le soutiens, Monsieur, c'est fort mal fait.

TIMANTE.

Oui, j'entends le Normand qui n'est pas satisfait.

LE NORMAND *dans la maison.*

Je le suis ; mais pourquey tant épluqué ma vie ?

LA VICOMTESSE.

C'est le Nolmand ti palle : Ah ! te ze suis la vie.

LE GASCON *dans la maison.*

Cadedis ye bois vien que bous ne l'êtes pas,
Yentilhomme, & de bous ye fais fort peu de cas.

CLIMENE.

Qu'est-ce ?

SCENE IV.

LAURETTE, LE MARQUIS, LA VICOMTESSE, CLIMENE, TIMANTE.

LAURETTE.

C'Est le Gascon, & le Mangeur de Pommes,
Le Gascon, lui soutient qu'il n'est pas Gentilhomme,

Et l'Hôtesse d'ici, qui s'est mise entr'eux deux
Pour empêcher le bruit, en fait dix fois plus qu'eux.

SCENE V.

LE GASCON, LE NORMAND, L'HOTESSE, CLIMENE, TIMANTE, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, LAURETTE.

L'HOTESSE.

NOn, non, l'on ne craint point ici votre flamberge.

LE GASCON.

Comment, on ne peut pas causer dans une Auverge?

L'HOTESSE.

Je n'en empêche pas, causez jusqu'à minuit,
Mais que ce soit au moins sans faire tant de bruit:
Et les voisins, & ceux qui passent dans la rue,
Croiront, à vous entendre ici, que l'on se tue,

CLIMENE.

Et qu'est-ce donc, Messieurs? cela n'est pas trop bien,

LE NORMAND.

Che n'eſt rien chu ma fei, Madame, ce n'eſt rien ;
Chêt chu Monſieur qui veut diſputer ma Nobleche,
Et m'appelle Vilain ; enfin chela me bleche.
Je ſuis bien Gentilhomme, & j'ai du revenu
Aſſez proche de Caen, & mon nom eſt connu.

LE GASCON.

Meſdames, debant bous ye bais faire parêtre,
Qu'il n'eſt point Gentilhomme, & qu'il ne le peut être.

LE NORMAND.

Vaire.

CLIMENE.

Monſieur eſt Noble, il l'eſt aſſurément.

LE GASCON.

Non, non, il ne l'eſt point du tout, abſolument ;
Et ye le bai prouber par deux raiſons fort nettes.
Madame, en premier lieu, Monſieur paye ſes dettes :
A-t-on jamais parlé de telle lâcheté ?

LA VICOMTESSE.

Ah ! cela ne ſent pas l'Homme de Talité :
En voit-on s'atitel zamais d'aucune ſomme ?

LE MARQUIS.

Il paye ce qu'il doit, & ſe dit Gentilhomme ?

LE GASCON.

La Novleſſe n'a point de bice ſi honteux.

LA VICOMTESSE.

Eſtle Noble, & payel, eſt du delniel affleux,
Et ces deux ſozes là ſont tles mal aſſolties.

LE GASCON.

On peut par vienſeance arrêter des parties;
Mais payer! fy, fy, fy, cela ne ſe fait point:
Il faut être bilain, & lâche au dernier point.

LE NORMAND.

Hé quéche cette preuve, eſt-elle convainquante?

LE GASCON.

Ecoutez la ſeconde, elle eſt vien plus preſſante;
Bous berrez que Monſieur bit comme un Artiſan.
Ce Novle n'a jamais vattu de Payſan:
Jamais vattu! Boilà le ſeul point qui me fâche:
Il faut aboir le cœur & vien vas, & vien lâche.
Sur mes Terres, ye penſe aboir depuis deux ans,
Sans vravoure, aſſommé cinquante Payſans.
C'eſt d'un Novle effectif la preube induvitable.

LE MARQUIS.

Ah! que j'en ai battu! battu comme le Diable.

LAURETTE.

Voyez ce qu'il va dire; il en battoit, je croi,
Du marteau chez ſon pere.

CLIMENE.

Hé! Laurette, tais-toi.

LAURETTE.

Mais comment pouvez-vous vous empêcher de
rire?

LE GASCON.

Yai dit, & yai proubé.

TIMANTE *au Gascon & au Normand.*

L'on ne peut pas mieux dire.
Ce discours divertit, bien loin d'être offençant.

LE NORMAND.

Oui bien, ou Dieu me domne, il est divertissant;
Et chu ma fei, bien loin de l'aller contredire,
Je lui suis obligé de m'avoir tant fait rire.
Le Traitant du Parti, fort bien payé de mai,
Me garantit par tout noble comme le Rai:
J'étois riche vilain; mais depuis cette somme,
En vérité je suis un pauvre Gentilhomme.
Mais ches Dames, je crois, che divertissent mal.

LE GASCON.

Mais de fait, dansez-bous? ye bous donne le Val:
Nous sommes aux gras jours, franchement que l'on die,
Ye bous donne ce soir Val, Valet, Comedie.
D'ecelans Valadins dansent tout ici près,
Et les Comediens representent après:
Ye les ai fait jouer trente fois en Probince:
Ils y jouoient pour lors, j'y bibois comme un Prince.
Ils s'en bont tout quitter, & biendront au galop,
Si ye les mande.

LA VICOMTESSE.

Mais cela toûtela tlop.

LE GASCON.

Coûtera trop, à moi! Bous bous mocquez, Madame;
Pour des Femmes, mordi, ye donnerois mon ame:
Vrisefer, Vrisefer: ce coquin dort là haut.

SCENE VI.

BRISEFER, LE GASCON, LA VICOMTESSE, TIMANTE; LE NORMAND, LE MARQUIS, CLIMENE, LAURETTE.

BRISEFER.

Je viens, Monsieur....

LE GASCON.

Tu biens. D'où biens-tu, grand Maraut?

BRISEFER.

D'où viendrois-je, Monsieur? je viens de la Cuisine.

LAURETTE.

C'est là ce Brisefer? Ah! la plaisante mine!

LE GASCON.

Boyez ce grand Pendart, il hante des Boleurs,
Et bole impunement abecque mes couleurs;

Ye l'ai tiré déja d'une méchante affaire.
Prends garde a toi.

BRISEFER.

Monſieur, je m'en vais bien mieux faire.

LE GASCON

Bîte un flambeau, Coquin.

BRISEFER *fouillant dans ſa poche.*

Je crois l'avoir ici.

TIMANTE.

Dans ſa poche!

LE GASCON.

L'as-tu?

BRISEFER *met le bout de flambeau au bout d'un bâton, & l'allume.*

Vraymentoui, le voici.

CLIMENE.

Pour ſerrer un flambeau, l'endroit eſt admirable.

LAURETTE.

C'eſt une torche, il va faire amende honorable.

CLIMENE *au Gaſcon.*

Quoi, vous allez vous-même....

LE GASCON.

Hé, ce n'eſt qu'à deux pas;
Ye les bais amener, ne bous ennuyez pas.

LE NORMAND.

Chu ma fei ce Gaſcon, Meſdames, quoi qu'il die,
Ne nous donnera point ce ſoir la Comédie,
De Bal ni de Balet; ſans doute il mentira.

CLIMENE.

Peut-être : nous verrons comme il s'en tirera.

LE NORMAND.

Tous ches Fanfarons là n'ont rien que des paroles ;
Chela lui coûteroit pour le moins chent pistoles.

LA VICOMTESSE.

T'impolte.

CLIMENE.

Mais ce soir, il nous manque des gens,
Le Flamand....

LAURETTE.

Le Flamand n'a pas soupé céans.

LA VICOMTESSE.

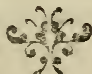
Tant pis, son balagoin nous auloit bien fait lile.

CLIMENE.

S'il étoit revenu, Laurette, va lui dire....

LAURETTE.

Le voila justement comme on l'a souhaité.



SCENE VII.

LE FLAMAND, TIMANTE, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, CLIMENE, LE NORMAND, LAURETTE.

LE FLAMAND.

Pardi j'avre, Madame, un grand joyeuſeté,
D'y voir dans ſti l'Oberge & ſti Cambri garnie,
Sti Meſſieurs & ſti Dame en bonne compegnie.
J'y viendre de ſouper un ptit régalement,
Er j'avre fait ſti ſoir un grand débauchement,
Dans ſti grand longui rue, où li Marchand s'irrête....
Comme pel vous ſti Sain qui la coupe ſon tête,
Et li marche toujours ſon tête dans ſon main ?
Sti rue s'appel ſti nom comme s'appel ſti Sain.
Vous ſçavre pas, Monſer, ſti rue ?

CLIMENE.

Il me fait rire.

TIMANTE.

La Rue Saint Denis eſt celle qu'il veut dire.

LE FLAMAND *au Marquis.*

Et ponchour, fou Monſer, aſter vous porte pien ?

LE MARQUIS.

Fort bien. Qu'avez-vous donc au viſage ?

LE FLAMAND.

Y n'eſt rien,
Y n'eſt rien, je le vai dire vous tout aſtere :
Mon viſſage tomby ſti ſoir à li malhere,
Je faiſois promenance avec ma blanc Chival,
Je le piqué ſon ventre, y coury ſtanimal ;
Moi li tient de mon main ſon crin, & puis ſon ſelle,
Car j'avre peur, ma foi, de caſſer mon cervelle.
Sti tiaple di Chival tomby tout maintenant,
Et je li tombe auſſi moi tout incontinant.

LE MARQUIS.

Votre Cheval ſe joue à vous caſſer la tête.

LE FLAMAND.

Li vend l'autre demain moi ſti michante bête.

CLIMENE.

Vous ferez bien, vendez-le.

LE FLAMAND.

Y romproit tout mon cou ;
Li tombe ſtanimal comme l'yvrogne ſou.
Monſer Gaſcon li donne à vous le Comédie,
Meſdames ?

CLIMENE.

Il la donne à cette Compagnie :
Il vous la donne auſſi.

LE FLAMAND.

Pon Gascon, par ma foi ;
Je le voi tous le chours le Comédie, moi.

TIMANTE.

Où la voyez-vous donc ? à l'Hôtel de Bourgogne ?

LE FLAMAND.

Ne li sçavre pas moi sti Tel di Bourligrogne.

CLIMENE.

Où donc ?

LE FLAMAND.

Y jou fort pien ; je l'ai vû tout cet an.
Avec li Ponti-neuf sti Monser l'Orvientan ;
Il entre tout li monde, il prend rien de personne,
Mon foi.

TIMANTE.

Sur le Pont-neuf ? son innocence est bonne.

LE MARQUIS.

Les Soldats sont méchans, & sont les Maîtres-là.

LE FLAMAND.

Parti l'autri timain m'y fait commi cila,
Sti soldat li rompy tout ma demi vissage,
Avecque son grand main:j'avre moi bon courage.
Son Camerat y tout li prendre mon chepiau,
Li chette di Pont-neuf didans sti grande liau.
J'y tire mon lipée & mi met dans mon garde.
Sti soldat poussy fort, mon foi, sans prendre garde.
Jel cri, Monser, Monser ? Li n'entend point rasson,
Li donny sur mon tête un coup d'estremeçon.

Sa Camarat y met son lipée en mon fesse ;
Je li fait dans son ventre un grand trou qui li blesse :
Y tomby sti soldat, je li blesse un peu fort,
Car y ni parly plus, mon foi, qu'il étoit mort.

LE MARQUIS.

Mais si l'on vous eût pris, on vous auroit fait pendre.

LE FLAMAND.

Je li cour de mon jambe, y ne m'y pouvy prendre.

SCENE VIII.

LE GASCON, LE FLAMAND, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, TIMANTE, LE NORMAND, CLIMENE, LAURETTE, FANCHON.

LE GASCON.

Tous les Comediens & danseurs sont à nous ;
Ye les biens d'enleber à la varve de tous :
Des Vourgeoises formoient cette velle assemvlée.

CLIMENE.

Cette brusque action doit l'avoir bien troublée.

LE MARQUIS.

Ils avoient achevé; car on les eût forcés....

LE GASCON.

Qu'ils eussent fait, ou non, ye les tiens, c'est assez.

LAURETTE.

Je crains bien qu'on ne vienne ici faire algarade.

LE GASCON.

On biendroit où ye suis faire quelque incartade?
Comment! craindre où ye suis? bous mocquez-bous de nous?
C'est craindre que le Ciel ne tomve dessus bous.
Bous êtes abec moi plus sûrement qu'au Loubre.
S'ils biennent seulement, allez, que l'on leur oubre.
Des sieges promptement, songeons à nous placer,
Car les Comediens sont prêts à commencer.

LE FLAMAND.

Vous l'achete, Monser, sti grande Comédie?
Combien ly vendre vous sti chose, je vous prie?

LE GASCON *en se mocquant de lui.*

Combien ly vendy-ty li Comedi, Monsieur?
Pardi n'entend pas vous, j'y vous suis serviteur.

LE FLAMAND.

Combien ly dites-vous, Monser, que l'on ly vendre?

LE GASCON.

Ye dis qu'il faut bous taire, ou bous mieux faire entendre.

LE

LE FLAMAND.

Moi n'entendre pas vous : l'y parle brisquement.

LE GASCON.

Conrediens, allons, commencez promptement.

Les Marionettes s'apprêtent & Fanchon est auprès :

CLIMENE.

La Fille de l'Hôtesse est tout-à-fait jolie,
Appellons-la.

SCENE IX.

FANCHON, LE GASCON, LE FLAMAND, LE MARQUIS, LA VICOMTESSE, TIMANTE, LE NORMAND, CLIMENE, LAURETTE. Les Marionnettes.

LA VICOMTESSE.

FAnson, viens, viens, voilà la Tomédie ;
Demeule auplès de nous.

FANCHON.

Madame, en velité ;
C'est me faile un honneul te z'ai peu melité.

LA VICOMTESSE.

Me tont le faites-vous, Fanson, tant ze vous aime ?

FANCHON.

Comme vous parlez gueas, z'aime à faile de même,
Et ze ne veux zamais pallel te tomme vous :
Ze dis déza fol bien, des Pizons & des Soux :
Ze dis, Tocé, Tocé, ze dis la Pentetôte,
Et z'ai mal a la dolze.

LE MARQUIS.

Hé, la Fille de l'Hôte
Est charmante : un enfant qui parle déja gras !

FANCHON.

Monsieul, ze vous tonzule, ah ! ne me laillez pas.

LE MARQUIS.

Moi vous railler ! j'admire....

FANCHON.

Ah ! blizons-là, de glace ;
Un tompliment d'esplit me zêne & m'embalasse.

A la Vicomtesse.

Madame, est-ce pas là parler tout comme vous ?

LE GASCON *Aux joueurs des Marionettes.*

Ah ! bentre, commencez. Messieurs, êtes-bous fous ?

Là les Marionnettes dansent des Courantes, un balet de six Entrées, & jouent une petite Farce.

LAURETTE.

Ah ! Madame, il est bon. Quoi, des Marionettes ?

Un Pantalon paroit.

Ce Pantalon est drôle avecque ses sonnettes.

CLIMENE *à Timante.*

Je m'attendois à voir des Comédiens, moi.

TIMANTE.

Rien n'est si surprenant, ni si plaisant, ma foi...

LE GASCON.

Ce n'est encore rien, qu'on boye, & qu'on écoute;
Quand ye beux régaler, parvlu rien ne me coûte.

LE PANTALON *des Marionnettes dit ce Vers.*

Quand vous ne direz mot, j'acheverai mon pas.

LE GASCON *à Brisefer.*

Sers ces Dames, velitre?

BRISEFER *tenant le Bassin.*

Ah! je n'y songeois pas.

LE GASCON.

Ces Ginvelettes là sont vonnes: ye bous prie,
Prenez donc.

CLIMENE.

Son Cadeau vaut bien sa Comédie.

LE GASCON.

Y'ai mangé mille écus en Probince à cela,
Et donné bingt Cadeaux de cette sorce-là.
Des Olibes? ba bîte.

BRISEFER.

Au moins elles sont cheres;
Pour vos sept sols, je crois que je n'en aurai gueres,

CLIMENE.

Mais vos Comédiens se vont déconcerter.

LE GASCON.

Ne vouge donc. Dansez, on ba bous écouter;
Mesdames, dansent-ils? hen.

CLIMENE.

Ils font des merveilles.

LE GASCON.

Diou me damne, ils ne ſont que jamves & qu'oreilles.

LA VICOMTESSE.

Ze les tlouve ſalmans ; mais ils pallent tlop bas.

LE MARQUIS.

Ce ſont les Baladins, ceux-là ne parlent pas.

LE FLAMAND *dit ces Vers ſur toutes les Entrées.*

Je ly trouve fort bon moy ſti longue viſſage ;
Jy l'aime moy ſtila bien plus que davantage.

Pourquoy ly batte ti ſti grand petit garſon ?
Je ly batty toy vous, ſi je prendre un bâton.

Je ly voy mon foy bien qu'il eſt ſti ſoir Dimanche ;
Sti Charbonir tous deux l'a pris ſon fraize blanche.

Sti fariné là fait un grand débauchement,
Tout comme ma Chival qui eſt un grand Jument.

Après que les Marionnettes ont danſé.

Ly ſont Comédiens de l'Hôtel de Bourlygrogne.

LE GASCON.

Non, boici le plus veau. Peſte ſoit de l'ibrogne.

LE FLAMAND *ſe leve.*

Pardy ny ly ſuis pas, tu les l'yvrogne toi :
Je ly donne un ſoufflet ſur ta viſſage.

LE GASCON.

A moi ?

LE FLAMAND *lui donne un soufflet, & met l'épée à la main.*

LE GASCON *sans mettre l'épée à la main.*
Tu me le payeras autre-part, laisse faire :
Ye respecte le sexe, & retiens ma colere.

LE FLAMAND.
Je lui respecti rien moy pardy.

LE GASCON.
C'est assez :
Mesdames, ce n'est rien. Comediens, dansez.

SCENE X.

LE GASCON, LE FLAMAND, LA VICOMT. LE MARQUIS, TIMANTE, LE NORMAND, CLIMENE, LAURETTE, FANCHON, L'HOTESSE.

L'HOTESSE, *quand les Marionnettes finissent.*

QUEl desordre est-ceci ? Quand ma porte est fermée,
On l'enfonce, & des gens entrent à main armée ;
Pour des Comédiens qu'ils veulent emmener,

Et vous cherchent aussi pour vous assassiner :
Ils sont là huit ou dix.

LE GASCON.

S'exposer de la sorte ?
Ils sont fous, Diou me damne.

L'HOTESSE.

Ils ont forcé ma porte ;
Ce sont des enragés, des Diables.

LE GASCON.

Cadedis,
Ils beulent me tuer, & ne biennent que dix ?
Qu'ils s'en aillent, mordis ye les plains : que leur faire ?
Dix ne sont pas vastans de me mettre en colere :
Abec tranquillité ye turois tous ces gueux ;
Car des graces, mordi, j'en ai tant que je beux.
Faites en sorte donc qu'ils sortent, ye bous prie :
Ces Faquins bous seront ovligés de la bie.

LE NORMAND.

Accommodons chela.

TIMANTE.

J'en sçai bien les moyens.
Nous n'avons plus besoin de vos Comédiens.
N'ont-ils pas achevé ?

LE GASCON.

C'est fait.

TIMANTE.

Je vai les rendre.

LE GASCON.

Rendez-les donc.

LE FLAMAND.

Et moy ne veut pas qu'y li prendre.

TIMANTE.

Faiſons tout pour la paix.

LE MARQUIS.

Nous ferons ce qu'il faut.

LE GASCON.

Comme ye me connois, que ye ſuis prompt & chaud,
Ye beux uſer ici d'une prudence extrême :
Ye me bais retirer, qu'ils en faſſent de même.

LA VICOMTESSE.

Ma Sele, allons-nous en, s'il alivoit malheul,
Ze m'évanouilois, z'ay déza mal au cœul.

CLIMENE.

Mais peut-être êtes-vous ou groſſe, ou trop ſerrée ?

LA VICOMTESSE.

Ah ! poul gloſſe, nenny, z'en ſuis bien aſſulée ;
Ze ne ſelai, ze cloi, gloſſe te dans deux ans ;
Mais dès demain ze veux délozel de céans.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, LA VICOMTESSE, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

ILs emmenent la Troupe, & ſortent ſans rien dire.
Meſdames, il eſt tard, faites qu'on ſe retire,
De peur que ces Meſſieurs ne remontent ici.

CLIM. & LA VICOMT. *diſent enſemble.*

Allons.

CLIMENE.

Que je rirai long-temps de tout ceci !

FIN.

LES

LES FAUX MOSCOVITES,
COMEDIE.

ACTEURS.

GORGIBUS, Hôtellier.

SUZON, Fille de Gorgibus.

LA MONTAGNE, } *Fourbes Interpretes des Moscovites.*
JOLICOEUR, }

LUBIN, Crieur de noir à noircir.

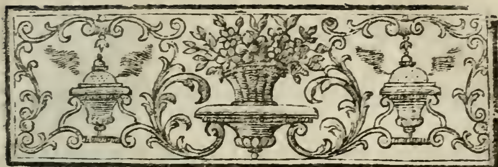
LUBINE, Femme de Lubin.

LARAME'E. } *Voleurs.*
SANS-SOUCI. }

Me. AMINTHE.

LE BARON DE JONQUILLE, Amant de Suzon.

La Scene est à Paris.

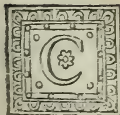


LES FAUX MOSCOVITES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN. *Yvre.*



E n'étoit pas du vin, c'étoit de l'Ambroisie.

LUBINE.

L'yvrogne.

LUBIN.

Laisse-moi vivre à ma fantaisie.

LUBINE.

Et creve, que jamais je ne te puisse voir.

LUBIN,

Nargue, je veux toujours... noir à noircir du noir.

LUBINE.

Il croit avoir sa boête: ah! le maudit yvrogne.

LUBIN.

Quand je fais mon métier, va faire ta besogne,
Que je me porte bien quand je suis en repos!
Noircir....

LUBINE.

Il croit toujours la boête sur son dos.
Apprends de moi, Lubin.

LUBIN.

Apprends de moi, Lubine,

LUBINE.

Ecoute-moi, coquin.

LUBIN.

Je t'écoute, coquine.

LUBINE.

Puisque tu manges tout avecque cent vauriens;
Je vais me séparer & de corps & de biens:
Tu ne trouveras rien que les quatre murailles;
J'entre en condition tout-à-l'heure.

LUBIN.

Tu railles.

LUBINE.

Tu verras, tu verras si je raille ce soir.

LUBIN.

Hé! je sçai les moyens... noir à noircir du noir.

Ma femme, tu crois donc, à cause qu'on enrage
Quand on est marié, qu'on se démariage.
Oui-da, je le sçai bien. Je veux dîner ce soir ;
Mais va-t'en, car jamais . . . noir à noircir du noir;

SCENE II.

GORGIBUS, LUBINE.

LUBINE *heurte à la porte de Gorgibus.*

JE viens pour vous servir, Monsieur.

GORGIBUS.

Tant mieux, Lubine.

LUBINE.

Mais, Monsieur, qu'avez-vous, qu'est-ce qui vous chagrine ?
Vous êtes tout changé, le chagrin ne vaut rien :
Il faut se réjouïr, vous avez tant de bien.

GORGIBUS.

J'attends des Etrangers, des gens de conséquence ;
Et j'avance pour eux des sommes d'importance ;
Leurs Interpretes sont chez moi depuis huit jours,
Qui levent des brocards, des satins, des velours ;
J'ai donné mille écus à Monsieur l'Interprete :
C'est bien de-l'argent sûr. Mais j'avance, je prête ;
Puis ces Interpreteux font de fort grands repas :
Leur Maîtres cependant viennent à petits pas :

Je crains bien de paſſer ici pour une bête.

LUBINE.

Vraiment j'en ai bien peur.

GORGIBUS.

J'en ai martel en tête.
Ils devoient arriver quatre jours après eux.
Dès demain, je les veux faire coffrer tous deux;
S'ils n'arrivent ce ſoir, le coup eſt immanquable.
Sur-tout, garde ma fille.

LUBINE.

Elle eſt bien mariable,
Votre fille, Monſieur, vous la faites languir:
Ne voir bête ni gens, hé! c'eſt pour en mourir.

GORGIBUS.

Tais-toi, voici, je crois, des Etrangers, Lubine.

LUBINE.

Ceux-là des Etrangers, ils n'en ont pas la mine.

GORGIBUS.

Etes-vous Etrangers, Meſſieurs?

SCENE III.

GORGIBUS LUBINE,

LA RAME'E, SANS-SOUCI.

LA RAME'E.

Pourquoi, Monſieur ?

GORGIBUS.

N'avez-vous point ouï parler d'un grand Seigneur
Qui vient de Moſcovie, avec grand Equipage,
Grand train.

SANS-SOUCI.

Non pas, Monſieur.

GORGIBUS.

Lubine, entrons, j'enrage.
Adieu, Meſſieurs, je ſuis votre humble ſerviteur.

LA RAME'E.

Nous ſommes tout à vous, Monſieur, & de grand cœur.

SANS-SOUCI.

Puiſque nous revenons malheureux de l'armée,
Que veux-tu faire ici, mon pauvre la Ramée ?

Si tu ne veux voler, tu vas mourir de faim.
Veux-tu de porte en porte aller tendre la main ?
Pour moi, j'aimerois mieux qu'on me vît sur la Roue,
Que faire le métier de ces ames de boue.

LA RAME'E.

Mais si nous sommes pris, quel sera notre sort ?
Il n'en faut espérer qu'une honteuse mort.

SANS-SOUCI.

Hé bien, soit. La mort est la fin de toutes choses;
Et la vie a bien plus d'épines que de roses.
Tu tirois au billet au camp pour trois testons,
Que servent à présent tant de réfléxions.

LA RAME'E.

A t'éprouver, mon cher. Ne crois pas que je tremble :
Ou nous ferons fortune, ou périrons ensemble :
Voilà mon sentiment ; & pour sçavoir le tien,
Je trouvois à propos de te cacher le mien.
Je fais le premier vol, ôtons-nous du passage;
Tu verras si j'en suis à mon apprentissage.

SCENE IV.

LA RAME'E, SANS-SOUCI, LA MONTAGNE, JOLICŒUR.

LA RAME'E.

Est-ce une illusion? regarde Sans-Souci,
Vois-je pas Jolicœur, & la Montagne aussi?

SANS-SOUCI.

Ils sont en Financiers.

LA RAME'E.

Ce sont eux.

JOLI-CŒUR.

C'est nous-même.

LA RAME'E.

Ha! le maudit hableur, qui nous dit ce Carême
Que vous aviez dans Tours été roués tous deux.

JOLICŒUR.

Un semblable destin seroit assez fâcheux.
Et qui nous a donc fait cet honneur?

SANS-SOUCI.

Saint Etienne.

LA MONTAGNE.

Lui-même est près de Blois au Soleil.

SANS-SOUCI.

Qu'il s'y tienne;

JOLI-CŒUR.

Il eſt par ma foi ſec.

SANS-SOUCI.

Vous étiez ſon appui.

LA MONTAGNE.

Nous ? nous n'avons point eu de commmerce avec lui.
Il eut la queſtion ; & lui plutôt qu'un autre
Eût dit au ſecond pas, & ſa vie, & la nôtre.
Ce n'étoit qu'un coquin, un fripon achevé.

SANS-SOUCI.

Si bien qu'en bon Bourgeois vous battez le pavé.
Le commerce va-t'il, le Guet fait-il la ronde ?

LA MONTAGNE.

A Paris ? vous venez, je crois, de l'autre monde.
Vole-t-on dans Paris depuis un an ou deux ?

LA RAME'E.

Et qu'y faites-vous donc ?

LA MONTAGNE.

Nous y ſommes heureux
Sous ces déguiſemens, & ſi ſans repartie
Vous voulez bien tous deux être de la partie
Pour un enlevement, ce que l'on donnera,
Comme freres après l'on le partagera :
J'ai déja cent loüis qui ſeront à nous quatre.

SANS-SOUCI.

Nous en ſommes ma foi, s'il faut même ſe battre ;

Vous ſçavez ſi le fer & le feu nous font peur.

JOLICŒUR.

Je ſçai votre bravoure, & connois votre cœur ;
Mais nous n'avons beſoin ici que de fineſſe,
Que de nombre de gens, & que d'un peu d'adreſſe.
Ceux qui jadis vivoient de vols, d'aſſaſſinats,
Dans Paris, à préſent, ſont gueux comme des rats.

SANS-SOUCI.

Quoi, l'on n'y vole plus ?

LA MONTAGNE.

Non, la peſte me creve.
Volez ce ſoir, demain on vous mene à la Greve.
Paris ne vaut plus rien, le Guet eſt en tous lieux :
Dedans les grands chemins on s'y ſauve bien mieux.

SANS-SOUCI.

Il faut que vous n'ayez d'un an ſorti les portes.
Tout autour de Paris on a mis cent cohortes :
Les Archers à la ronde en mille endroits poſtés,
Vous y battent l'eſtrade encor de tous côtés :
C'eſt bien pis qu'à Paris.

LA MONTAGNE.

Paris eſt tout de même ;
Il n'y faut plus uſer que d'une adreſſe extrême :
Cela ſeul nous nourrit depuis plus de deux ans :
Sçachez .... mais c'eſt ici le chemin des paſſans :
Sortons, car en ce lieu l'on pourroit nous entendre.
Allez aux trois Maillets, nous allons nous y rendre ;
C'eſt où chacun s'habille.

SCENE V.

LA MONTAGNE, JOLICOEUR,

LUBINE.

JOLICŒUR.

AH ! Lubine.

LUBINE.

Ah ! Messieurs ;
Mon mari m'a réduite au dernier des malheurs.

LA MONTAGNE.

Quelle bête est-ce donc que ton mari ?

LUBINE.

Le traître !
Plût à Dieu que je fusse encor à le connoître !
Le méchant !

JOLICŒUR.

Quel est-il ? nous sçaurons l'adoucir.

LUBINE.

Il est Crieur,

JOLICŒUR.

De vins ?

LUBINE.

Non, de noir à noircir.

Le malheureux qu'il eſt, je ſçai ce qu'il me coûte.

JOLICOEUR.

C'eſt quelque yvrogne enfin, je n'en fais point de doute ;
Mais, que veux-tu de nous ?

LUBINE.

Vous ſupplier, Monſieur,
Que je me proſtitue aux pieds du grand Seigneur,
Quand il ſera venu ; s'il avoit agréable
De me démarier d'avec ce miſérable.

LA MONTAGNE.

Mais il faut des raiſons.

LUBINE.

Eh ! Meſſieurs, j'en ai cent.
Pour un mari déja, ce n'eſt qu'un innocent :
Jamais au grand jamais.... Enfin c'eſt un infâme ;
Auprès de qui je n'ai que le ſeul nom de femme.

JOLICOEUR.

C'eſt ton premier mari, dis ?

LUBINE.

Oui, pour mon malheur.

LA MONTAGNE.

Des enfans, en as-tu ?

LUBINE.

Non pas de lui, Monſieur.
Le moyen.

JOLICOEUR.

Cette affaire eſt aſſez d'importance ;
Caſſer un mariage !

LUBINE.

En prouvant l'impuissance ;
On le casse, Monsieur ; il n'est rien plus commun :
Je dis net comme un verre ; on n'en manque pas un.

LA MONTAGNE.

Hé bien, le grand Seigneur vous rendra cet office.

JOLICOEUR.

Nous vous y servirons.

LUBINE.

Le bon Dieu vous benisse.
Je viendrai donc tantôt aux pieds du grand Seigneur.

SCENE VI.

GORGIBUS, LA MONTAGNE, JOLICOEUR, LUBINE.

GORGIBUS.

A Quoi t'amuses-tu, Lubine.

LUBINE.

A rien, Monsieur.

LA MONTAGNE.

Parlons de Gorgibus, son ame est mal contente,
Jolicœur : je crains bien que le diable le tente,

Et que pour s'éclaircir de notre fausseté,
Il ne nous fasse mettre en lieu de sûreté.

JOLICOEUR.

Cette affaire pour nous auroit d'étranges suites :
Ayons dès aujourd'hui tous nos faux Moscovites,
Les habits sont tous prêts.

LA MONTAGNE.

Oui, mais où les trouver ?
Depuis huit jours, j'y rêve.

JOLICOEUR.

A quoi bon tant rêver,
Cherchons-les. Notre but est d'enlever sa fille :
Nous avons cent louïs du Baron de Joquille,
Pour cet enlevement. Il la veut épouser ;
Mais qu'il l'épouse ou non, gardons-nous de jazer.
Disons que nous voulons faire une Comédie,
Ou quelque mascarade, enfin quelque folie ;
Car nous avons besoin de huit ou dix faquins ;
Et dire son secret à de pareils coquins,
Nous ferions dedans peu d'étranges caprioles.
Gorgibus nous a bien donné ttois cens pistoles
Dessus ces blancs signés.

LA MONTAGNE.

Puis il a répondu :
Dedans la rue aux Fers tout le brocard est dû.
Tout est-il chez Dame Anne au moins ?

JOLICOEUR.

Je t'en assure.

LA MONTAGNE.

Voilà notre vrai fait.

JOLICOEUR.

Ah ! la bonne figure.

SCENE VII.

JOLICOEUR, LA MONTAGNE, LUBIN.

LUBIN *sort en chantant.*

EN revenant de Canadas,
EN revenant de Canadas,
Notre hôte qui avoit nom Colas,
Et stépaule branle branle,
Et stella ne branle pas.

JOLICOEUR.

Bon jour donc, camarade.

LUBIN.

Ils sont tous au moulin.

LA MONTAGNE.

Nous nous connoissons tant.

LUBIN.

Oui, je te vis demain.

LA MONTAGNE.

C'est lui qui dans Thurin se signala de sorte....

LUBIN.

LUBIN.

Si je connois Thurin, que le Diable m'emporte.
Comment eſt-il vêtu ?

LA MONTAGNE.

Bon ! je dis à Thurin ;
Il fut aux ennemis une pique à la main :
Il en tua, je crois, de ſa main plus de trente
Dans la tranchée.

LUBIN.

Oh, oui, j'ai la main maſſacrante ;
Mais j'avois des tranchés, comme vous dites-là,
Qui me tranchoient le ventre : ah ! vraiment, ſans cela
Vous m'euſſiez bien vû tous faire un autre carnage.

JOLICOEUR.

C'eſt donc ſon élément que la guerre.

LA MONTAGNE.

Il y nage.

LUBIN.

Oui, je nage fort bien.

LA MONTAGNE.

Mais ce fut à Cazal
Où ce brave fit voir qu'il n'avoit point d'égal.

LUBIN.

Oui, pour dans Cazal...

LA MONTAGNE.

Il fut tête baiſſée,
Et perça l'Eſcadron d'une garde avancée,
A coups de piſtolet, & l'épée à la main.

Bref, il fit à Cazal l'action d'un Romain.
Il va tête baissée, enfin il ne s'enquête.

LUBIN.

Oui, toujours en marchant, moi je baisse la tête;
Dans Cazal, & par-tout.

LA MONTAGNE.

Mais après tant d'honneur;
Le sort le fit tomber dans un petit malheur;
Il vola dans Cazal un Vivandier, je pense:
Cela lui fit donner le fouet sous la potence,
Avec une brûlure ici qui lui fit mal.

LUBIN.

Vous vous trompez, jamais je ne fus à Cazal.

JOLICOEUR.

Non, non, c'est pour railler qu'on dit ces fariboles.
Ecoute, es-tu d'humeur à gagner vingt pistoles,
Bien vêtu, bien nourri?

LUBIN.

Cela n'iroit pas mal:
Je le veux; mais jamais je ne fus à Cazal:
Au moins.

JOLICOEUR.

Je le sçai bien.

LUBIN.

Morbleu, c'est que j'enrage.

LA MONTAGNE.

Ecoute, c'est pour faire un fort grand personnage
Dans une Comédie, & qui ne dira mot.

LUBIN.

Je suis votre homme, allez, je ne suis pas un sot;

J'ai dessus le Pont-neuf joué deux ou trois Scenes
Dans une Comédie, au Raviment des Laines :
Nous tirions des manteaux, quatre ou cinq furent pris,
Et furent tous pendus.

JOLICOEUR.

Et toi ?

LUBIN.

J'eus des amis,
Mais de fort bons amis ; sans user de priere,
Ils me servirent-là de la belle maniere.

LA MONTAGNE.

Voilà de grands amis, & qui sont-ils, dis-moi ?

LUBIN.

Un Président nommé Monsieur de Sauve-toi,
Et Monsieur Gagne au pied, un Conseiller encore,
Monsieur Tire de long, un Greffier que j'adore :
L'on me donna Va-t-en, un Avocat d'honneur,
Je pris Jacques Déloge après pour Procureur.

JOLICOEUR.

Tu fis fort bien, ceux-là peuvent sauver la vie.

LUBIN.

Voyons donc, que ferai-je ?

LA MONTAGNE.

Un grand de Moscovie,
Et tu diras hio lorsque tu parleras :
Hio veut dire oui, tu baragouineras
Quelque étrange jargon ; mais trouve-nous encore
Des gens pour t'escorter : la grande suite honore

Tous seront bien vêtus & bien payés de nous.

LUBIN.

Allons, s'il en faut vingt, je vous les livre tous:
Serons-nous bien nourris ? j'aime à voir des marmites.

JOLICOEUR.

Comment, n'as-tu pas vû dîner les Moscovites ?
Tu seras tout comme eux.

LUBIN.

Je les ai vû dix fois:
Peste! nous serons donc traités comme des Rois:
Les cailles, les perdrix, là-dedans digérées.
Faudra-t'il faire aussi toutes leurs simagrées ?

LA MONTAGNE.

Il les contrefera, c'est un vrai singe.

LUBIN.

Oui, moi,
Je les contreferai comme eux-mêmes, ma foi:
J'y servois d'Officier, je demeurois tout proche.

JOLICOEUR.

Quoi, de Maître d'Hôtel?

LUBIN.

Non, j'y tournois la broche.

LA MONTAGNE.

Le temps nous presse, allons.

LUBIN.

Les habits sont-ils prêts ?
Il me faut le plus beau,

JOLICOEUR.

Va, tous ſont faits exprès.

LUBIN.

Je veux que tout Paris nous rende des viſites ;
Car nous allons paſſer pour de vrais Moſcovites :
Etant vêtus comme eux, nous ſerons tous égaux ;
Hors qu'ils ſeront les vrais, & nous ferons les faux.
Que l'on mette un baluſtre autour de notre table,
Lorſque nous mangerons ; car je me donne au Diable,
Nous ſerions accablés dès le premier repas.

LA MONTAGNE.

On en fera mettre un.

LUBIN.

Peſte ! n'y manquez pas.

JOLICOEUR.

Allons donc ; car il faut pour les bien contrefaire
Inſtruire tous nos gens des choſes qu'il faut faire.

LUBIN.

Je leur montrerai tout.

LA MONTAGNE.

Cela n'ira pas mal.

LUBIN.

Au moins, Meſſieurs, jamais je ne fus à Cazal.

JOLICOEUR.

Non, va querir tes gens : le rendez-vous ſe donne
Aux Maillets ; les ſçais-tu ?

LUBIN.

Moi, bon, mieux que perſonne.

SCENE VIII.

GORGIBUS, SUSON.

SUSON.

Vous devriez, mon pere, attendre encor un peu.

GORGIBUS.

Non, je n'attendrai plus : pour mieux couvrir mon jeu,
Je me ſuis adouci devant eux ; c'eſt un leure :
Lubine amenera les Sergens tout à l'heure

SUSON.

Quoi donc, vous les allez faire mettre en priſon ?

GORGIBUS.

Oui.

SUSON.

Si les Etrangers arrivoient, que ſçait-on ?
Vous vous ſeriez fourré dans une étrange affaire.
Peut-être ſont-ils près d'ici.

GORGIBUS.

Mais comment faire
Si ce ſont des coquins ?

SUSON.

Renvoyez vos Sergens,

Mon pere ; je les crois de fort honnêtes gens.

GORGIBUS.

Les as-tu vûs, dis-moi, pour parler de la ſorte ?

SUSON.

Je les ai regardés par le trou de la porte.

GORGIBUS.

Vous les avez donc vûs malgré tout mon pouvoir.

SUSON.

Par un ſi petit trou, qu'eſt-ce que l'on peut voir ?

SCENE IX.

LUBINE, GORGIBUS, SUSON.

LUBINE.

ET vîte le couvert, du foin & de l'avoine ;
Les Moſcovites ſont au quartier S. Antoine.
On dit qu'ils ſont montés ſur des petits Bidets :
Pour les voir on s'étouffe à la porte Baudets :
Tout le monde déja s'aſſomme en notre rue,
Et dedans leur chemin, par ma foi, l'on s'y tue.
Vous voilà dans le gain & dedans le bonheur.
Ah ! tout le monde dit que c'eſt un grand Seigneur.

SCENE X.

LA MONTAGNE, GORGIBUS, SUSON, LUBINE, JOLICOEUR.

LA MONTAGNE.

LEs voici, ſçavez-vous les choſes qu'il faut faire,
Pour les ſaluer tous & les bien recevoir ?

GORGIBUS.

Non, je ne les ſçai pas.

LA MONTAGNE.

Mais il les faut ſçavoir.
D'abord le grand Seigneur me ſaluera moi-même :
Voyez comme je fais, vous ferez tout de même :
Votre fille ſera ſur tout avecque vous ;
Car après mon ſalut il vous ſaluera tous :
D'abord qu'ils ont dîné, qu'ils ont fait bonne chere,
Tout ce qu'ils veulent faire, il leur faut laiſſer faire.

GORGIBUS

Mais, ſi ces choſes-là vont à mon deshonneur ?

LA

LA MONTAGNE.

Ah ! non ce n'eſt pas là le but du grand Seigneur,
C'eſt après le repas l'exercice ordinaire :
Tout ſera dans l'honneur : ce que vous devez faire,
Eſt de vous ſeoir d'abord ſur un ſiége un peu haut
Pour les voir ou combattre, ou monter a l'aſſaut ;
Ou, comme ils ſont d'humeur martiale & civile,
Ils repréſenteront le ſac de quelque ville ;
Puis chacun va dormir dans ſon appartement.

GORGIBUS.

Voilà bien des façons.

LA MONTAGNE.

Cela dure un moment.

GORGIBUS.

Toutes ces façons-là ne ſe font point en France.

LA MONTAGNE.

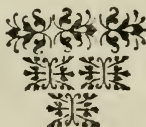
Mais préparez-vous tous, je l'entends qui s'avance.

GORGIBUS.

Cà, çà, préparons-nous, il nous faut tous ranger.

LA MONTAGNE.

Que l'on faſſe ſervir ; car il voudra manger.



SCENE XI.

LUBIN, GORGIBUS, LA MONTAGNE, JOLICOEUR, SUSON, FANCHON, M. AMINTHE.

LA MONTAGNE.

Vous êtes dispensé de lui faire harangue.

LUBIN, *ici il baragouine.*

GORGIBUS.
Mais que demande-t-il? je n'entends pas sa langue.
LA MONTAGNE.
Il demande les lieux.
GORGIBUS.
Est-ce là ce qu'il dit?
Le bassin, le bourlet, tout est près de son lit.
LA MONTAGNE.
Il demande les lieux où l'on le prétend mettre.

GORGIBUS.

Ah ! je vais l'y mener , s'il me le veut permettre.

LUBIN , *ici il baragouine.*

GORGIBUS.

Mais s'il vouloit dîner auparavant.

LUBIN.

Hyo , Hyo.

GORGIBUS.

Est-ce qu'il veut manger ?

LUBIN:

Hyo , hyo , hyo.

LA MONTAGNE.

Voilà en peu de mots tout ce qu'il vous demande.

GORGIBUS.

J'ai de fort bons perdreaux , aime-t'il cette viande ?

LUBIN. *il jargonne.*

Yo , yo , yo.

GORGIBUS.

Dit-il pas qu'il les hait , & qu'ils ne valent rien ?

LUBIN.

La peste ! non , je dis que je les aime bien. Yo , yo.

JOLICOEUR.

Hé , traître , que fais-tu ?

GORGIBUS.

J'entends bien ce langage.

LUBIN.

Faites-lui donc sçavoir que j'aime tout : j'enrage.

JOLICOEUR.

Ne parle plus François, ne dis qu'yo, yo, yo.

GORGIBUS.

D'un grand cochon de lait, & d'un gros alloyau,
En mangeroit-il bien ?

LUBIN.

Yo, yo, yo.

GORGIBUS.

Il ne boit que de l'eau ? rien n'eſt plus pitoyable.

LUBIN.

Je parlerai François, ou je me donne au diable.

LA MONTAGNE.

L'eau pour le grand Seigneur eſt pire qu'un poiſon.

LUBIN.

Je bois mon vin tout pur au moins, yo, yo.

GORGIBUS.

Il a raiſon ;
Le vin pur en effet eſt un jus bien aimable ;
Il en boira de bon, le mien eſt admirable.

LUBIN *en jargonnant.*

Yo, yo, yo.

GORGIBUS. *Là l'on apporte la table toute ſervie.*
Quand il veut Francizer, on l'entend aſſez bien ;
Mais quand il Moſcovize, on n'y comprend plus rien.
Voilà le dîné prêt, il peut ſe mettre à table ;
Des ſiéges.

LUBIN *fait un long jargon en coupant les viandes, & les presentant aux autres.*

JOLICOEUR.

Cracq.

LA MONTAGNE.

Criq.

LUBIN *en avalant il baragouine.*

Crocq.

JOLICOEUR.

Le cochon est, dit-il, admirable.

LUBIN *baragouine long-temps le verre à la main.*

LA MONTAGNE *aux Dames.*

Il boit à vos santés.

M. AMINTHE.

Que ce langage est sot !
Quoi parler si long-temps pour ne dire qu'un mot !

LA MONTAGNE.

Il vient de boire à vous, il faut faire de même ;
N'hesitez pas, Madame.

M. AMINTHE.

Ah la rigueur extrême!

JOLICOEUR.

C'est la marque & le sceau de son affection.

M. AMINTHE.

Parce qu'il m'aime il faut souffrir la question !
Vous croyez que je boive un verre d'eau de vie ?

LA MONTAGNE.

C'est l'ordre du Païs.

M. AMINTHE.

Hé'! suis-je en Moscovie ?

SUSON.

Allez le supplier de vous en dispenser.

LUBIN *jargonne.*

LA MONTAGNE.

Il vous fait signe au moins de ne pas avancer,
Madame. Il dit qu'il est à sa femme fidele,
Et qu'il ne veut avoir de l'amour que pour elle.

M. AMINTHE.

Comment ?

JOLICOEUR.

Il ne faut point vous en mettre en courroux;
Il en a refusé d'aussi belles que vous.

SCENE XIII.

LUBINE, LUBIN, GORGIBUS JOLICOEUR, LA MONTAGNE, LA RAME'E, SANS-SOUCI, SUSON, M. AMINTHE.

LUBINE, *à l'Interprete aux pieds de Lubin*

Monsieur ..... Expliquez moi ce qu'il faut que je die.

LUBIN.

Ma carogne de femme est de la Comédie ?

LUBINE.

Mon bon Seigneur, je viens ici pour vous prier ;
D'obtenir le pouvoir de me démarier
D'avec un ſac à vin, un gueux, un lâche, un traî-
tre,
Bref d'avec un mari qui ne le ſçauroit être :
C'eſt le plus impuiſſant de tous les impuiſſans.
Paſſerois-je ſans fruit le plus beau de mes ans ?

LUBIN *bas.*

Ah, la carogne ! à qui s'adreſſe ſa harangue ?
Dès ce ſoir, je lui veux faire couper la langue.

LUBINE.

C'eſt un ſot, Monſeigneur, que chacun montre
au doigt.
Il le ſçait ; mais il l'eſt encor plus qu'il ne croit.
Ce Monſeigneur a l'air de mon coquin d'yvrogne.

LUBIN *ſortant de table, & courant après Lu-
bine qui s'enfuit.*

Tu ne dis que trop vrai, c'eſt moi-même, ca-
rogne.

LA MONTAGNE *à Gorgibus.*

C'eſt pour faire exercice, il ne faut craindre rien ;
Sonnez bien tantarare, allez tout ira bien.

GORGIBUS *monte ſur un ſiége un cor à la main, & tandis qu'il corne, les filoux ſortent de chez lui, & enlevent Suſon, & force paquets.*

Tantarare, tanrarare, tantarare, tantarare.
Sçait-il bien le chemin ? je crains qu'il ne s'égare.
Tantarare, tarare, tarare, Tantarare.

SCENE XIV.

LUBINE, GORGIBUS.

TAntarare, ha vraiment ! le Marquis de Jonquille
S'en va bien autrement tararer votre fille :
Il l'a fait enlever, car je le viens de voir :
Tous ces faux Etrangers l'ont mise en son pouvoir.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, SA FILLE, LUBINE, LE BARON DE JONQUILLE.

GORGIBUS.

HA ! Monsieur le Baron, que venez-vous de faire ?

SUSON.

Ne vous emportez pas, il n'a rien fait, mon pere.
Helas ! c'est un mouton.

LE BARON DE JONQUILLE.

Moderez ce courroux,
Et consentez enfin que je sois son époux ;
Car de force ou de gré, Monsieur, je le veux être.
J'adore votre fille, & vous l'ai fait connoître ;
Elle m'aimoit assez, puisque dans ce moment
Je l'ai fait consentir à son enlevement :
Je vous l'ai demandée, & votre résistance
M'a fait user ici de cette violence.

GORGIBU.

J'y consens, mais mon bien, faut-il qu'il soit perdu ?

LUBINE.

Ha ! si le grand Seigneur pouvoit être pendu!
Madame la Baronne, helas ! faites ensorte
Qu'il soit banni du moins ; s'il revient je suis morte ;
Si vous ne l'appaisez, hélas ! il me tuera.

SUSON.

Viens, viens avecque nous, il te pardonnera.

LUBINE.

C'est tout au moins, Messieurs, qu'aucun de vous n'en doute :
Quand une fin languit, personne ne l'écoute.

FIN.

LE POETE BASQUE, COMEDIE.

ACTEURS.

Mr. DE HAUTEROCHE, Comedien.
Mlle. POISSON, Comédienne.
LE BARON DE CALAZIOUS.
LE POETE BASQUE.
GODENESCHE, Aprentif Poëte.
BIDACHE, Valet du Poëte.
Mr. DE FLORIDOR, Comédien.
Mlle. DE BEAUCHASTEAU, Comed.
Mlle. DE BRECOURT, Comédienne.
Mr. SAINT-GEORGES, Comédien.



LE POETE BASQUE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MONS. DE HAUTEROCHE, MADEM. POISSON.

M. DE HAUTEROCHE.



Ujourd'hui ma Commere est la premiere ici!
Vous êtes diligente.

Mlle. POISSON.

Hé, vous l'êtes aussi.

M. DE HAUTEROCHE.

Il eſt vrai, mais de vous, j'en ſuis ſurpris, je meure.

Mlle. POISSON.

Je commence, & je veux m'habiller de bonne heure:
On ſort d'ici fort tard, le monde s'en plaint fort.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé, le monde a raiſon; n'avons-nous pas grand tort?

Mlle. POISSON.

Mais à propos, on veut faire piece à la porte
A ce Poëte fou.

M. DE HAUTEROCHE.

La piece n'eſt pas forte
Il faut ſe divertir de ces ſortes de gens,
Sans leur faire du mal.

Mlle. POISSON.

Rien n'eſt bon, à mon ſens;
Comme leur ſérieux dans leur extravagance.
Quelle eſt donc ſa folie?

M. DE HAUTEROCHE.

Il eſt plein d'ignorance;
Cependant il ſe croit un Poëte fameux,
Et dit qu'il a de quoi nous rendre tous heurenx:
Mais jugez s'il doit être & groſſier & fantaſque,
Puiſque ce grand Auteur eſt un Poëte Baſque.

Mlle. POISSON.

C'eſt le Poëte Baſque! Ah! l'on m'en a parlé;
Il nous divertira, c'eſt un écervelé,
Qui dit qu'il veut paroître, & qu'enfin il ſe laſſe

De voir que nos Auteurs président en Parnasse,
Et que les meilleurs sont des ignorans heureux
Qui ne méritent pas, dit-il, qu'on parle d'eux:
Ses conversations enfin sont sans égales:
On dit pourtant qu'il a quelques bons intervalles.

M. DE HAUTEROCHE.

Il se sert d'un Valet qui moyennant cent francs,
Est Apprentif Poëte obligé pour six ans,
Et veut, dit-il, après qu'il soit, s'il n'est yvrogne;
Maître juré Poëte à l'Hôtel de Bourgogne.

Mlle. POISSON.

Le fou!

M. DE HAUTEROCHE.

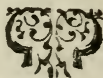
Hors vous & moi, personne ne l'a vû;
De la troupe s'entend; mais aujourd'hui j'ai sçû,
Qu'il viendroit nous prier avant la Comédie,
De prendre heure pour voir sa piece ou sa folie,
Et j'ai dit au Portier de le bien recevoir.

Mlle. POISSON.

Ah! pour nous divertir il le faut encor voir;
Car un Poëte Basque est un Animal rare.

M. DE HAUTEROCHE.

Son stile en vers doit être un stile assez bizarre.



SCENE II.

LE BARON *de Calazious*,
Mlle POISSON.
M. DE HAUTEROCHE,

LE BARON *Gascon.*

Comment ! on ne voit pas encore une ame ci !

M. DE HAUTEROCHE.

Il a peur d'y manquer : Quel eſt donc celui-ci ?

Mlle POISSON.

C'eſt un Provincial qui vient garder ſa place.

LE BARON.

Hé, que veut dire donc ? Tout eſt froid comme glace,
A deux heures & plus ! D'où vient ce peu d'ardeur ?

M. DE HAUTEROCHE.

Mais nous ne commençons qu'à quatre heures, Monſieur.

LE BARON.

Mais vous ne faites donc mouler que des ſottiſes :
J'ai lû dans vos placards à deux heures préciſes ;
Mais vous autres mentez en Arracheurs de dents.
Je quitte pour vous voir les divertiſſemens

Des

Des femmes & du vin, du jeu, de la fleurette,
Et je me trouve ici comme un Anachorette,
Seul dedans ce Desert. Ce tour est fort gaillard.
Pourquoi ne faire pas ce que dit le Placard?

Mlle POISSON.

Dès long-temps ce Placard chante la même chose;
Mais comme on n'en vient pas plutôt...

LE BARON.

En suis-je cause?

Mlle POISSON.

Non.

M. DE HAUTEROCHE.

Nous commencerions dès deux heures, pour nous,
Si le monde venoit.

LE BARON.

Et combien êtes-vous,
Vous autres?

M. DE HAUTEROCHE.

Nous....

LE BARON.

J'ai vû votre Troupe admirable:
Du temps de Turlupin: l'Acteur incomparable!
L'avez-vous vû?

M. DE HAUTEROCHE.

Pas un....

LE BARON.

J'ai vû cent & cent fois
Jouer la Violette, & le petit François.
Vous avez Dalidor ici qui fait merveille,

Et la Zeuillets encor que l'on tient ſans pareille ;
Quoiqu'elle n'aye pas une grande beauté :
On dit que l'Auditeur en eſt comme enchanté.
Si vous autres veniez à Vordeaux , Diou me damne ,
Pour les Comédiens , c'eſt où tombe la manne :
J'ai vû la Troupe, moi , d'un faux Orviétan
Adorée à Vordeaux , y demeurer un an.
Chacun s'eſt ruiné pour voir ces farivoles.
Je m'en ſuis fait à moi pour plus de dix piſtoles.
Venez , les Vordelois y baiſeront vos pas.

Mlle. POISSON.

Puiſqu'ils ſont ruinés , Monſieur nous n'irons pas.

LE BARON.

Votre Troupe a le bruit d'avoir nombre de velles ;
Je les cours , Diou me damne , & je brûle pour elles.
Quand elles ſont d'humeur d'accepter le Cadeau.
Cadedis .... A propos , voyons la VeauChâteau :
Pour une femme , elle a de l'eſprit comme un diavle.
C'eſt ma meilleure amie.

Mlle. POISSON.

Elle eſt fort agréable.

LE BARON.

Où la pourrai-je voir ?

Mlle. POISSON.

Dans ſa loge , à deux pas,
Heurtez là.

LE BARON.

Mon eſprit va faire un grand repas.

M. DE HAUTEROCHE.

Il n'eſt pas mal aiſé de lui faire grand chere.
Hé bien, qu'en dites vous ?

Mlle. POISSON.

Le grand fat, mon Compere !
Et que d'extravagans nous verrons aujourd'hui !

M. DE HAUTEROCHE.

Le Poëte, je crois, le ſera moins que lui
Avecque ſon placard, pour nommer une affiche.

Mlle POISSON.

L'eſprit d'un Campagnard eſt une terre en friche.

SCENE III.

LE BARON, Mlle POISSON, M. DE HAUTEROCHE.

M. DE HAUTEROCHE.

VOtre entretien eſt court, Monſieur ?

LE BARON.

Je le crois vien,
L'entretien d'une porte eſt un ſot entretien.

Mlle POISSON.

Comment ? la Beauchâteau ne seroit pas venue ?

LE BARON.

Elle n'est pas peut-être en état d'être bûe.

Mlle POISSON.

Mais il est tard pourtant, envoyons-la querir.

M. DE HAUTEROCHE.

Elle est dedans sa loge, & ne veut pas ouvrir.
Puisqu'elle vous connoît, en heurtant il faut dire
Votre nom.

LE BARON.

J'en ai cent des noms, tu me fais rire.
Il faut passer le temps ici comme on pourra.

Mlle POISSON.

Un Poëte qui vient vous y divertira :
C'est un fou qui se croit un homme d'importance,
Divertissez-vous en attendant qu'on commence.

LE BARON.

Quand viendra-t'il ?

M. DE HAUTEROCHE.

Il vient, & je le vois là-bas.

Mlle POISSON.

C'est lui-même.

M. DE HAUTEROCHE.

Entrons donc qu'il ne nous voye pas.

SCENE IV.

LE POETE, BIDACHE, GODENESCHE, LE BARON.

LE POETE.

Bidache, ago qui belean.

BIDACHE.

Non beſt i tu conaïs.

LE POETE.

Ckoco Batean carſadi.

BIDACHE.

Ab arrata beſa la nouté, eta eſtaqui equité couä.

GODENESCHE.

Broutala, da bortal caina.

LE POETE.

Erran dereau cerbaiz gavea.

GODENESCHE.

Eleina emendaraut biga edo hirour on ſoufflet. Eta ſon bait oſtico.

LE BARON.

Comment ! ils parlent Vaſque : Ah le plaiſant Auteur !

S'ils ne parlent François, je suis leur serbiteur.

LE POETE.

Il vouloit m'insulter.

LE BARON.

Ah ! j'entends.

LE POETE.

Et sans cause?

GODENESCHE.

C'est un brutal Portier.

LE POETE.

T'a t'il dit quelque chose ?

GODENESCHE.

Non, mais il m'a donné deux ou trois bons souf-flets,
Et quelques coups de pieds. Il a des pistolets
Dessous son justaucorps : Je crains bien la sortie.
A tantôt, a-t'il dit, je remets la partie.
J'ai pour nantissement ces coups par devers moi.

LE POETE.

Bidache, qu'a-t'il eu ?

GODENESCHE.

Deux nazardes, je croi.
Je suis le mieux traité.

LE POETE.

C'est un malheur, qu'y faire ?
Puis, deux ou trois soufflets, c'est une belle affaire.

GODENESCHE.

Je ne suis malheureux que faute de vertu.
Que ne suis-je Poëte ?

LE POETE.

Et bien que ne l'es-tu ?

GODENESCHE.

Je commence déja fort à me ſatisfaire :
J'aurois hier bien voulu que vous m'euſſiez vû faire.

LE POETE.

Et que faiſois-tu donc, Godeneſche, entre-nous ?

GODENESCHE.

J'eſpere être bien-tôt auſſi ſçavant qne vous.

LE POETE.

Tu ne m'atteindras pas ſi-tôt, quoi que tu faſſes,

GODENESCHE.

Je mords déja mes doigts, & je fais vos grimaces ;
Je griffonne debout, aſſis ; marche à grands pas.

LE POETE.

Mais avec tout cela fais-tu des vers ?

GODENESCHE.

Non pas.
J'apprends auparavant les grimaces, le geſte :
Quand je les ſçaurai bien, je me mocque du reſte,

LE POETE.

Tu fais des vers : pourquoi me déguiſer cela ?

GODENESCHE.

Il eſt vrai, j'en ai fait.

LE POETE.

Où ſont-ils ?

GODENESCHE.

Les voilà;

C'eſt deſſous la Boutique où logeoient ces Lingeres,
Près de nous, qui les ſoirs s'habilloient en Bergeres.
Je faiſois leur ſatyre à Carême-prenant,
Où ce Vinaigrier demeure maintenant.

LE POETE.

Ah! j'entends: dis les vers. Eſt-ce une Ode? une Stance?
Un Madrigal?

GODENESCHE.

Ho non, c'eſt un Sonnet, je penſe:
Boutique .... Vous allez vous gauberger de moi.

LE POETE.

Point.

GODENESCHE.

Vous riez déja; Je n'oſerois, ma foi.

LE POETE.

Fais-en donc de meilleurs, & puis me les viens lire.

GODENESCHE.

Ils ſont pourtant fort bons; je m'en vais vous les dire.

Boutique où j'ai paſſé mon temps,
Avec deux filles ſi gaillardes,
Sans le vinaigre & la moutarde,
Vous ne me verriez de long-temps.

Ou bien, ôtant le Vinaigre, ſi je diſois,

Boutique

Boutique où j'ai passé mon temps,
Avec deux filles si gaillardes,
Ah ! si je n'aimois la moutarde,
Vous ne me verriez de long-temps.

Le Ah, je le crois meilleur.

Ah ! si je n'aimois la moutarde,
Vous ne me verriez de long-temps.

Qu'en dites-vous, Monsieur, ? J'en avois fait la prose.

LE POETE.

C'est un Salmigondi qui ne vaut pas grand chose.

GODENESCHE.

Foin de moi ! je l'ai fait aussi sans grimacer.
Qu'y faut-il ?

LE POETE.

Il ne faut que le recommencer ;
Et ne pas oublier ni l'oignon, ni le beurre.

GODENESCHE.

Comment l'oignon ?

LE POETE.

La sausse en sera bien meilleure.

GODENESCHE.

Qu'appellez-vous la sausse ? hé, votre esprit se perd.

LE POETE.

Ne prétends-tu pas faire une Sausse-Robert ?
Tu mets de la moutarde, & tu mets du vinaigre ;

Sans beurre & ſans oignon, rien ne feroit plus aigre.

GODENESCHE.

Quoi! vous prenez cela pour une ſauſſe?

LE POETE.

Oui.

GODENESCHE.

Ah! par ma foi, voilà le meilleur d'aujourd'hui:
Ce ne ſont pas des vers?

LE POETE.

Ce n'eſt ni vers, ni proſe.
On ne ſçait ce que c'eſt: Bref, ce n'eſt pas grand choſe.

GODENESCHE.

Ces Lingeres pourtant en ont fait fort grand cas.
Mais à propos, je ſonge au brutal de là-bas.

LE POETE.

Ne t'inquiete point, avant que le jour paſſe
Je veux que ce Portier vienne implorer ta grace:
Le Faquin prétendoit de nous un Louïs d'or.
J'ai demandé là-bas Monſieur de Floridor,
Le premier Amoureux, il va venir peut-être;
Je veux l'entretenir, & me faire connoître.

GODENESCHE.

Moi, comme de me battre, on me vient d'avertir,
Une autre porte eſt là par où je puis ſortir.

LE POETE.

J'y vais. Je parlerai pour nous deux.

GODENESCHE.

Hé, qu'importe?

LE POETE.

Il ſuffit que j'y ſuis pour te ſervir d'eſcorte.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que je t'amene ici ;
Bidache eſt habillé, va t'habiller auſſi.

SCENE V.

SAINT-GEORGES, LE POETE, LE BARON.

SAINT-GEORGES.

MOnſieur de Floridor va venir tout à l'heure,
Si vous le voulez voir, demeurez.

LE POETE.

Je demeure.

SAINT-GEORGES.

Je crois qu'en vous nommant vous ſerez bien venu
Dans ſa loge, Monſieur.

LE POETE.

Je n'en ſuis pas connu.

SAINT-GEORGES.

Hé, vous n'attendrez pas, le voici qui s'avance.

SCENE VI.

M. DE FLORIDOR, LE POETE, LE BARON.

LE POETE.

J'Ose vous faire ici, Monsieur, la révérence.
Comment vous portez-vous ?

LE BARON.

Cet abord est bouffon.

LE POETE.

Je suis Poete, Monsieur, si vous le trouvez bon.

M. DE FLORIDOR.

Ah ! soyez-le, Monsieur, pour toute votre vie ;
Je le trouve fort bon.

LE POETE.

Je vous en remercie.
Monsieur de Floridor est toujours obligeant.
J'avois étudié pour me rendre sçavant ;
Et je le suis aussi dedans l'Astrologie ;
Mais je suis plus congru dans la Théologie.
Feu ma Tante vouloit me faire Financier ;
Mais mon dessein étoit d'être Bénéficier,
Et je fus Bachelier, je veux bien qu'on le sçache,

Dans l'Univerſité de la Ville d'Yrache ;
Après un grand procès que mon Oncle gagna.
Ma patrie eſt auſſi la Ville d'Ordogna ;
Car je ſuis Biſcayen, & doué d'un génie
Pour vous ſervir, Monſieur, & votre Compagnie.
Je veux pour votre Troupe, étant Poete né,
Employer le talent que le Ciel m'a donné.
Le Bachelier André Dominique Jouanchaye,
C'eſt mon nom fort connu dans toute la Biſcaye.
Enfin étant en France, & voyant les François
Applaudir, adorer les Vers que je faiſois,
Et jurer que ma veine étoit des plus hardies,
J'ai crû que je devois faire des Comédies.
Comme c'eſt un métier où l'on gagne beaucoup,
Qu'un Auteur s'enrichit, j'ai voulu tout d'un coup
Acquérir de la gloire & du bien au Théâtre ;
Car plus vous y gagnez, plus on nous idolâtre.
Comme au partage auſſi nous ſommes Compagnons,
Plus on vous idolâtre, & plus nous y gagnons.
Je veux, pour vous montrer des choſes aſſez belles,
Vous mettre en main d'abord treize pieces nouvelles,
Qui dans Paris, je crois, feront un grand fracas,
Si d'elles, & de moi, votre Troupe fait cas.

M. DE FLORIDOR.

Elle en fera, ſans doute, & ſa honte eſt extrême ;
De ne vous avoir pas connu que par vous-même ;

Car elle n'avoit point, à sa confusion,
Encor oüi parler de votre illustre nom.

LE POETE.

Supposé que pour moi ce malheur-là puisse être,
Mes ouvrages dans peu vous le feront connoître.
Vous verrez, vous verrez, quand on m'annoncera;
Comme dans le Parterre on se réjouïra.
Vous en serez surpris : je suis sûr que mes œuvres
Feront bien aux Auteurs avaler des couleuvres :
Je serois bien fâché de les desobliger ;
Mais je veux m'appliquer à les faire enrager,
Par mes pieces s'entend : les Poetes sont rares ;
Plus ils ont de mérite, & plus ils sont avares :
J'abhorre l'intérêt ; mais comme étant fameux,
Je pense qu'on me doit discerner d'avec eux,
Touchant le payement. J'écris d'une maniere
Surprenante.

M. DE FLORIDOR.

Ah, je crois qu'elle est fort singuliere.

LE POETE.

Ces Poëtes gagés, mais gagés par faveur,
Ce qu'ils mettent au jour fait-il pas mal au cœur ?
Dites-moi ce qu'ils font pour mériter ces gages.
Je veux par mon mérite attirer les suffrages,
Forcer les plus sçavans à me vouloir du bien,
A m'encenser par-tout sans qu'on leur dise rien ;
Que leurs brillans esprits, leurs yeux, & leurs oreilles
Soient les justes témoins de mes pénibles veilles,
Afin que la Justice, & non pas la faveur,

Soutienne avec éclat ce que j'aurai d'honneur.
J'ai vû tout ce qu'ont fait ces Auteurs admirables ;
C'eſt un Cahos pour nous de choſes déplorables :
Rodogune , Cinna , l'Aſtrate , Ageſilas ,
Stilicon , Laodice , & l'Andromaque , hélas !
Toutes ces pieces-là mériteroient, je jure ,
Et berne , & double berne en une couverture.
Comment a-t.on gagné de l'argent à cela ?
Le monde eſt une bête , on le voit bien par-là.

M. DE FLORIDOR.

Ces pieces-là , pourtant . . . .

LE POETE.

C'eſt une raillerie ;
Et le Théâtre veut de la galanterie :
Avec leurs vers enflés je ſuis leur ſerviteur :
J'aime qu'on s'humaniſe , & je veux qu'un Auteur
Suive les mœurs du ſiecle , & prenne un air d'écrire
Qui diſe galamment tout ce qu'il voudra dire ;
Qu'on ne diſcerne point le Théâtre & la Cour ,
Soit pour parler d'affaire , ou pour parler d'amour ;
Et ſur la Scene enfin qu'on cajole une Belle ,
Comme le plus galant fait dans une ruelle.
Fi d'un Auteur obſcur qui de ſon cerveau creux
Arrache une penſée , & la tire aux cheveux.

SCENE VII.

Mlle DE BEAUCHASTEAU; M. DE FLORIDOR, LE POETE, LE BARON.

LE BARON.

MA chere Beauchâteau.

Mlle. DE BEAUCHASTEAU.

Quelle ardeur vous transporte?

LE BARON.

J'ai pensé, Diou me damne, enfoncer votre porte;
Ma chere, hé vien?

Mlle DE BEAUCHASTEAU.

Ma foi je ne vous remets pas.

LE BARON.

Vous me méconnoissez!

LE POETE

De grace, parlez bas.
Entre-nous, n'est-il pas bien honteux pour la France,
Qu'elle ne puisse avoir quelque Auteur d'importance,
Qui fournisse au Théâtre, en diversifiant,

Tantôt du ſérieux, & tantôt du plaiſant ?
Que l'Heroïque charme, & le Comique égaye ?
Meſſieurs, faites venir des Auteurs de Biſcaye ;
Ils inventent, & font une Piece en huit jours.

M. DE FLORIDOR.

Je croyois qu'on n'en fît venir que des Tambours ?
J'ai toujours oui dire un Tambour de Biſcaye,
Et jamais un Poëte.

LE POETE.

Ah ! votre eſprit s'égaye.
Qu'un bon Poëte Baſque ait une piece au jour,
Elle fait mille fois plus de bruit qu'un Tambour.
Ne vous en mocquez pas, ils ont le vent en pouppe.
Preſentez-moi ; de grace, à votre illuſtre Troupe ;
Et lui dites mon nom, Monſieur, & qui je ſuis.

M. DE FLORIDOR.

Volontiers.



SCENE VIII.

Mlle DE BEAUCHASTEAU, Mlle. POISSON, M. DE FLORIDOR, M. DE HAUTEROCHE, SAINT-GEORGES, LE BARON, LE POETE.

M. DE FLORIDOR.

Connoiſſez Meſſieurs le . . . . Je ne puis . . . .

LE POETE *bas*.

Le Bachelier André Dominique Jouanchaye.

M. DE FLORIDOR.

Le Bachelier André Dominique Jouanchaye ;
Fameux Poëte Baſque, & natif de Biſcaye,
Et qui pour le Théâtre eſt un Auteur divin.
Il vous mettra . . . . . Combien ?

LE POETE *bas*.

Treize pieces en main.

M. DE FLORIDOR.

Treize pieces en main.

LE POETE.

Oui, qui malgré l'envie ;
Vous donneront du bien pour toute votre vie.

M. DE HAUTEROCHE.

Nous ſerions bien-heureux.

LE POETE.

N'en doutez nullement ;
Treize pieces de moi, c'eſt de l'argent comptant,
Et de plus une ſomme aſſez conſidérable.

TOUS LES COMEDIENS.

Treize picees

M. DE FLORIDOR.

Vraiment, Monſieur eſt admirable !

LE POETE.

Quand par elles, Meſſieurs, nous nous enrichirons,
Tour à tour, vous & moi nous nous louangerons ;
Moi de voir mes enfans avec éclat paroître ;
Et vous, vous me louerez de les avoir fait naître ;
Quoiqu'à dire le vrai, tous les Auteurs fameux
N'ont pas beſoin de vous, vous avez beſoin d'eux.

M. DE HAUTEROCHE.

Et qui fait, s'il vous plaît, éclater leurs ouvrages
Que ceux qui donnent l'ame à ces grands perſonnages ?
Que ne doivent-ils point aux excellens Acteurs
Que l'on peut bien nommer d'aimables Enchanteurs ?
Puiſqu'ils charment l'eſprit, enchantent les oreilles ;
Que dans leur bouche un rien paſſe pour des merveilles ;
Qu'un Galimathias dit par ces grands Acteurs
Tire le brouhaha de tous les ſpectateurs.
Mais ſi-tôt que l'on voit cette piece imprimée ;
On rougit mille fois de l'avoir eſtimée.
Les endroits qu'au Theâtre on avoit admirés,

Si-tôt qu'on les peut lire, ils ſont comme enterrés ;
L'Auteur les méconnoît, & lui-même confeſſe
Qu'il voit tous ſes enfans étouffés ſous la preſſe.
Pourquoi les élever, & nous abaiſſer tous ?
Nous avons beſoin d'eux, ils ont beſoin de nous.

LE POETE.

Mais tous ſont glorieux ; le moindre, on l'idolâtre.

M. DE HAUTEROCHE.

Mais leur gloire, Monſieur, ne vient que du Théâtre :
Sans ce grand fief, qui fait leur plus beau revenu,
Le nom du plus fameux ne ſeroit pas connu ;
Et leurs pieces enfin, qu'ils croyent ſans égales,
Iroient en manuſcrit aux Beurrieres des Halles.
Ainſi je mets en fait que tous ces grands Auteurs
Doivent & leur fortune, & leur gloire aux Acteurs.
Et ſi l'on n'avoit fait que des pieces en proſe,
Toute leur gloire enfin ne ſeroit pas grand choſe.

LE POETE.

Briſons là, vous peut-on lire une piece ou deux ?

M. DE FLORIDOR.

Non pas pour le préſent.

LE POETE.

Les titres ſont heureux ;
Voyez-les.

TOUS LES COMEDIENS.

Voyons-les.

LE POETE.

Je vais vous ſatisfaire :

Ils sont bons, car j'ai pris grande peine à les
faire :
Douze cens mille Vers que j'ai fait pour cela
M'ont beaucoup moins coûté que tous ces titres-là :
Moi-même en les lisant je m'étouffe de rire.

SCENE IX.

Mlle DE BRECOURT, M. DE FLORIDOR, M. DE HAUTEROCHE, Mlle. DE BEAUCHASTEAU, Mlle POISSON, LE POETE, LE BARON, SAINT-GEORGES.

Mlle DE BRECOURT.

HE', commencez, Messieurs. Que voulez-vous
donc dire ?
Tous les Passe-volans veulent s'en retourner,
Et c'est se mocquer d'eux, cinq heures vont sonner.

M. DE FLORIDOR.

Nous allons commencer.

LE POETE.

Souffrez que je m'explique ;

N'allez-vous pas jouer une piece comique,
De ces petits Auteurs ?

M. DE FLORIDOR.

Oui ſur la fin, pourquoi ?

LE POETE.

Ne vaut-il pas mieux voir quelque choſe de moi ?
Vos Auditeurs & vous, ſerez-vous pas plus aiſes
De voir ce que j'ai fait, que de voir des fadaiſes.

M. DE FLORIDOR.

Oui-dà.

Mlle DE BEAUCHASTEAU.

Comment ce fou nous eſt-il donc venu ?

LE POETE.

Par mes pieces j'eſpere être bientôt connu.

M. DE FLORIDOR.

Les jouant toutes treize on pourra vous connoître.

LE POETE.

Par ces titres jugez ce qu'elles doivent être,
LA CREATION DU MONDE. Hem, ce titre eſt il beau ?
Qu'en dites-vous, Meſſieurs ?

LE BARON.

Il n'eſt pas fort nouveau;
Mais le ſujet eſt grand.

LE POETE.

Très-grand, car je le fonde,
Plus de cent ans avant la création du monde ?

LE BARON.

Si rien eſt plus plaiſant je veux être roué.

LE POETE.

L'autre piece qui ſuit, c'eſt L'ARCHE DE NOE'.

M. DE HAUTEROCHE.

Comment réglerez-vous cette piece au Théâtre.
J'y vois fort peu d'Acteurs.

LE POETE.

Je veux qu'on m'idolâtre,
Et que chaque Auditeur ſoit là comme enchanté
Et de l'invention & de la nouveauté ;
Car ſans l'invention la Poeſie eſt fort gueuſe.
J'invente fort, & j'ai l'invention heureuſe ;
Dedans ce que je fais j'en mets toujours un peu,
Parce qu'aux nouveautés on y court comme au feu.
Je prends donc pour Acteurs de cette Comédie
Les Animaux parlans, comme le Geai, la Pie.
Ceux qui parlent le mieux, enfin les Perroquets
Joueront les rôles doux avec les Sanſonnets :
Et comme j'ai beſoin d'un Acteur d'importance
J'obligerai le Singe à parler, que je penſe.
Le Roſſignol, le Merle, & la Linotte auſſi
Y feront ce que font les Violons ici

LE BARON.

On ne verra jamais ſortir d'une cervelle
Invention qui ſoit plus rare, & plus nouvelle.

LE POETE.

Mais voici la mignonne, & quand on la jouera
Vous ſerez bien ſurpris du monde qu'on aura.

Dès midi vous verrez toutes vos loges prises ;
Et sur ces Poutres-là des Ducs & des Marquises.
Oui, Messieurs, tenez-moi pour le plus fou des
fous,
Si durant tout un an on ne creve chez-vous ;
Enfin on s'y tuera, vous verrez mettre en terre
Des dix hommes par jour étouffés au parterre.

M. DE FLORIDOR.

Ah, Messieurs ! évitons cet accident mortel ;
Achetons vingt maisons pour croître notre Hôtel.

LE POETE.

Il faut en venir-là pour jouer cette piece.

M. DE HAUTEROCHE.

Quel titre a celle-là, Monsieur ?

LE POETE.

LA SEIGNEURESSE,
OU DAME DE BISCAYE. Ah ! Seigneuresse est beau,
Parce que Seigneuresse est un mot fort nouveau :
Et joint qu'heureusement ce mot de Seigneuresse
Rime fort bien à ceux, de Princesse, d'Altesse.
C'est la premiere aussi que je veux faire voir,
S'il vous plaît, aussi-tôt qu'on la pourra sçavoir.
Je vais présentement en faire une lecture,
Et ce sera pour vous comme une Tablature.
J'y marquerai les tons, & les mutations,
Les grimaces sur tout avec les actions :
Quand je ne dirai mot observez mon visage,
Vous me verrez passer de l'amour à la rage ;

Puis

Puis d'un art merveilleux, d'un ſurprenant retour,
Je ſçaurai repaſſer de la rage à l'amour.
Bref, je vais vous montrer comme il faut ſatisfaire,
Et ce qu'un grand Acteur eſt obligé de faire.
Ne perdez pas de moi le moindre mouvement,
Car le moindre mérite un applaudiſſement.

Mlle DE BRECOURT.

Voulez-vous un fauteuil? vous jouerez à votre aiſe

LE POETE.

L'Action n'eſt jamais belle dans une chaiſe.
Je m'en vais commencer: vous verrez ce que c'eſt:
Comédie...... Hé, Meſſieurs, ſilence, s'il vous plaît.
Comédie.....

M. DE HAUTEROCHE.

On ſçait bien que c'eſt la Seigneureſſe.

LE POETE.

Oui-dà: mais comme il faut pour jouer cette Piece,
Treize vaiſſeaux de guerre, & bien équippés tous.......

M. DE FLORIDOR.

Treize vaiſſeaux de guerre! où les prendrions-nous?

LE POETE.

Que le Roi vous en prête, ou bien faites-en faire

M. DE HAUTEROCHE.

Mais il faut de l'argent.

LE POETE.

C'eſt une belle affaire.
N'en avez-vous pas ?

M. DE HAUTEROCHE.

Oui, mais il en faut ailleurs.

LE POETE.

Il n'eſt point de profit ſans dépenſe, Meſſieurs ;
Puis c'eſt pour s'enrichir ſemer des bagatelles.
Après pour le Ballet il faudra vingt Pucelles
De ſeize à dix-ſept ans.

M. DE HAUTEROCHE.

Il faut vous avouer
Que votre Piece eſt bien difficile à jouer :
Encor pour les vaiſſeaux, paſſe ; mais vingt Pucelles !
Où les trouveroit-on à préſent ? Où ſont-elles ?

M. DE FLORIDOR.

Il en faudra chercher ; mais c'eſt un grand tracas.

LE BARON.

Mais c'eſt peine perdue, on n'en trouvera pas.

LE POETE.

Si pour vous enrichir vous trouvez tant d'obſtacles,
Faites-vous des Auteurs qui faſſent des miracles.
Je ſuis un plaiſant fou de vous vouloir du bien,
Et que vous ne vouliez avoir ſouci de rien.
C'eſt bien être aveuglés. Vous avez bien envie
D'être eſclaves & gueux pour toute votre vie.

Demeurez-y, Messieurs, je vous donne ma foi,
Que vous n'aurez jamais une piece de moi;
Car fût-elle divine, encore j'appréhende
Que l'on s'y pût sauver : votre Troupe est trop grande;
Mais si vous la pouviez réduire à deux ou trois,
Nous nous enrichirions avant qu'il fût six mois.

M. DE HAUTEROCHE.

A ce compte, on feroit cinq Troupes de la nôtre ?

LE POETE.

Cinq ? J'en ferois bien huit fort belles de la vôtre.

M. DE FLORIDOR.

Et s'il faut six Acteurs sur la Scene, comment....?

LE POETE.

Lors il faut habiller des fagots proprement.

Mlle. POISSON.

Quoi! des fagots Acteurs ?

LE POETE.

Et des Acteurs utiles;
Car comme les fagots sont communs dans les Villes,
S'il fait grand froid, s'il gele, ont-ils joué leur jeu,
Pour vous chauffer d'abord, zest, un Acteur au feu.
Les Troupes de campagne ont cela d'ordinaire :
Sans des Acteurs fagots que pourroient elles faire ?

Joint qu'un fagot bien mis aux yeux du Spectateur.
Plaît & touche bien plus qu'un médiocre Acteur.

Mlle. DE BRECOURT.

Deux Acteurs joueroient donc toute une Comédie
Avecque des fagots?

LE POETE.

Oui-dà.

Mlle. POISSON.

Quelle folie!

LE POETE.

Oui, nous vous en allons faire voir le succès;
Car j'ai fait apporter des habits tout exprès,
Pour vous représenter une petite Piece
En trois Actes fort courts: Vous verrez notre adresse:
Je me donne les soirs ce divertissement:
C'est où mon Apprentif joue admirablement.
Je suis armé de tout, j'ai prévu vos obstacles:
Je sçai que pour vous plaire il vous faut des miracles:
Vous en allez voir un; ma Piece a douze Acteurs,
Deux la joueront, & vont charmer leurs Auditeurs.

Mlle POISSON.

Il faut donc habiller dix fagots? Quelle peine!

LE POETE.

Pas un Acteur fagot ne sera sur la Scene,

Deux Acteurs effectifs par mon invention
La vont repréſenter dans ſa perfection:
Et ce qui fait encor que le plaiſir augmente;
C'eſt que Bidache y danſe une entrée étonnante:
Il ſe fait admirer; enfin jamais Valet
N'eut plus d'eſprit que lui pour danſer en Ballet.
Mais la Piece ſur tout eſt fort ingénieuſe.

M. DE FLORIDOR.

Comment la nommez-vous?

LE POETE.

La Mégere amoureuſe:
Ou le Blondin glacé près de la Vieille en feu.
Meſſieurs jouez un air qui divertiſſe un peu,
Attendant qu'on m'habille.

Mlle. POISSON.

Ah, quelle maladie!

M. DE FLORIDOR.

Ma foi, laiſſons lui ſeul jouer ſa Comédie.

M. DE HAUTEROCHE.

Ah! point, il la faut voir.

Mlle. DE BRECOURT.

Vraiment, il le faut bien.

M. DE FLORIDOR.

Je ſuis fort aſſuré qu'elle ne vaudra rien,
Et qu'on la trouvera ridicule, je meure.

Mlle. POISSON.

Qu'elle le ſoit, tant mieux, elle en ſera meilleure.

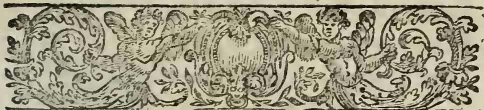
Mlle. DE BRECOURT.

Ils ne viendront d'une heure, ils les faudroit presser.

SAINT-GEORGES *aux violons.*

Les voilà prêts. Jouez , ils s'en vont commencer.





LA MEGERE AMOUREUSE,

COMEDIE.

LE POETE vêtu en MARQUIS, GODENESCHE vêtu en SCAPIN d'un côté, & de l'autre en AGATHE. Il se tourne à mesure qu'il passe d'un personnage à l'autre, & présente aux Spectateurs, tantôt le visage de SCAPIN, tantôt celui d'AGATHE.

SCAPIN.



Ui, les vieilles se marient;
Que toutes les jeunes en rient;
Madame Agathe en rit aussi.
Vous la verrez bien-tôt ici:
Elle vient sur mes pas vous dire
Et son dessein, & son martyre.

Enfin, Monſieur, ſans tant jazer,
Elle vient pour vous épouſer.
Étant gueux, c'eſt votre avantage.

LE MARQUIS.

Ce ſeroit un beau mariage !

SCAPIN.

Oui, fort beau, car vous n'avez rien :
Elle a vingt mille écus de bien ;
Et vous en avez bien eu d'elle,
Quand elle étoit un peu plus belle.

LE MARQUIS.

Quoi ! l'avoir pour femme, Scapin !

SCAPIN.

Quoi, Monſieur, n'avoir pas du pain !

LE MARQUIS.

Non, c'eſt en vain que l'on me prône.

SCAPIN.

Il faut donc demander l'aumône.

LE MARQUIS.

Vivre par un ſort ſi fatal !

SCAPIN.

Mourir de faim à l'Hôpital !

LE MARQUIS.

Careſſer un ſpectre effroyable !

SCAPIN.

Oui, Monſieur, careſſez le Diable :
Faites-en le paſſionné,
Souffriſſiez-vous comme un damné.

LE MARQUIS.

Voudrois-tu de cette Mégere,
Toi ?

SCAPIN.

Moi ? j'épouſerois ſa mere ;
Car pour l'argent en ce temps-ci
Les plus huppés . . . . Mais la voici.

SCAPIN *ſe retourne, & paroît ſous le viſage d'*AGATHE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

LE MARQUIS.

Votre viſite eſt ſurprenante.

AGATHE.

Eſt-ce qu'elle ne vous plaît pas ?

LE MARQUIS.

Je ſuis ſurpris de vos appas,
Et rien ne leur eſt comparable.

AGATHE ſe tourne en SCAPIN.

Votre début eſt admirable !
Vous la charmez.

AGATHE.

En vérité,
Monſieur, ſi mon peu de beauté
Rappelle votre amour paſſée,
Mon affaire eſt bien avancée,
Et notre hymen dans peu de jours
Légitimera nos amours.

SCAPIN.

Répondez-lui donc quelque choſe.

AGATHE.

Il ne dit mot, Scapin.

SCAPIN.

Il n'oſe.

Monſieur, êtes-vous enragé ?

AGATHE.

Comme mon cœur n'eſt point changé,
Je ne fais point la façonniere.
Nous avons vécu de maniere
A vous parler ouvertement.
Souhaitez-vous pas ardemment
Que bien-tôt notre hymen s'acheve ?

LE MARQUIS.

Non, ma foi.

SCAPIN.

La peſte vous creve.

AGATHE.

Qu'a-t'il, Scapin ; qu'il eſt contrit

SCAPIN.

Madame, il a perdu l'eſprit.

LE MARQUIS.

Le mariage eſt une affaire
Entre-nous fort peu néceſſaire ;
Et c'eſt comme s'il étoït fait :
Chacun de nous eſt ſatisfait.

AGATHE.

Oui bien vous, mais moi, le puis-je être?
Si quelque choſe va paroître,
Etant veuve, par quel moyen.....

LE MARQUIS.

Madame, il ne paroîtra rien.

AGATHE.

Mais cela vient ſans qu'on y penſe.

LE MARQUIS.

Quitte pour quelques mois d'abſence.
Mais, Madame, depuis vingt ans
Que vous ne faites plus d'enfans.....

AGATHE.

Je ne vous dis pas le contraire.

SCAPIN.

Mais, Monſieur, Madame en peut faire.

AGATHE.

Non, non, il ne faut qu'un malheur,
Pour perdre une femme d'honneur.

SCAPIN.

Quand un mari vit, encor paſſe.

AGATHE.

Mais enfin, Monſieur, je me laſſe,
De vous voir ſi peu de chaleur,
Pour mettre a couvert mon honneur.

LE MARQUIS.

Laiſſons-là votre honneur, Madame:
Qui le connoît?

AGATHE.

Comment infâme!
Qui le connoît? Pour notre amour
Je n'ai dormi ni nuit, ni jour;
Et feu mon pauvre mari même
Blâmoit ſa jalouſie extrême,
Par mon adreſſe, & par mon ſoin.

SCAPIN.

Elle a raiſon, j'en ſuis témoin,

Pour paroître prudente & ſage
Madame a tout mis en uſage.

AGATHE.

Helas, oui. Fauſſe porte, trous,
Echelle de corde, verroux;
Enfin j'ai ſçû par ma prudence
Faire taire la médiſance.
Puiſque je n'adore que toi,
Que j'ai du bien, épouſe-moi.

LE MARQUIS.

Cela ne ſe peut pas, Madame.

AGATHE.

Ingrat.

SCAPIN.

Parjure.

AGATHE.

Tigre.

SCAPIN.

Infâme.

AGATHE *en pleurant.*

Ton cœur eſt le cœur d'un Vautour,
Je t'ai donné tout mon amour.

SCAPIN.

Bon, Morbleu! faites la pleureuſe.

AGATHE.

Helas! que je ſuis malheureuſe!

SCAPIN.

Voilà le moyen de l'avoir.

AGATHE.

Veux-tu me mettre au déſeſpoir?

Tu m'épouſeras, exécrable.

LE MARQUIS.

Madame, je me donne au Diable
Si je vous épouſe jamais.

AGATHE.

Il fuit : Que faire déſormais,
Scapin ?

SCAPIN.

J'y reve. Comment faire ?
Plaignez-vous à Monſieur ſon pere.
Vous avez du bien, des appas.

AGATHE.

Mais ſi l'ingrat ne m'aime pas,
Et que l'on l'oblige à me prendre,
Que ferai-je ?

SCAPIN.

Faites-le pendre.

LE MARQUIS *lui donnant un ſoufflet.*

Tenez, Conſeiller de malheur.

SCAPIN.

Pourquoi donc ce ſoufflet, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Quel conſeil donnez-vous-là, drôle ?

SCAPIN.

Ce ſoufflet n'eſt pas de mon rôle ;
Pourquoi......

LE MARQUIS.

J'en ai deux dans le mien,
Mais tous les deux ſont pour toi : tien.

AGATHE.

Juste-Ciel! Quelle effronterie!

LE MARQUIS.

Madame, excusez, je vous prie,
Je voulois frapper mon valet.

Scapin se tourne prestement, & Agathe reçoit le soufflet.

AGATHE.

A moi! me donner un soufflet!
Ah, traître! de cette insolence
Ton pere fera la vengeance:
Ce coup te sera cher vendu.

SCAPIN.

Souffleteur, vous serez pendu,
Ayez un peu de patience.

LE POETE.

Voilà le premier Acte.

M. DE HAUTEROCHE.

Il est court.

LE POETE.

Oui: Qu'on danse.
Jouez donc l'air qu'il faut, Bidache dansera.

Aux Violons.

UN VIOLON.

Lequel est-ce, Monsieur?

LE POETE.

Celui qu'il vous plaira.

Fin du premier Acte.

L'on danse une Entrée de la Femme double, & après qu'elle a dansé, le second Acte commence.

ACTE II.

SCAPIN *habillé d'un côté en Vieillard, & de l'autre en Servante.* LE POETE *en Marquis.*

LE VIEILLARD.

UN soufflet à Madame Agathe !

LA SERVANTE.

Ah ! je t'aurois fait Cu-de-jatte,
Frippon, Marquis du port au foin,
Tu ne le porteras pas loin.

LE VIEILLARD.

Mon fils, par quel trait de jeunesse ....

LA SERVANTE.

Coquin, souffleter ma maîtresse !
Par-tout où je te trouverai,
Merci-Dieu je t'étranglerai.

LE POETE.

Ah ! morbleu, qu'il fait bien !

M. DE FLORIDOR.

Ah ! qu'il a de folie !
Bernons-le.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé, laissons-lui finir sa Comédie ;
Puis nous le bernerons.

LE BARON.

Je donne mon écu ;

Qu'on lui faſſe attacher trente petards au cu.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé, ma foi ! voyons-lui finir ſon ſecond Acte.

LE POETE.

Non, non, il eſt fini, Monſieur, je le rétracte,
Et je m'en vais ... J'entends de ſi ſottes raiſons ...

M. DE FLORIDOR.

C'eſt fort bien fait, allez aux petites maiſons ;
C'eſt-là que tous les fous vont ſe faire connoître.

LE POETE.

S'il eſt ainſi, Monſieur, vous y devriez être.
Toujours les grands Auteurs ſortent mal d'avec vous.

M. DE FLORIDOR.

Qu'on le faſſe porter à l'Hôpital des Fous.

GODENESCHE *à genoux ôtant ſa barbe.*

Meſſieurs ....

LE BARON.

Tu n'iras pas ; viens me ſervir, ſois ſage.

GODENESCHE.

Mais j'ai trois ans encor de mon apprentiſſage.

LE BARON.

Mais ſi tu n'es a moi, l'on t'aſſomme là-bas.

GODENESCHE.

Mais je ſuis obligé ſix ans, je ne puis pas.
Si je vous ſers, Monſieur, le moyen d'être Maître?
Sans achever mon temps je ne puis jamais l'être.

LE BARON.

Je te mene au pays, viens, je ſuis généreux,
Fais des Vers à ma gloire, & tu ſeras heureux.

GODENESCHE.

Monſieur, puis-je bien être en allant en Gaſcogne
Maître juré Poëte à l'Hôtel de Bourgogne.

M. DE HAUTEROCHE.

Non, étant ſans ton Maître ?

GODENESCHE.

Ah ! que quelqu'un de vous
Me faſſe donc conduire à l'Hôpital des fous.

M. DE HAUTEROCHE.

Viens.

M. DE FLORIDOR.

Meſſieurs, excuſez, car ce Poete eſt la cauſe
Qu'on ne peut aujourd'hui vous donner autre choſe.

FIN.



LA
HOLANDE
MALADE,
COMEDIE.

ACTEURS.

LA HOLANDE.

BELINE, ſa ſuivante.

MARILLE, ſervante de la Holande.

GOULEMER, Matelot.

FRELINGUE, Holandoiſe.

BADZIN, Holandois.

LA FLAMANDE.

L'HOSTE.

I. BOURGUEMESTRE.

II. BOURGUEMESTRE.

MEDECIN FRANÇOIS.

MEDECIN ESPAGNOL.

MEDECIN ANGLOIS.

MEDECIN ALLEMAND.

PACOLE, Servante.

La Scene eſt à Amſterdam.



LA HOLANDE MALADE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

GOULEMER, FRELINGUE, BADZIN, MARILLE.

Il paroît un Cabaret à Biere, où Goulemer & Frelingue sont à une table, & Marille & Badzin à l'autre, buvant & fumant.

GOULEMER.



Buvons ce pot. A vous.

FRELINGUE.

C'est ce que je demande.

GOULEMER.

Comment va la santé de Madame Holande?

FRELINGUE.

Chacun dit que ſon mal prend un fort mauvais cours.

GOULEMER.

Comment ?

FRELINGUE.

C'eſt qu'on la voit empirer tous les jours.

GOULEMER.

Elle a le mal de Mer, & la fievre la ſerre.

FRELINGUE.

Elle a le mal de Mer, elle a le mal de Terre,
Elle a .. Que ſçais-je enfin. Elle n'eſt pas trop bien.
Cent drogues qu'on lui fait, ne lui ſervent de rien.
Si l'on la peut ſauver, la cure ſera belle.
Taiſons-nous; Ces Gens-là ſont, je crôis, de chez elle.

MARILLE.

Chacun la tient fort mal.

BADZIN.

Oui, je la viens de voir.

MARILLE.

Elle doit prendre encore un lavement ce ſoir;
On la fera mourir.

BADZIN.

Je penſe qu'on y tâche.
Pourquoi ce lavement ? on dit qu'elle eſt ſi lâche,
Qu'elle laiſſe aller tout.

MARILLE.

De moment en moment

Elle en prend, mais c'eſt bien contre ſon ſentiment.
Ces lavemens ſont faits d'une poudre étonnante,
Qui lui fait rendre tout.

BADZIN.

Elle eſt fort violente.
Entre-t'il pas dedans du Salpêtre & du Plomb ?

MARILLE.

Je ne ſçai. L'on diroit de la poudre à Canon.

BADZIN.

C'eſt cela. Ce mal la prit avec violence.

MARILLE.

C'eſt un air empeſté, qui vient (dit-on) de France.

GOULEMER.

Ce n'étoit que fumée & que feu tout le jour;
Nous ne nous vîmes point non plus que dans un four.
Sur Mer il faut chomer la Fête toute entiere :
On ne trouve point là de Porte de derriere.
Quand cent coups de Canon vous fracaſſent vos Mâts,
Qu'il a mis ſur le Pont des trente Hommes à bas,
Et ſans ceſſe bou-boue, & des coups effroyables
Qui jettent votre Mât à tous les mille Diables,
Ou que quelque Brûlot s'accroche à votre Bord ;
C'eſt-là qu'il faut périr. La frayeur prend d'abord.
Le Brûlot fait effet, le feu prend à la Poudre,
Et tout-d'un-coup boudoue, ah, c'eſt le coup de foudre ;
Les Brûlots, les Canons, les Hommes, les Vaiſſeaux,

Parcorbleu vous ſautez tous comme des Crapaux.

MARILLE.

On dit bien, quand on vit la Comete paroître,
Que les François un jour nous feroient du biſſêtre.

GOULEMER.

Ils ſont mordienne tous des vrais Frappe d'abord.

BADZIN.

Chacun perdit-il bien des hommes dans ſon Bord ?

GOULEMER.

J'en vis tuer quarante au nôtre.

MARILLE.

La miſere !
Etiez-vous-là ?

GOULEMER.

Nenni, c'étoit mon petit frere.
Notre Bord reçut d'eux trois cens coups de Canon,
Ou n'en reçut pas un. Ah ! c'étoit tout de bon.
Jamais Vaiſſeau ne peut le réchaper plus belle :
Je crus qu'ils en vouloient faire de la Canelle.
Il ſemble à ces Gens-là qui n'ont jamais rien vû,
Que chacun ſoit comme eux. A vous ?

FRELINGUE.

C'eſt aſſez bû.

MARILLE.

Peut-on voir tant de gens tués ſur un Navire ?
Je frémis ſeulement de l'avoir ouï dire.
Où les enterre-t'on ces Morts-là cependant ?

GOULEMER.

Enterrés dans la Mer.

BADZIN.

BADZIN.

Le Cimetiere eſt grand.

Madame Holande étoit & graſſe & potelée.

MARILLE.

Elle en a pour ſa graiſſe ; elle s'en eſt allée.

BADZIN.

Mais maigrir tout d'un coup !

MARILLE.

Il n'eſt rien de pareil ;

Elle a fondu d'abord comme beurre au Soleil.

Elle eſt toujours debout.

FRELINGUE.

Debout ? Doit-on permettre....

MARILLE.

A peine trouve-t-elle une place à ſe mettre ;

Son mal la prend par-tout.

BADZIN.

Qu'on change en peu de temps.

Elle n'eſt plus d'humeur à brocarder les Gens.

MARILLE.

Oui, c'étoit ſa coutume, elle la paye bonne.

BADZIN.

C'eſt qu'il ne faut jamais ſe railler de perſonne.

Les Gens ne diſent rien quand on les a piqués :

Mais après, comme on voit, les moqueurs ſont moqués.

MARILLE.

Fût-ce Noſtradamus, auroit-il pû comprendre ;

Que des maux si fâcheux dussent jamais la pren-
dre,
Dans le meilleur état qu'elle ait jamais été?
BADZIN.
On ne pouvoit pas être en meilleure santé.

SCENE II.

PACOLE, BADZIN, MARILLE, L'HOSTE, GOULEMER, FRELINGUE.

PACOLE.
MArille, venez donc. Vîte, l'on vous demande:
MARILLE.
Qui presse donc si fort?
PACOLE.
Hé, Madame Holande.
MARILLE.
Est-ce qu'elle est plus mal?
PACOLE.
Eh non pas autrement;
Mais elle ne sent pas son mal assurément.
MARILLE.
Ecoute donc, viens-ça, qu'en penses-tu, Pacole?

PACOLE.

Je penſe que ſon mal la fait devenir folle.

MARILLE.

Eſt-ce que tu l'as vue en quelque égarement ?

PACOLE.

Vraiment oui, mais cela n'a duré qu'un moment.
Ah, ſa pauvre cervelle étoit bien dévoyée !
Elle s'eſt miſe a rire à gorge déployée ;
Puis elle a fait un ſaut qui nous a tous ſurpris.
Nous l'avons vue après reprendre ſes eſprits.
Beline en vient d'avoir une frayeur extrême.

MARILLE.

Ce mal ne l'avoit point encor pris de même.
Mais Beline eſt donc-là qui ne la quitte pas ?

PACOLE.

Oui ; Mais venez-vous-en.

MARILLE *emmene Frelingue.*

Je marche ſur tes pas.

BADZIN.

Çà...

L'HOSTE *à Badzin qui rentre.*

Payez la dedans. Hélas ! que c'eſt dommage !

GOULEMER.

Qu'avons-nous ?

L'HOSTE.

Vous avez pour dix ſols de Fromage,
Quatorze ſols en Biere, & pour deux ſols de Pain ;
J'oubliois pour chacun ſept ſols de Bran-de-Vin :
Ce ſont quarante ſols tout juſte de dépenſe.

GOULEMER.

Oui ! Recomptez un peu, vous vous trompez, je pense.

L'HOSTE.

Vous avez pour chacun sept sols de Bran-de-Vin ;
Nous ne comptons, je crois, que pour deux sols de Pain,
Quatorze sols en Biere, & dix sols de Fromage ;
Pour avoir recompté, quarante sols.

GOULEMER.

Courage.

L'HOSTE.

Cela fait quatre francs.

GOULEMER.

Estes-vous hébété !
Comment ? Quarante sols pour avoir recompté !

L'HOSTE.

Autant.

GOULEMER.

Je les payerois ?

L'HOSTE.

Qui donc ? Belle demande !
Ignorez-vous encor la mode de Holande ?

GOULEMER.

Oui, ma foi, je l'ignore.

L'HOSTE.

Oh, soyez-en instruit ;
Ajoutons à cela quatre francs pour le bruit.

GOULEMER.

Pour le bruit quatre francs !

L'HOSTE.

J'oubliois pour le Beurre
Vingt ſols. Ce ſont neuf francs qu'il me faut tout-à-l'heure.

GOULEMER.

Quatre francs pour le bruit !

L'HOSTE.

Eſtes-vous Holandois ?

GOULEMER.

Oui, mais vous me prenez, je crois, pour un François.

L'HOSTE.

Voulez-vous pas payer ?

GOULEMER.

Je ne veux pas débattre :
Mais quatre francs, c'eſt trop.

L'HOSTE.

Je n'en puis rien rabattre.
Avec vos boue boue, hé qu'eſt-ce que cela ?
Un François eût payé vingt francs de ce bruit-là :
Et plaignez-vous encor ? Vous ſçavez qu'en Holande
Il faut ſans conteſter payer ce qu'on demande,
Et que jamais auſſi nous n'avons le défaut
De compter comme en France, un ſol plus qu'il ne faut.

GOULEMER.

Je le ſçai bien. Pourtant je doute fort qu'en France
Un François trouvât-là pour neuf francs de dé-
penſe.

L'HOSTE.

Enfin les François font à leur mode delà ;
Et la nôtre eſt ainſi. Neuf francs donc ?

GOULEMER.

Les voilà.

L'HOSTE.

Allons. Si ceci dure, il faut faire fermer Boutique.

GOULEMER.

Pourquoi ?

L'HOSTE.

Depuis deux mois je n'ai plus de pratique :
Le grand mal de Madame attriſte mes Chalands.

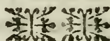
GOULEMER.

Et votre marchandiſe aigrit en peu de temps.
Elle veut du débit.

L'HOSTE.

Diable oui. J'appréhende ;
J'entends ici les cris de Madame Holande.

Ils rentrent & le Théâtre ſe change en la chambre de Madame Holande.



SCENE III.

LA HOLANDE, BELINE, MARILLE.

LA HOLANDE *menée par dessous les bras & mise dans une Chaise.*

AH, Beline, mon mal pénetre jusqu'aux os.

BELINE.

Si vous pouviez un peu demeurer en repos....

LA HOLANDE.

Demeurer en repos! Le puis-je, misérable,
Lorsque j'ai des Voisins qui font un bruit de Diable?

BELINE.

Vos forces sont encor grandes.

LA HOLANDE.

Je le sçai bien;
Mais ces forces pourtant ne me servent de rien.

BELINE.

En ces sortes de maux les forces sont utiles.

LA HOLANDE.

Elles agissent peu: les membres sont débiles;
Et je puis bien, hélas! dire avecque douleur,
Que j'ai des forces, mais que je manque de cœur.

BELINE.

Vous ſautiez bien tantôt.

LA HOLANDE.

Ha que l'on me ſoutienne;
Je ſauterai bien mieux avant que l'Hyver vienne.
N'a-t-on rien qui me pût fortifier le cœur ?

MARILLE.

Oui, Madame, il vous faut prendre quelque liqueur.

LA HOLANDE.

Un peu de Vin d'Eſpagne, il m'eſt bon.

BELINE.

Ce breuvage
Eſt le ſeul qui vous peut donner quelque courage.

LA HOLANDE.

Oui, s'il n'eſt point aigri, ni gâté, j'en boirai :
Il me fortifiera, je crois; j'en uſerai.
Ah, ah, ce Vin d'Eſpagne: attend-on que je meure ?

MARILLE.

On vous le va querir, Madame, tout à l'heure.

LA HOLANDE.

Quand mon mal commença, j'en prenois tous les jours ;
Il n'a pû cependant en arrêter le cours.

BELINE.

Mais le Tonnerre ici s'eſt toujours fait entendre;
Il peut être tourné.

LA HOLANDE.

LA HOLANDE.

Je n'en pourrois pas prendre.

MARILLE.

Hé bien, s'il eſt gâ-é, prenez-le par en bas.

LA HOLANDE.

Qu'entends-tu par en bas ?

MARILLE.

Oui.

LA HOLANDE.

Je ne t'entends pas.
Eſt-ce ce Vin d'Eſpagne ?

MARILLE.

Oui, prenez-le en Cliſtere.

LA HOLANDE.

Hé bien, fais-le porter chez un Apoticaire.
Qu'il l'apporte au plutôt : mais Marille, il faut bien
Qu'il me prête un Canon, car j'ai perdu le mien.
Qu'il étoit doux, Marille, & que j'en crains un autre !

MARILLE.

Jamais Canon ne fit moins de mal que le vôtre.

Marille rentre.



SCENE IV.

PACOLE, LA HOLANDE, BELINE.

PACOLE.

MAdame Flandre eſt là, qu'on n'entend preſque pas,
Avec ſon baragouin, vous demande là-bas.

LA HOLANDE.

La perſécution eſt grande. Hé bien, qu'elle entre.
Ha le ventre, le ventre. Ah ventre, ventre, ventre.

SCENE V.

LA FLAMANDE, LA HOLANDE, BELINE.

LA FLAMANDE.

JE ly viens point vous voir pour ly fer vous jurer,
Mon Dame, je ly viens pour ly vous aſſurer . . .

LA HOLANDE.

Hé, je ne jure point; c'eſt qu'avec des tenailles,
Des Démons, que je crois, m'arrachent les entrailles.

LA FLAMANDE.

Quoye donc, c'eſt ſti mal, mon Dam, qui vous l'avez,
Gel vous croye abil fort, ſi vous vous l'en ſauvez.

LA HOLANDE.

Ha, je m'en doute bien.

LA FLAMANDE.

On le peut vous bien plaindre,
Et je le croye bien fort que vous ly devez craindre.
Je l'ay bien eu ſté mal; c'eſt ly plus grand dy tous.
Gy ly fus pourtant pas malad ſi tant que vous.

LA HOLANDE.

Quand vous prit-il ce mal?

LA FLAMANDE.

Gy m'en l'étois moquée:
Dans l'an ſoiſſanty-ſep gy l'en fus attaquée.

LA HOLANDE.

Je m'en moquois de même, & ne le croyois pas;
Je l'aurois défié, mais il m'a miſe à bas.

BELINE.

Et ſi bas, que chacun doute qu'elle en releve.

LA HOLANDE.

C'eſt un mal empeſté dont tout mon monde creve

LA FLAMANDE.

Il eſt michant ſti mal, jel ſave bien mon foi;
Il m'emporte d'un coup quatre l'Enfans dymoi

LA HOLANDE.

J'attends des Médecins de grande expérience,
Qui me ſoulageront.

BELINE.

Qui la tueront, je penſe;
Ils ſont tous Etrangers. L'Eſpagnol & l'Anglois,
Et l'Allemand encor, bref juſques au François.
Quelques-uns de ceux-là la tueront, je m'aſſure.

LA FLAMANDE.

Deſté Conſulty-là gil tir point bon l'augure,
Gil trouve grand votry mal, gel voye qu'il vous a mis
Dans l'eſprit de ly voir tretous vos l'Ennemis.
Mon Dam, ſongez-ly bien à tous vos grands affaires,
Les Médecins dyhors, qu'il entre lis Notaires.
Le ſervelle ly tourn, ly tourn ly jugement;
Et l'on pouve jamais ly fair dy Teſtament.

LA HOLANDE.

Madame, s'il vous plaît, finiſſez votre prône.

LA FLAMANDE.

Deſti mal-là mon face il devient blanc tout jaune:
Et comme votry mal qu'il eſt contagieux,
Gil veux point que mes yeux il y voye vos yeux:
Toute ces Médecins ly ſont Bourreaux, mon Dame.
Il vont fait mourir vous, Dieu prenne vous votre ame,

LA HOLANDE.

L'impertinente Masque ! Ah que j'en ai souffert !
Pour me désespérer, elle étoit de concert :
La petite Guenon, avec son flux de bouche
De Flamand Francisé, diroit-on qu'elle y touche ?
Ah, ah, le maudit mal ! Ah je me sens fort bas.
Eh tous ces Médecins ?

SCENE VI.

MARILLE, PACOLE, LA HOLANDE, BELINE.

MARILLE.

ILs arrivent là-bas.

PACOLE.

Deux Bourguemestres-là...

LA HOLANDE.

Qu'ils aillent tous aux Diables ;
Je ne puis plus souffrir ces Monstres effroyables.



SCENE VII.

DEUX BOURGUEMESTRES, LA HOLANDE, BELINE.

1. BOURGUEMESTRE.

HE', Madame, tout beau.

LA HOLANDE.

Vos conſeils odieux
N'ont-ils pas attiré tout le mal dàns ces lieux ?
Si vos eſprits groſſiers euſſent prévu ces choſes,
Tout cela n'eût été peut-être que des roſes ;
Je ſerois en repos, & ce mauvais air-ci
Ne ſeroit pas venu m'étouffer juſqu'ici,
Et me tirer enfin les entrailles du ventre.

2. BOURGUEMESTRE.

Pouvons-nous empêcher, Madame, que l'air n'entre ?
Un air ſubtil encor comme l'eſt celui-là.
Nous n'avons point d'emplâtre à mettre à tout cela ;
Et ces affaires-ci ſont bien embarraſſantes.
Vous nous dites encor des paroles piquantes.
Vous pourriez bien pour nous avoir plus de bonté,
Et faire moins d'outrage à notre Dignité.

LA HOLANDE.

Eh que ces Médecins viennent en diligence.

1. BOURGUEMESTRE.

Mais notre mal, Madame, eſt plus grand qu'on ne
penſe,
Puiſqu'il n'eſt que trop vrai que le Sort nous a mis
Au point de recourir à tous nos Ennemis.
Mais, qui nous force à faire une telle bévue ?
Devons-nous endurer, Madame, qu'on vous tue ?
Prétendez-vous avoir des conſolations,
En mandant des Bourreaux de toutes Nations ?
S'ils peuvent approcher un jour votre Perſonne,
En eſt-il quelqu'un d'eux qui ne vous empoiſonne,
Qui n'avance vos jours, & ne ſoit envieux
De ce que vous avez rarement beſoin d'eux ?
De voir votre ſanté d'une telle durée,
Que tout l'air infecté ne l'a point altérée ;
Qu'eux-mêmes affligés, ils ont cent fois dit tous,
Que la ſanté n'étoit au monde que pour vous.

2. BOURGUEMESTRE.

Plus votre mal eſt grand, plus leur ame eſt ravie :
Prenons un autre biais pour vous ſauver la vie ;
Mais prenons-le chez nous, & que vos aſſaſſins
S'en retournent chez eux faire les Médecins.

LA HOLANDE.

Que vous me fatiguez d'inutiles harangues !
Hé laiſſez en repos vos ignorantes langues.

SCENE VIII.

PACOLE, MEDECIN FRANÇOIS, MEDECIN ANGLOIS, LES BOURGUEMESTRES, LA HOLANDE, BELINE.

PACOLE.

Le Médecin François & l'Anglois sont ici;

LA HOLANDE.

Voilà déja l'Anglois.

BELINE.

Le François?

PACOLE.

Le voici.

LA HOLANDE.

Ha! ha!

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc?

L'ANGLOIS.

Vos transports sont extrêmes.

LA HOLANDE.

Hé! qui le peut sçavoir, Messieurs, mieux que vous-mêmes?

1. BOURGUEMESTRE.

Pouvons-nous bien souffrir ces Nations chez nous ?

2. BOURGUEMESTRE.

S'ils nous pouvoient crever.....

L'ANGLOIS.

Taisez-vous.

LE FRANÇOIS.

Taisez-vous.

1. BOURGUEMESTRE.

Nous parler de la sorte ! Apprenez à connoître
Un Bourguemestre ici. Sçachez qu'il est le Maître ;
Qu'il a le plein pouvoir, & que l'étant tous deux,
Vous ne sçauriez avoir trop de respect pour eux ;
Qu'ils vous renverseroient de leur vent, de leur souffle.
Voyez, Madame, & puis....

LE FRANÇOIS.

Taisez-vous, gros marousle.

1. BOURGUEMESTRE.

Une telle insolence excite mon courroux.
Vous m'appellez Marousle, Insolent ?

LE FRANÇOIS *lui donnant un souflet.*

Taisez-vous ?

2. BORGUEMESTRE.

Un souflet devant moi ! devant Madame Holande !
Madame, peut-on voir hardiesse plus grande ?
Ici le plus hupé tremble en parlant à nous,
Hé....

L'ANGLOIS.

Taiſez-vous gros Ane.

2. BOURGUEMESTRE.

Inſolent!

L'ANGLOIS *lui donnant un ſouflet.*

Taiſez-vous.

Les deux Bourguemeſtres ſortent en ſaluant Madame Holande triſtement, la main ſur leur joue.

LA HOLANDE.

Vous en uſez ainſi, Meſſieurs? Je vous le cede.

L'ANGLOIS.

Selon le mal, il faut appliquer le remede.

LA HOLANDE.

Mais ſans Apoticaire, & ſans Chirurgien,
Vous le faites vous-même, & vous l'appliquez bien.

LE FRANÇOIS.

Il faut à certains maux des remedes extrêmes.

LA HOLANDE.

Ceux que vous me ferez, Meſſieurs, ſont-ce les mêmes?

LE FRANÇOIS.

Hé, nous venons ici, Madame, exprès pour vous;
Et nous vous apportons des remedes plus doux.
Tout ce qui maintenant pourra vous ſatisfaire,
Ou nous vous le ferons, ou vous le ferons faire.

LA HOLANDE.

Hé, dépêchez.

LE FRANÇOIS.

Avant que de rien ordonner,

Mon avis eſt, qu'il faut la faire promener.

L'ANGLOIS.

Madame, levez-vous. Mon avis eſt le vôtre.

LA HOLANDE.

Je ne crois pas pouvoir mettre un pied devant l'autre.

Vîte, vîte, ma Chaiſe. Ah que j'ai mal au cœur!

LE FRANÇOIS.

Voici le Médecin Eſpagnol. Serviteur. *Diſant ce dernier mot, il tire la Chaiſe de Madame Holande qui tombe.*

SCENE IX.

LA HOLANDE, LE MEDECIN ESPAGNOL, LE MEDECIN FRANÇOIS, LE MEDECIN ANGLOIS.

L'ESPAGNOL *la releve, & elle ſe laiſſe encore tomber en devant.*

Monſieur, Madame Holande eſt, je penſe, tombée.

BELINE.

Les Médecins la relevent encore, & la remettent dans ſa Chaiſe, & lors ce demi Vers ſe dit. *

Monſieur, relevez-là. * Je crois qu'elle eſt pâmée.

L'ESPAGNOL.

Hé, je lui vais donner de mon *Catholicon*.
Il eſt miraculeux.

LE FRANÇOIS.

Elle revient.

L'ESPAGNOL.

Bon, bon.

BELINE.

Etes-vous mieux, Madame ?

L'ANGLOIS.

Hé, la voilà remiſe.

L'ESPAGNOL.

De mon *Catholicon* avalez cette priſe.

BELINE.

Hélas! elle ſe meurt, Monſieur, c'eſt du poiſon.

LE FRANÇOIS.

Elle eſt fort mal, Monſieur.

L'ESPAGNOL.

Quoi! mon *Catholicon*
Donne la vie.

MARILLE.

Hélas! il a fait le contraire.

L'ESPAGNOL.

Mais comment diable encor cela ſe peut-il faire ?
Voilà, depuis deux ans que j'en donne à la Cour,
Pour la troiſieme fois qu'il m'a joué ce tour.
Mais ſon pouls eſt fort bon.

Il tient le bras de Beline, croyant tenir celui de la Malade.

BELINE.

C'eſt mon bras : elle eſt morte.

L'ESPAGNOL.

Je le croyois le ſien, ou le Diable m'emporte.
Je m'étonnois auſſi qu'elle eût le pouls ſi bon.

BELINE.

Vous me ſerriez le bras d'une étrange façon !

L'ESPAGNOL.

Elle revient.

LA HOLANDE.

Meſſieurs !

LE FRANÇOIS.

Les plus nobles parties
N'agiſſent preſque plus, n'ont plus ces ſimpathies,
Ni cette égalité dedans leurs fonctions ;
Et cela cauſe en vous ces agitations.
Tous vos membres étant de Provinces-Unies,
Mais qui ne le ſont plus, toutes ces harmonies
Ne font plus qu'un cahos : enfin tout eſt péri ;
D'un concert que c'étoit, c'eſt un charivari ;
Les eſprits y manquant, la gangrene ſuccede.
Il faut pour lors courir au périlleux remede ;
Il faut, dis-je, extirper, & jouer des couteaux.
Ainſi ce corps formé par des membres ſi beaux,
Qui ſembloit défier la mauvaiſe influence,
Tout d'un coup eſt détruit, & tombe en décadence,
Pour n'avoir point uſé de ces précautions
Qui préviennent le mal par des purgations.

LA HOLANDE.

Un autre Médecin qui ſe croit grand génie,

Pour montrer ce qu'il ſçait, m'attend à l'agonie:
C'eſt un Allemand.

L'ANGLOIS.

Oui, n'ayez aucun ſouci,
Ce ſera fait de vous, avant qu'il ſoit ici:
Il a la goutte.

LA HOLANDE.

Lui?

L'ANGLOIS.

Pour le moins je m'en doute:
A voir comme il en uſe, il faut qu'il ait la goutte;
Et quand il faut guérir un mal ſi violent,
C'eſt un foible ſecours, qu'un remede ſi lent:
Le voici.

SCENE DERNIERE.

LA HOLANDE, LE MEDECIN ALLEMAND, LE MEDECIN FRANÇOIS, LE MEDECIN ANGLOIS, LE MEDECIN ESPAGNOL, BELINE.

L'ALLEMAND *fourré par tout, venant fort lentement.*

J'Ai la goutte aux pieds, ne vous déplaiſe.

L'ESPAGNOL.

Elle mourra devant qu'il puiſſe être à ſa chaiſe.

L'un après l'autre enfin, voyons donc ce qu'elle a ;
Et tâchons, s'il se peut, à la tirer de là.

LE FRANÇOIS.

Voyons la langue un peu.

LA HOLANDE.

Ma mort est assurée.

LE FRANÇOIS.

Ah la méchante langue ! elle est toute ulcérée :
Le plus fort gargarisme est inutile là ;
Nous n'avons que le feu pour dessécher cela.

L'ALLEMAND.

Le pouls intermittent, un fort mauvais augure :
Elle ne la fera pas longue, je m'assure.

BELINE.

Peut-elle encor durer quelque temps ?

L'ALLEMAND.

Eh pas trop.
On voit bien que ce mal l'emmene au grand galop :
Il est fort violent, la Nature est peu forte :
Et je ne doute point du tout qu'il ne l'emporte :
Oui, le mal est trop grand pour la pouvoir guérir.
Je m'en vais, ne pouvant ici la secourir. *Il rentre.*

L'ESPAGNOL.

Mais je ne la vois point encor désespérée ;
Son mal ne marque point une mort assurée.

LA HOLANDE.

Mon espoir est en vous, ne m'abandonnez pas.

L'ESPAGNOL.

Je ne vous quitte point jusqu'à votre trépas :
Je l'ai promis, Madame, & je tiendrai parole.

LA HOLANDE.

Hé c'eſt dans mon malheur tout ce qui me conſole.

L'ESPAGNOL.

Votre mal toutefois, Madame, a pris un cours,
Qu'on ne peut arrêter qu'avec un grand ſecours;
Et même il n'eſt pas sûr, quelque grand qu'il puiſ-
ſe être,
Qu'il le pût être aſſez pour en être le maître:
Mais je vous veux ſervir ſans intérêt; ainſi
Je ne prétends de vous qu'un ſimple grand-merci.

LA HOLANDE.

Que pourrois-je donner? je ſuis dans l'impuiſſance.
Chacnn ſçait qu'autrefois j'étois dans l'opulence:
Qu'une perſonne alors fût pauvre à n'avoir rien;
Qu'elle eût avidité de ſe voir quelque bien,
Helas! elle n'avoit, pour être ſatisfaite,
Que s'en venir chez moi, ſa fortune étoit faite.

LE FRANÇOIS.

Vous n'avez point usé de régime du tout:
Madame, votre mal nous pouſſe tous à bout.
Votre clou, votre poivre, & vos épiceries,
N'ajoûtent rien de bon à vos intempéries:
Vos fromages encor irritent ce mal-là;
Et vous ne vous pouviez paſſer de tout cela.

LA HOLANDE.

Je penſe que les eaux me ſeroient ſalutaires.

L'ESPAGNOL.

Les Minérales? point, elles vous ſont contraires.

LA HOLANDE.

J'entends parler des eaux de ce pays.

L'ESPAGNOL.

L'ESPAGNOL.

Ah! bon.
Oui, les eaux du pays ſeroient fort de ſaiſon;
En grande quantité ſans doute elles conſervent,
Et nuiſent autrement bien plus qu'elles ne ſervent:
Mais le Soleil ici brûle & deſſeche tout.
Où les prendre? Il n'eſt rien dont il ne vienne à bout:
Et cet Aſtre brûlant, qui vous eſt ſi contraire,
Donne un peu trop à plomb deſſus votre hémiſphere.

L'ANGLOIS.

Examinons un peu tout ce bas-ventre-ci.
Penchez-vous ſur le dos. Vous êtes bien ainſi.
Que de malignité là-dedans eſt encloſe!
Il eſt aiſé de voir & le mal & la cauſe:
Mais que ferons-nous-là, Meſſieurs? vous voyez bien
Par ce qui vous paroît, que le tout n'en vaut rien;
Que ce bas-ventre eſt plein de choſes étrangeres,
Qui n'ont déja que trop enflammé les viſceres.
A ces ſortes de maux, le remede effectif,
Eſt de lui faire prendre un fort grand vomitif.

LA HOLANDE.

Un vomitif, Monſieur! Je ne puis plus rien prendre.

L'ANGLOIS.

C'eſt l'unique remede: il faut crever ou rendre,
Madame; & prenant tout ce qu'on vous donnera;

Je ne sçai même encor si l'on vous sauvera.
Le mauvais vent qui vient du côté de la Terre ;
Livre à votre santé cette mortelle guerre ;
Et celui de la Mer qui vous fut excellent,
N'est aujourd'hui pour vous qu'un mal très-pestilent.
Ainsi je suis certain, si ce mal ne vous tue,
Que la Mer vous doit être à jamais défendue ;
Et le Poisson sur-tout ; c'est pour vous un poison :
Gardez-vous d'en manger en aucune saison.
Votre Pêche aux Harangs encor, quoiqu'on en die:
Cause une bonne part de votre maladie.
Il faut lui provoquer un grand vomissement.

LE FRANÇOIS.

Et lui tirer du sang, mais copieusement.

LA HOLANDE.

Quoi, me tirer du sang encor ? quelle ordonnance!
Je n'attendois pas moins d'un Médecin de France.
Je me sens affoiblie, & ne puis faire un pas ;
On m'en a tant tiré, que l'on m'a mise à bas.
Médecin dangereux !

L'ANGLOIS.

La langue de Vipere !
Toute prête à mourir, elle ne se peut taire :
Des injures toujours : elle n'a point cessé.

LE FRANÇOIS.

C'est qu'elle veut finir comme elle a commencé.

LA HOLANDE.

Le chagrin me dévore. Helas ! que faut-il faire ?

L'ANGLOIS.

Votre mal n'étant pas un mal fort ordinaire,
Il vous faut un remede aussi hors du commun.

LA HOLANDE.

Il n'en est point pour moi.

LE FRANÇOIS.

Bon, nous en avons un
Qui contre votre mal est souverain, Madame.
Vous avez, dites-vous, quelque chagrin dans l'ame,
Vous étes triste ?

LA HOLANDE.

Helas ! plus qu'on ne peut penser.

LE FRANÇOIS.

Monsieur l'Anglois & moi nous vous ferons danser.

LA HOLANDE.

Danser !

L'ANGLOIS.

C'est le remede à votre maladie ;
La joie est l'antidote à la mélancolie.

LA HOLANDE.

Que mes Violons donc viennent dans le Sallon.

LE FRANÇOIS.

Hé nous vous ferons bien danser sans violon.

LA HOLANDE.

Vous vous moquez.

L'ANGLOIS.

Point, point. Estes-vous la premiere
Que Monsieur le François traite de la maniere ?

LA HOLANDE.

Un petit violon, Messieurs, j'en ai de bons.

LE FRANÇOIS.

Oui, vous avez chez vous de plaiſans violons !

LA HOLANDE.

Je ne ſçaurois danſer, ma foibleſſe eſt trop grande.

LE FRANÇOIS.

Vous danſerez pourtant, Madame la Holande ;
C'eſt l'unique moyen de vous guérir.

LA HOLANDE.

Hé bien ;
Puiſque vous le voulez, éprouvons ce moyen :
Mon cœur pour ce remede a de la répugnance,
Et c'eſt, à dire vrai, malgré moi que je danſe.

LE FRANÇOIS.

Là, vous voilà fort bien, il vous obſervera.

L'ANGLOIS.

Et quand vous broncherez, il vous relevera.

LE FRANÇOIS.

Jouez.

LA HOLANDE.

Les bons appuis pour la pauvre Holande !

LE FRANÇOIS.

Ha jouez donc, Meſſieurs, puiſqu'on vous le commande ?

LA HOLANDE *après avoir danſé avec les Médecins.*

Hé mes membres ſont morts.

LE FRANÇOIS.

Les ſentez-vous pas tous ?

LA HOLLANDE.

Je ne les ſens non plus que s'ils étoient à vous.
Meſſieurs, je ne puis plus, ſoutenez-moi la tête;
Je ne me ſuis jamais trouvée à telle fête:
Avant que de danſer, Meſſieurs, je chancelois;
Cependant j'ai danſé plus que je ne voulois.
Ma langue s'épaiſſit. *Elle dit cette moitié de Vers Begayant.*

LE FRANÇOIS.

Voilà l'Eſquinancie.

L'ANGLOIS.

L'Art de la Médecine, & de la Pharmacie
Ne la peuvent ſauver.

LE FRANÇOIS.

Le mal augmentera.

L'ESPAGNOL.

Pour moi, je ne ſçai pas ce que l'on en fera.

L'ANGLOIS.

Ma foi, ni moi non plus.

L'ESPAGNOL.

Ses maux ſont déplorables.

LE FRANÇOIS.

Que l'on la faſſe donc porter aux Incurables.
Meſſieurs, ſéparons-nous.

MARILLE.

Helas! quel creve-cœur!

LE FRANÇOIS *à l'Eſpagnol.*

Serviteur.

L'ANGLOIS *à l'Espagnol.*

Serviteur.

L'ESPAGNOL *au Médecin Anglois ; & le dernier Serviteur au peuple.*

Serviteur, Serviteur.

Fin du premier Tome.



